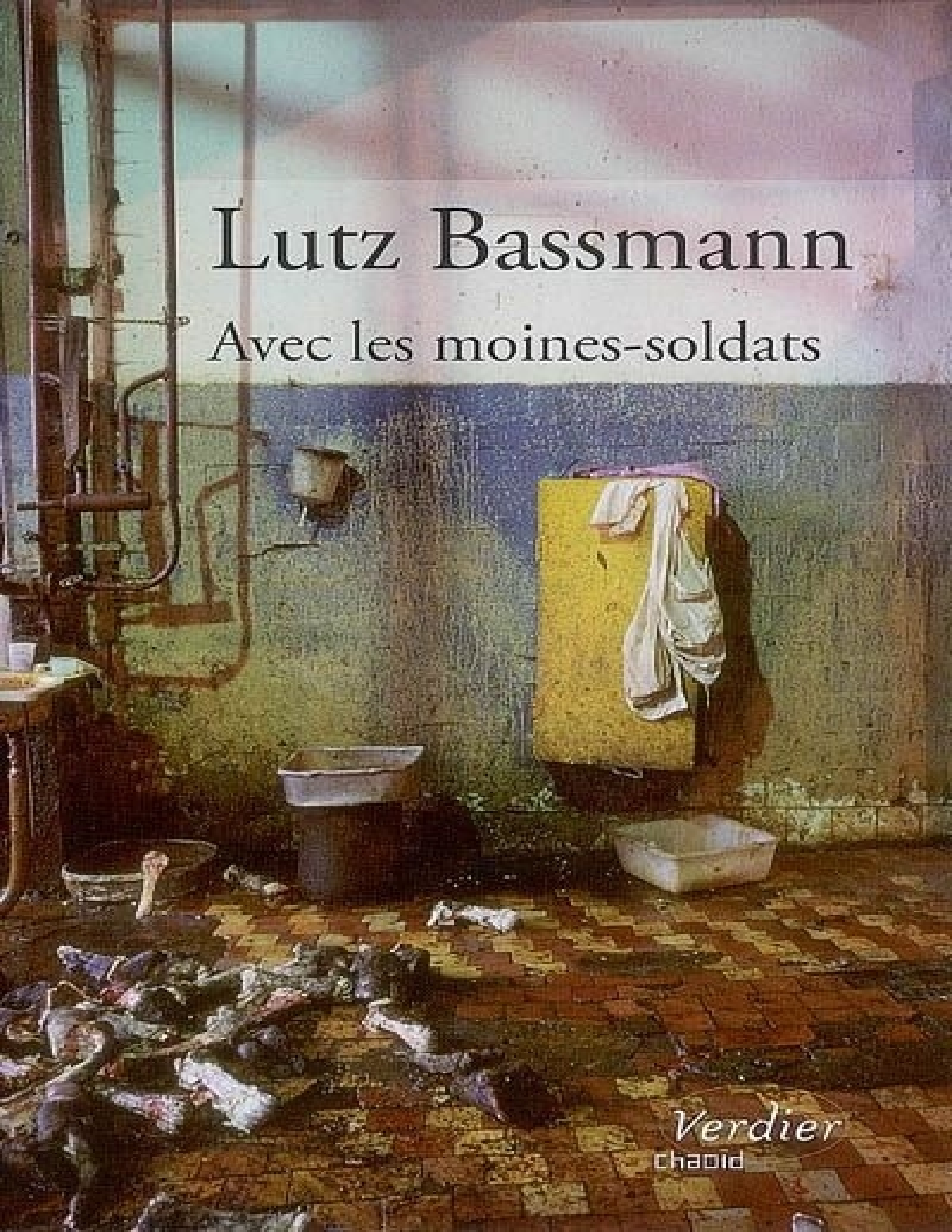


The background of the cover is a painting of a room in a state of decay. The floor is covered in a brown and tan checkered tile pattern, with a large pile of debris, including what looks like broken glass and other trash, in the lower-left corner. On the left, there is a wooden table and a sink. In the center, a white sink is mounted on a dark pedestal. To the right, a yellow box is mounted on the wall, with a white cloth hanging from it. A white basin sits on the floor next to the box. The walls are a mix of blue and green, with some peeling paint and a small cup hanging on the left wall.

Lutz Bassmann

Avec les moines-soldats

Verdier
chaud

Lutz Bassmann

AVEC LES MOINES-SOLDATS

ENTREVOÛTES

Verdier

OceanofPDF.com

COLLECTION DIRIGÉE PAR DAVID RUFFEL, LIONEL RUFFEL
ET FRANÇOIS THÉRON

www.editions-verdier.fr

© Éditions Verdier, 2008
ISBN : 978-2-86432-537-6

OceanofPDF.com

Tambours incessants. Silence pendant le texte.

OceanofPDF.com

Un

UN EXORCISME EN BORD DE MER

OceanofPDF.com

Un exorcisme en bord de mer

Il n'y avait pas beaucoup à marcher jusqu'à la mer. Après avoir contourné le poste de police qui jouxtait la gare routière, j'ai traversé deux ou trois rues commerçantes et j'ai poursuivi vers le sud. Au bout de cinq cents mètres la mer est apparue, vert sombre sous le ciel gris clair, vert glauque. Elle était aussi calme qu'un lac et, à l'exception de deux pétroliers en train de s'évanouir à l'horizon, elle était vide, sans navires et sans mouettes. Je me suis arrêté plusieurs minutes pour la humer et la contempler ; j'étais longtemps demeuré enfermé dans une cellule, ne devant compter que sur mes rêves pour admirer des paysages, et les grandes étendues marines m'avaient manqué. Puis je me suis mis à longer la côte. La ville ne continuait pas dans cette direction, vers l'est ; j'ai vite laissé derrière moi les derniers quartiers résidentiels. Une route déserte avait remplacé l'avenue qui bordait la plage. Elle était étroite, et tantôt s'écartait de l'eau, tantôt s'en approchait au point de frôler les vagues. Les habitations s'étaient raréfiées. Elles étaient en général bâties du côté de la route qui regardait vers l'intérieur des terres, mais d'autres se dressaient entre la route et les flots, profitant d'un surplomb ou, au contraire, acceptant d'être mouillées d'écume comme l'auraient fait des cabanes de pêcheurs. Ni les unes ni les autres n'avaient été dessinées pour des estivants riches. Elles étaient fonctionnelles et très ordinaires. La rouille attaquait les toits métalliques, la base des murs de planches avait noirci, dévorée par la pourriture ou le sel. La plupart paraissaient ne plus être occupées depuis des années. On voyait de temps en temps un jardin où séchait du linge, avec souvent non loin une niche, un ou deux chiens qui levaient la tête pour observer l'intrus, puis se rendormaient, totalement passifs, sans se donner la peine d'aboyer. Les humains semblaient absents. La route était carrossable, avec quelques portions goudronnées et en bon état, mais personne n'y circulait, sans doute parce qu'il s'agissait simplement d'une voie de service, à moitié désaffectée, qui ne menait nulle part. La maison qu'on m'avait

demandé d'exorciser était la dernière de la série, ensuite s'étendaient des kilomètres de campagne plate ou très peu ondulée, à dominante jaune et glauque, couverte d'oyats, d'herbes anonymes, de petits buissons sans fleurs.

J'ai atteint mon objectif au milieu de l'après-midi, après une bonne heure de marche. J'avais évité la pluie, mais le ciel n'avait cessé de s'assombrir. Sur ma droite, la mer avait changé de couleur, elle aussi. Je l'ai encore longuement admirée, puis je me suis concentré sur la tâche que je devais accomplir. On m'avait assuré que rien ne me ferait obstacle, et que, une fois entré dans la propriété qu'une épaisse haie de troènes cachait au regard, je pourrais commencer mon travail sans que personne ne s'interpose ou vienne me demander des comptes. Au milieu des troènes, il y avait un portillon de fer. Je l'ai poussé et je me suis trouvé en face d'un pavillon en bois à un étage, dont les planches extérieures n'étaient pas dégradées, même si la laque qui les couvrait, à l'origine couleur de miel, avait bruni au fil des années. C'était une villa dépourvue de caractère, mais moins délabrée et plus grosse que les bicoques du voisinage. Le rez-de-chaussée était légèrement surélevé, ce qui avait permis de construire un porche avec deux ou trois mètres carrés de terrasse. Sur la droite, une remise minuscule s'adossait à la haie, avec un auvent qui abritait une vieille banquette de voiture. Sur la gauche on voyait un portique avec une balançoire. Derrière, il y avait la mer. Le terrain alentour n'avait pas été entretenu depuis longtemps et il était envahi de plantes sauvages, dans ces variétés laides et désordonnées qu'on rencontre sur les côtes, près des dunes, sur des sols salés par les embruns. Des perce-pierre, des bugranes rampantes, des betteraves maritimes et des choux marins aux feuilles épaisses, des euphorbes, des crambes, s'il faut en croire les manuels de botanique. La maison se tenait là, inintéressante et comme sans histoire, au milieu de cette végétation désolante. L'image aurait pu être banale s'il n'y avait eu le détail insolite de la guirlande tibétaine. Je savais déjà que je ne m'étais pas trompé, on m'avait fourni des indications précises : la dernière bâtisse sur la route de la côte, une haie de troènes, un étage, trois ou quatre marches devant la porte d'entrée, une petite terrasse sur la façade principale. Les guirlandes n'avaient pas été mentionnées, mais elles ne faisaient que confirmer que j'étais au bon endroit. Entre les colonnettes qui soutenaient l'appentis, au-dessus et en travers du seuil, quelqu'un avait accroché une

série de fanions tibétains sur lesquels étaient imprimés des images religieuses, des animaux bénéfiques, des prières.

Ici, quelqu'un avait ressenti de la peur.

De la peur, une frayeur venue des abysses, une frayeur sans mesure.

Ici quelqu'un avait eu recours à la superstition pour rétablir l'ordre contrarié du monde, pour lutter contre des forces terriblement étrangères. Pour lutter contre elles tant bien que mal. Une vingtaine de triangles et de rubans, jaunes, bleus, rouges, divisée en trois guirlandes, empêchaient de franchir la porte et même simplement d'accéder à la terrasse ; ils barraient symboliquement le passage aux mauvais esprits. J'en ai compté vingt et un ; un chiffre en général propitiatoire. Nul ne pouvait ni sortir ni entrer sans devoir les enjamber ou passer dessous. Il n'y avait pas de vent et l'étoffe pendait, immobile, un peu terne. Je suis allé défaire les nœuds, puis j'ai retendu les ficelles sorcières en les accrochant sur la balustrade de la terrasse ou sur la rampe. Maintenant, le passage était libre. Les guirlandes tibétaines n'avaient plus aucune efficacité surnaturelle, mais elles allaient rester là, à orner la façade.

Nous, moines et soldats, n'avons pas une culture de la magie, que ce soit celle-ci, clairement marquée par le chamanisme, ou une autre. Nous n'accordons aucune valeur aux rituels qui font intervenir des artefacts, des bouts de tissu, des gestuelles bizarres ou ridicules. Nous confions nos destins à des puissances sûres, enfouies en nous-mêmes, redoutables, que des observations concrètes nous ont permis de mettre en évidence et de contrôler. Cela dit, nul ne nous empêche d'éprouver de l'indulgence envers les croyances des autres. Pour ce qui est de moi, j'ai toujours aimé l'esthétique de ces chevaux du vent qu'aujourd'hui encore les Tibétains suspendent peut-être autour des temples et des lieux sacrés, si le Tibet et ses habitants ont survécu, si, là-bas, ils n'ont pas sombré dans le néant, comme tant de peuples et de pays, comme la plupart d'entre nous. Je ne me sens pas véritablement ému à la vue de ces bouts de tissu, mais j'aime leur présence. Leur bariolage sans malice m'évoque des souvenirs d'enfance. Ils me rappellent des voyages.

Je me suis reculé de cinq ou six pas, et j'ai même marqué une pause, comme si je me recueillais pour apprécier mon travail de décorateur. Puis j'ai fait le tour de la maison.

Les plantes non cultivées s'étaient multipliées. Elles avaient annulé les différences entre les allées de terre battue et les carrés de gazon qui naguère

donnaient à la propriété un aspect raisonnablement soigné. On enfonçait jusqu'aux genoux au milieu de tiges élastiques ou craquantes, flexueuses et embrouillées, on bousculait ou on écrasait des feuilles coriaces, charnues, le plus souvent sans voir où on posait les pieds. La progression dans cette jungle ne procurait pas l'exaltation que l'on a, par exemple, quand on parcourt une steppe inviolée, ou la prairie. On n'avait aucune sensation de contact épique avec la nature. On marchait bruyamment dans un jardin sale, voilà tout.

Je suis passé à côté de la remise. La banquette de voiture exhalait une violente odeur de moisi. Je ne me suis pas attardé et j'ai poursuivi jusqu'à la mer.

La maison avait une façade arrière avec des fenêtres assez larges. Depuis le premier étage, on devait avoir sur le large une vue superbe, mais, au rez-de-chaussée, il n'y avait pas de baie vitrée pour en jouir, ni de porte ouvrant sur le terrain qui dominait la plage. C'était, et en cela elle ressemblait aux autres constructions réparties le long de la route, une maison dessinée sans le moindre souci de luxe architectural. On aurait pu par exemple imaginer une terrasse où il aurait été agréable de prendre un repas ou de lire en face de la mer, mais rien de tel n'existait. Le terrain horizontal ne comportait aucun mobilier de jardin et si, un jour, quelqu'un avait eu l'idée d'installer là une table et des chaises, tout avait été depuis longtemps enlevé. Pour gagner la plage, il fallait emprunter un escalier en ciment, quinze marches à la géométrie approximative. Sur la grève de galets noirs, l'eau ne s'agitait guère. Les vagues se brisaient sans emphase, écumaient peu. C'était un endroit très calme. Un peu plus haut sur le rivage, une ligne noire, faite de restes d'algues et de débris, montrait que l'amplitude des marées était négligeable.

J'ai descendu l'escalier et je suis demeuré debout un moment sur les pierres, face au rien. L'air sentait le sel, l'iode, mais les odeurs n'étaient pas très fortes. Reflétant le ciel gorgé de pluie, la mer était maintenant totalement grise. Plus un seul navire n'apparaissait sur cette immensité. J'ai observé les jeux de l'écume entre les galets, j'ai écouté le murmure hypnotique de la mer. Je ne surprénais nulle part la moindre trace d'activité humaine. Le mur de soutènement, qui prévenait tout effondrement du terrain, se prolongeait à l'est et à l'ouest en pénétrant assez loin dans l'eau, de sorte que la plage avait quelque chose d'une petite crique artificielle où s'amointrissaient les mouvements déjà faibles des vagues.

Derrière moi, invisible depuis la plage, la maison attendait.

Elle attend, ai-je pensé. Il faut que j'y aille.

J'ai remonté l'escalier et j'ai repris mon parcours là où je l'avais interrompu. Cette fois-ci, je suis passé le long du mur ouest, et, après avoir frôlé le portique et sa balançoire, j'ai retrouvé la façade avec sa guirlande tibétaine.

J'étais maintenant une nouvelle fois devant la porte principale.

J'ai décidé d'entrer.

Je dis « je », mais je m'aperçois que je ne me suis pas présenté encore. Disons que je m'appelle Schwahn. Les noms ou les surnoms sont des manières commodes d'étiqueter les gens, mais ils ne signifient pas grand-chose. Il n'y a pratiquement rien derrière. J'aurais pu en choisir un autre, plus parlant, mais, même si celui-ci ne correspond à rien, il me conviendra ici. Disons donc que je m'appelle Schwahn. Physiquement il n'y a pas grand-chose à signaler à mon sujet, je ne ressemble à rien de particulier : comme vous je suis contenu dans une peau et, en haut, il y a un visage. C'est dire que je pourrais passer inaperçu à peu près n'importe où. Mon visage est, je crois, celui d'un solitaire, déjà fripé, déjà usé, déjà depuis plusieurs années proche de la mort, comme c'est l'habitude ici-bas dès qu'on a dépassé la quarantaine. On me fait remarquer de temps en temps que je suis moins maigre qu'autrefois, quand on m'a recruté. Schwahn est en train de s'empâter, entend-on. Quand il terminera sa vie, il aura une silhouette de gros. Voilà le seul détail qui permettrait, à la rigueur, de me repérer au milieu d'un groupe de moines, de détenus ou de soldats : encore que d'autres aient ce défaut, cette tendance à dire adieu à la maigreur. Mais bref. J'étais ce jour-là habillé de blanc, avec un chapeau de cérémonie dont le dessus était constitué d'une résille presque transparente. Je tenais un parapluie dans la main droite, et une sacoche de toile grège me battait le flanc gauche. Il suffit de m'imaginer comme cela, comme un type ordinaire, en vêtements blancs, avec une sacoche en bandoulière et une certaine corpulence.

Aucun sentiment d'urgence ne me poussait à agir. On m'avait demandé d'exorciser cette maison, mais j'avais carte blanche sur la méthode et les délais. J'aurais pu rester passif pendant longtemps encore, à considérer cette terrasse agrémentée de guirlandes, cette porte solide, ce jardin aux luxuriances pitoyables, et à attendre on ne sait quoi. J'aurais pu remettre de

quart d'heure en quart d'heure le moment où l'action commencerait véritablement. Mais à quoi bon ?

À quoi bon ? ai-je pensé.

Le plus tôt sera le mieux, ai-je pensé. C'est maintenant.

J'ai gravi les quatre marches du perron et j'ai agrippé la poignée dorée. La porte n'avait pas été fermée à clé ; elle s'est ouverte immédiatement et sans grincer.

Comme les volets n'étaient pas clos, il régnait dans la maison une lumière agréable. Derrière les voilages, au-delà des vitres, on voyait deux surfaces grises, immenses : le ciel couleur d'ardoise, la mer moins sombre. C'était cela qui frappait tout d'abord : cette grisaille lumineuse, qui donnait l'impression de mener à l'infini. Le reste, l'intérieur proprement dit, était moins poétique. On entrait directement dans la salle de séjour. Le sol était parqueté en bois clair. J'ai promené le regard autour de moi. L'ameublement se réduisait à l'essentiel : une table posée sur un tapis en fibre de coco, quatre chaises, des coussins, deux coffres. Sur les murs peints en blanc, la décoration n'avait aucune grâce : une brassée de fleurs séchées, deux reproductions de peintures impressionnistes, des céramiques bon marché, une horloge paralysée sur dix heures dix-huit. On avait l'impression d'avoir pénétré dans un pavillon de vacances loué à la semaine. Tout le rez-de-chaussée était dans ce style : la cuisine, les cabinets, une chambre. La chambre était Spartiate : une commode basse, deux chaises, un matelas posé nu sur un sommier métallique. Avant d'abandonner les lieux, les occupants avaient fait le ménage. Tout était recouvert d'une légère poussière, mais en ordre. Rien ne traînait. Les tiroirs de la commode contenaient une paire de draps propres et du linge de toilette.

Après cette première exploration sommaire, je suis allé jeter un coup d'œil au sous-sol : un espace cimenté et vide, non cloisonné, dans lequel trônaient une chaudière neuve et un chauffe-eau. Des canalisations obliquaient le long des murs ; un balai et une pelle à neige étaient appuyés contre une étagère métallique, près de la chaudière. Sur l'étagère il y avait des produits de nettoyage et un emballage de six rouleaux de papier hygiénique. Plus loin on remarquait un petit jerrican sous un évier. C'était tout. La lumière venait de soupiraux placés sur les flancs de la maison. On levait la tête et on voyait la terre brun sombre et la masse exubérante des plantes. Les vitres étaient tachées de boue.

J'ai quitté cette cave, j'ai refermé la porte et je suis resté un moment dans la salle de séjour, au bas de l'escalier qui menait à l'étage. Il y avait un paillason jaunâtre devant la première marche. Je goûtais la tranquillité de cette maison, sa simplicité, son silence. Je ne bougeais pas, sinon pour tourner la tête vers les diverses fenêtres, pour prendre connaissance du paysage depuis l'intérieur. Je voyais sur ma gauche la cour de devant, avec son pourtour défini par les troènes, et sur ma droite le terrain qui s'étendait entre la maison et les vagues. Au-dessus des troènes et des choux marins, des crambes, il y avait les gris magnifiques des nuages et de la mer.

Deux minutes se sont écoulées, trois, peut-être.

Puis je me suis intéressé à quelque chose de bizarre qu'à présent je remarquais sur l'escalier, juste devant moi. Les marches étaient recouvertes d'un vernis dont l'épaisseur atteignait un centimètre. Cette couche excessive débordait, s'étalait sur les murs, sur le plafond, sur toutes choses.

Je n'aime pas ça, ai-je pensé. Ce vernis incompréhensible, cette trace. Cette trace qui n'appartient pas à notre monde.

C'était comme si les surfaces avaient été soustraites au regard d'une façon vicieuse, par un décalage transparent ; elles avaient été séparées de la réalité, elles étaient là-dessous à la fois présentes et inaccessibles.

Je suis monté en direction du premier étage. J'étais sur mes gardes. Avant d'atteindre le palier, j'ai un peu ralenti le pas. En dehors de cette anomalie, de ce vernis bizarre, tout était normal. J'ai continué à avancer.

Sous mon poids, les lattes du palier craquaient. J'avais atteint un couloir sur lequel ouvraient plusieurs portes. Je les ai poussées l'une après l'autre. Je faisais deux ou trois pas à l'intérieur des pièces, je m'arrêtais, je les examinai rapidement, puis je ressortais dans le couloir. Une salle de bains, une première chambre, une pièce de rangement avec une table à repasser et une corbeille à linge dans laquelle des torchons avaient été grossièrement pliés et empilés. Sur le rebord de la baignoire, il y avait une bouteille de shampoing et une savonnette, mais, pour le reste, tout était vide. Les volets n'avaient pas été fermés, là non plus. L'étage ne manquait pas de lumière.

Le vernis vitrifiait tout du plancher au plafond, y compris les rares objets, le linge, par exemple, ou les rideaux de la salle de bains et la bouteille de shampoing. On avait l'impression qu'une bave avait été répandue de façon régulière et soigneuse sur le décor, puis qu'elle avait durci.

J'ignore ce que signifie ce phénomène, ai-je pensé. Quelles forces ont été à l'œuvre, quelles créatures. Mais une chose est évidente : ce qui appartenait aux humains ne leur appartient plus. C'est pour les en déposséder que l'étage entier a été léché.

Toutes les portes s'ouvraient, sauf une, celle de la chambre du milieu, la plus grande, dont les deux fenêtres donnaient sur la mer. La clé n'avait pas été tournée à l'intérieur de la serrure, mais on ne pouvait pas entrer. J'ai manœuvré la poignée et j'ai commencé à faire pivoter le panneau sur ses gonds, mais, après avoir parcouru une dizaine de centimètres, la porte entrouverte arrêta complètement sa course. La résistance était totale : on sentait qu'un obstacle était couché par terre, très compact, massif et lourd. Il était impossible de glisser le bras dans l'embrasure ; quant à introduire la tête pour regarder, il ne fallait même pas y songer.

Je n'aime pas cela, ai-je pensé.

Il y a de fortes chances que ce qui gît de l'autre côté a une relation avec ce vernis, avec cet éloignement de l'humain. C'est peut-être cela qui a verni sinistrement tout l'étage, ai-je pensé.

Je ne voyais rien, sinon une étroite portion verticale de papier peint, un papier à myosotis on ne peut plus ordinaire, et, sur le plancher, un coin de couverture en feutre noir. Cette couverture n'avait rien de spécial, mais elle n'était pas encroûtée et immobilisée à jamais par une couche transparente.

— Laisse-moi entrer, ai-je dit d'une voix mate, comme si je me parlais à moi-même. Tu es couchée, tu es enveloppée sous un grand carré de feutre et, sous le feutre, il y a ton corps. Peu importe à quoi tu ressembles aujourd'hui. Ton corps n'a pas d'importance. Bouge-le, bouge ce corps que maintenant tu habites. Tu t'es égarée, tu n'as rien à faire ici, je vais t'aider à trouver ton chemin pour retourner parmi les tiennes, parmi celles qui sont semblables à toi et qui s'inquiètent de ne pas t'avoir vue revenir chez toi.

J'ai attendu plusieurs secondes.

— Laisse-moi entrer, ai-je continué, je vais te donner un nom et t'aider à quitter cet endroit.

Il n'y a eu aucune réponse.

— Imagine que tu te souviens de moi, ai-je dit. Imagine que ma voix t'est familière. Fais cet effort.

J'ai appuyé plusieurs fois sur la porte, avec la hanche, l'épaule. De l'autre côté, le bois entraînait en contact avec une peau laineuse ou le feutre dont j'apercevais une pointe, il avançait encore d'un ou deux millimètres,

puis il n'avancait plus. Quel qu'il pût être, l'obstacle, je le sentais en en éprouvant son inertie, s'élevait jusqu'à un demi-mètre de hauteur. C'était une masse pesante, inébranlable.

— Que là-bas tu sois malheureuse ou non n'a pas d'importance, ai-je dit d'une voix sans émotion. Cette maison où maintenant tu t'es installée ne peut plus t'accueillir. Tu dors. Je vais te réveiller, je vais ensuite te guider vers les sommeils où tu as ta place. Le lieu que tu occupes en ce moment n'est pas conçu pour ta présence. Tu t'y es égarée. Il faut partir. Je vais te montrer le chemin que tu dois emprunter pour partir.

J'ai attendu plusieurs minutes une réaction quelconque. Rien ne se produisait. De la chambre venait une imperceptible odeur d'eau de toilette. Je me suis interdit de fouiller dans mes souvenirs pour en trouver le nom, la marque. J'avais connu au moins une femme qui se parfumait de cette manière. Il n'était pas admissible de l'associer à ce qui gisait derrière la porte. Je me suis retenu de penser à cette femme. Cela n'avait aucun rapport. Ce n'était ni le lieu ni le moment de penser à elle. Mais l'odeur fraîche, boisée, était là.

— Je vais t'aider, ai-je dit. Tu ne manques pas de force, rien d'hostile ne t'a affaiblie, tu peux bouger, tu peux partir. Tu es enveloppée dans une couverture de feutre noir, mais rien véritablement ne t'emprisonne. Sous la couverture, il y a ton corps. Tu es à l'intérieur de ce corps et tu es libre. Il suffit que tu te réveilles dans ce corps et que tu bouges. Tu peux partir si tu t'en donnes la peine.

J'ai abandonné ma pesée sur la porte de la chambre.

Je me suis éloigné d'un pas.

Dehors, presque au même instant, il a commencé à pleuvoir. L'averse était forte. La pluie tambourinait sur le toit, la maison n'était plus silencieuse, on entendait la mitraille simultanée de centaines, de milliers de gouttes, et des ruissellements aigus, mélodieux, des chuintements.

J'ai redescendu l'escalier et, sans m'attarder dans la salle de séjour, j'ai ouvert la porte du dehors. Il n'y avait pas un souffle de vent. La pluie tombait verticalement. Elle crépitait sur les larges feuilles des plantes devant la maison, elle caillassait les tuiles de vinyle qui couvraient le toit de la terrasse. On était du côté de la route et le bruit des vagues sur la grève n'était pas perceptible. L'air sentait l'automne, les herbes pourries. Sur la rampe, les drapeaux de prière s'imprégnaient d'eau. J'ai déployé mon parapluie et je suis sorti dans la cour. J'étais bien protégé. Il régnait une

température relativement douce. Immobile, jusqu'aux mollets enfoncé dans les touffes d'euphorbe maritime, j'ai regardé les haies, le portillon, les compteurs d'électricité, de gaz, et, au-delà, ce qu'on pouvait voir de la route et de la lande. Sur la route, on voyait se former un début de flaque. Pas une voiture n'avait roulé ici depuis des heures. Plus loin, la lande mouillée se fondait dans la brume. Les quelques vallonnements, les bosquets et la pluie cachaient les rares habitations du voisinage.

J'ai pivoté et j'ai commencé à marcher sans hâte. J'ai contourné le flanc ouest de la maison et longé la remise avec sa banquette moisie. Je me dirigeais vers la mer. Je me suis arrêté au-dessus de la crique. La pluie brouillait l'horizon au point de le rendre improbable. Plus près, l'eau était grêlée et comme assommée par les gouttes venues du ciel. Sur les galets maintenant très noirs, les vagues s'écroulaient en faisant peu de bruit et peu d'écume.

Je ne pensais à rien. J'étais figé. Même si ce que je voyais de la côte et du large n'était nullement grandiose, je m'en repaissais. Il me semblait en tirer de la force ; de la sérénité, aussi. Puis je me suis retourné vers la maison, vers sa façade arrière. Il n'était pas difficile de repérer les fenêtres de la grande chambre du premier étage, celle où je n'avais pas pu entrer. Derrière la vitre on distinguait un voilage, du tulle de couleur écrue. Il dissimulait tout ce qui pouvait se trouver à l'intérieur de la pièce.

— Tu peux m'entendre, ai-je dit.

Je parlais comme on parle à une interlocutrice très proche. Je ne cherchais pas à surpasser le vacarme de la pluie. Je parlais d'une voix neutre, sans théâtre.

— Que tu sois somnolente ou non, de bonne humeur ou non, tu peux m'entendre, ai-je dit. À travers la grenaille de la pluie, tu peux m'entendre. Je sais que tu es allongée là-haut, dans cette maison, au premier étage de cette maison. Si tu diriges ton attention en direction du dehors, tu entends le martèlement de la pluie sur les herbes. Ce bruit ne t'est pas hostile. Tu discernes aussi les mots qui s'échappent de ma bouche pour aller vers toi. Écoute-moi. Cette voix, elle non plus, ne t'est pas hostile.

Je me suis rapproché de plusieurs pas, et j'ai repris mon discours, sans changer d'intonation. Je levais la tête vers la chambre, vers les fenêtres de la chambre. L'eau se rassemblait sur le bord de mon parapluie et coulait en cascade devant mes pieds. La pluie crépitait. Je ne forçais pas la voix, et

peut-être, finalement, les sons que j'émettais ne constituaient-ils qu'un murmure.

— Tu es allongée, ai-je dit. Tu es ensommeillée plutôt que morte. Tu gis immobile sous le feutre. Tu sens bon, tu as conservé tes odeurs d'autrefois. Mais tu es venue loger ici par erreur, et tu ne sais plus comment repartir. Je vais t'aider à t'extraire de là, de ce lieu qui ne peut t'accueillir. Je vais t'aider à sortir de cette chambre pour rejoindre les endroits qui te conviennent.

J'ai attendu.

Le ciel était d'encre. La pluie faisait grand bruit autour de moi, dans les herbes, sur la toile qui m'abritait. Du côté de la terre comme du côté de la mer, les lointains avaient pris un aspect crépusculaire. On avait l'impression que le jour mourait.

— Je ne me dirige pas vers toi de façon agressive, ai-je dit. Je vais avancer sans me rapprocher de toi, pour que tu aies le temps de me voir, de t'habituer à moi et de comprendre que tu dois bouger, te réveiller et quitter les lieux.

Je me suis mis à cheminer autour de la maison. Le cercle que je parcourais incluait le terre-plein dominant la crique, la balançoire, le terrain situé entre la façade et la route, la borne en ciment à l'intérieur de laquelle se nichaient les compteurs d'eau, de gaz et d'électricité, la remise avec sa banquette de voiture nauséabonde. J'évitais de trop m'approcher de la maison, je passais au large quand c'était possible. Il n'y avait pas de voie tracée, tout était broussailleux, je devais marcher au milieu de cette végétation charnue, difforme, qui avait prospéré sur la propriété. Les tiges se remettaient en place après avoir été foulées, elles se détendaient brusquement dans mon dos, les feuilles frottaient contre mes mollets, les touffes s'ébrouaient. Le bas de ma robe et mes jambes de pantalon ont été aussitôt alourdis par l'humidité.

J'ai bouclé deux tours, puis un troisième.

J'étais revenu à l'endroit où j'avais parlé pour la dernière fois. Je me suis arrêté. De nouveau je me trouvais en face de la chambre du premier étage. Je me tenais dos à la mer. L'eau criblait la toile cirée au-dessus de ma tête. Il faisait sombre. Je n'avais pas une vision complète du paysage, et les gouttes qui filaient depuis le rebord de mon parapluie me gênaient, mais je pouvais surveiller les fenêtres du premier étage. Dans la grande chambre, le voilage de tulle n'avait pas été déplacé. Rien n'avait changé. Si on

considère que la pluie tombait avec une monotonie qui la situait en dehors des bruits remarquables, le silence régnait, le calme était absolu.

J'ai brisé cela en reprenant la parole.

— Lève-toi, maintenant, ai-je dit. Roule sur le côté. Que tu possèdes ou non une forme bien définie, tu as certainement un côté. Écarte le morceau de feutre qui te recouvre. Il est temps pour toi de te réveiller et de te lever. Lève-toi. Tu t'es égarée ici, il faut que tu t'en ailles. Tu possèdes en toi assez de forces pour te lever et repartir. Si c'est un nom qui te manque, je vais te donner un nom, et ensuite tu pourras repartir.

Rien ne se produisait dans la chambre. Personne ne se présentait à la fenêtre, aucun bruit ne venait de la chambre.

— Si tu veux, je peux te donner mon nom, ai-je proposé. Je sais que tu m'entends. Je peux t'aider en te donnant mon propre nom.

Entre les phrases, le silence revenait, le vacarme silencieux de la pluie, avec, juste derrière moi, le clapotis irrégulier des vagues.

J'ai envisagé un instant de rentrer dans la maison, de gagner une nouvelle fois l'étage et de me placer devant la porte pour y prononcer des objurgations et des reproches d'une voix plus forte que tout à l'heure. Mais cela signifiait qu'il me faudrait fouler encore ce vernis qui avait été répandu sur le réel, et cette perspective me repoussait. Je me suis alors rappelé l'odeur d'eau de toilette qui flottait dans l'air quand j'essayais d'ouvrir la porte. J'avais essayé depuis tout à l'heure de ne pas consulter mes souvenirs, afin de ne pas établir de lien entre l'exorcisme en cours et mon histoire personnelle. Une femme apparaissait dans ma mémoire, il fallait que je la laisse à l'écart de ce travail. Elle utilisait ce parfum, lumineux, boisé, ou un parfum comparable. Je l'avais aimée. Elle avait eu un différend avec notre hiérarchie, sur une question de tactique, mais elle ne m'avait jamais trahi. « Nadiejda », ai-je pensé. Il fallait que je me retienne de penser à elle. L'action en cours n'avait aucun rapport avec notre histoire.

— Écoute-moi, ai-je dit, puis je me suis tu.

Je suis resté une minute immobile, puis j'ai repris ma marche circulaire.

Le chemin que j'avais suivi précédemment n'avait pas été imprimé dans la végétation. Les plantes étaient coriaces, elles avaient été peu déchirées ou écrasées lors de mon passage et, en tout cas, elles s'étaient redressées. Un trappeur, évidemment, aurait pu lire mes traces comme dans un livre ouvert, mais pour ma part je n'ai pas reçu une formation de ce genre et je n'éprouve pas de goût pour la chasse. J'ai recommencé à enfoncer les pieds dans le

tapis désordonné de plantes rampantes, couvrantes, élastiques, résistantes, qui s'étendait devant moi et paraissait vierge. Sous la verdure, la terre n'était pas encore collante, mais elle avait molli. Je ne la voyais presque jamais, alors que pourtant je regardais devant moi en m'efforçant de faire attention à tous les détails. On m'avait donné pour instruction de ne pas relâcher ma vigilance et de vérifier en permanence que je ne m'étais pas engagé à l'intérieur d'un rêve. Si, à un moment quelconque, tu soupçonnes que tu rêves, jette fermement ton regard sur le sol, m'avait-on conseillé. Ne regarde pas au loin, regarde devant tes pieds, accroche-toi à la réalité du sol. Seul le sol toujours reste réel. Regarde sur quoi tu mets les pieds. Cela au moins te permettra de conserver le contrôle de tes faits et gestes, même si le rêve dans lequel tu auras commencé à t'égarer est le rêve d'un étranger. Ne dévie pas hors de la terre, accroche-toi fermement à la terre.

— Écoute-moi, dis-je. Ne relâche pas ta vigilance. Ne regarde pas au loin.

J'ai continué à tourner autour de la maison pendant au moins un quart d'heure. Une articulation de mon parapluie grinçait, ajoutant une ponctuation aiguë au crépitement incessant de la pluie et aux bruissements que provoquait ma déambulation. Je m'appliquais à vérifier avec insistance que je ne rêvais pas, je m'accrochais à la réalité du sol, je regardais devant mes pieds. Chaque fois que j'avais bouclé un cercle, je levais les yeux vers la fenêtre de la grande chambre, mais je ne m'arrêtais pas. Je parlais beaucoup, mais ma voix n'était plus aussi ferme qu'avant. La plupart du temps, je murmurais ou marmonnais les phrases qui me passaient par la tête, des remontrances solennelles dont je ne savais plus très bien à qui elles s'adressaient ni dans quelle intention je les prononçais.

— Rien n'est ennemi dans ce qui t'entoure, disais-je. Mais il faut que tu partes. Cette terre n'est pas faite pour que tu y rôdes ou que tu y dormes.

Je murmurais cela et je poursuivais mon chemin, qui, en raison de la souplesse et de la robustesse des plantes, paraissait toujours devoir être frayé pour la première fois.

Je ne tenais pas le compte des cercles que j'effectuais.

Parfois il me semblait que j'avais relâché ma vigilance et que j'allais droit devant moi, au hasard, sous une cascade grise qui limitait ma vision à des lignes verticales filantes et annulait tout paysage réel. J'avais l'impression d'avoir quitté les parages de la maison qu'on m'avait demandé d'exorciser. Cette opération même pour laquelle on m'avait formé et

envoyé, qui était la seule justification de ma présence ici, était en train de se dissoudre dans la pluie.

— Si tu diriges ton attention en direction du dehors, tu entends le martèlement de la pluie sur les herbes, ai-je dit. Ce bruit ne t'est pas hostile. Cette voix, elle non plus, ne t'est pas hostile.

Je me suis senti soudain privé d'une bonne partie de mes facultés de raisonnement, comme engourdi à l'intérieur d'une promenade interminable et sans but. Confusément, je savais qu'il me fallait agir, mais j'étais incapable de choisir une méthode et de m'y tenir. Des phrases se bouscullaient lentement dans ma tête, liées à cette expulsion que j'avais pour tâche première de signifier et d'accomplir, mais elles avaient perdu leur énergie et j'éprouvais un malaise au moment où elles resurgissaient à ma conscience. Je les bredouillais maintenant à voix basse. J'avais du mal à les comprendre.

— Schwahn, bredouillais-je. Tu ne sais pas si tu rêves ou non, tu ignores sur quelle terre tu poses les pieds. Tu rôdes à proximité de cette maison, tu avances d'un pas de somnambule. Tu ne sais pas comment te faire obéir de ce qui est là, tout près, à quelques mètres de toi, dans cette chambre. Je peux t'aider. Écoute-moi. Bouge. Regarde la maison au lieu de contempler les plantes que tu écrases. Depuis des heures tu marches ici sans programme et sans résultat. Il faut que tu entres pleinement dans ce rêve pour accomplir ce que tu es venu faire.

La nuit était tombée.

J'étais immobile et songeur en face de la mer. Sous le déluge, la crique ne révélait plus aucun de ses contours. Le regard ne portait pas loin, les vaguelettes semblaient éteintes, les pierres sur le rivage avaient leur apparence nocturne de charbon. La surface de l'eau devait être hérissée de dix mille cratères, mais tout était à la fois très simple et très indistinct, comme sur l'aquarelle d'un peintre tenté par l'abstraction. Je me tenais en bordure de ce tableau – une silhouette blanche avec parapluie, avec une posture de sage taoïste que je n'étais pas. Je me suis retourné et, en dépit de l'obscurité, j'ai vu la masse bien nette de la villa, avec son étage, ses fenêtres aux vitres derrière lesquelles rien n'était suggéré, sa façade sans histoire, son toit et ses gouttières torrentueuses.

— Il faut que tu entres pleinement dans ce rêve, ai-je dit. Tu es venu pour expulser et pour détruire. Que cela s'appelle ou non un exorcisme n'a pas d'importance. Faire des cercles autour de cette habitation n'a pas

d'importance. Parler n'a pas d'importance. Tu dois agir. Bouge, ne reste pas inerte dans ce rêve où tu n'as pas ta place. Fais ce qu'il faut pour que cette villa n'héberge plus ce qui s'y est installé.

J'ai dénoué la fermeture de ma sacoche. Je n'avais rien touché, jusqu'à cet instant, de ce que j'apportais avec moi.

— Schwahn, ai-je dit. Tu as reçu une formation de moine assez complète, mais tu es aussi un soldat et, en ce domaine, tu n'as de leçon à recevoir de personne. L'exorcisme ne provoque aucun résultat. Tu as assez d'expérience pour savoir que la spiritualité a des limites. Essaie une approche plus militaire.

La maison se dressait devant moi, à cinq ou six mètres.

J'ai fermé le parapluie qui m'avait jusque-là abrité, je l'ai secoué et je l'ai posé sur l'herbe à côté de moi. Aussitôt, la pluie m'a enveloppé. Aussitôt elle a transpercé mes vêtements. Elle était abondante, lourde, mais elle n'était pas froide.

— Cette pluie ne te gênera pas, ai-je marmonné. La pluie n'empêche pas les soldats de faire ce qu'on attend d'eux.

J'ai retiré de ma sacoche une grenade, je l'ai dégoupillée et je l'ai lancée à travers une des fenêtres du rez-de-chaussée. C'était un modèle parfaitement adapté à ce type d'action. La vitre s'est fendue en deux, j'ai entendu le projectile atterrir et rouler sur le plancher. Sans reculer et sans attendre, j'ai lancé une deuxième grenade vers l'étage, vers la fenêtre de la grande chambre, puis je me suis accroupi. Au même moment, accompagnée d'un éclair blanc, une puissante détonation a retenti au rez-de-chaussée. Une fumée noire a giclé par les fenêtres dont certaines se sont ouvertes grandes, tandis que du verre et des échardes volaient en tous sens. J'avais rentré la tête dans les épaules. Des débris fouettaient les plantes autour de moi. La deuxième explosion a immédiatement suivi. Elle m'a paru moins forte. J'ai laissé passer la vague de poussière et d'odeurs chimiques et j'ai levé les yeux. À l'étage, la dévastation était considérable. Toutes les pièces avaient leurs ouvertures pulvérisées. Les cadres étaient déchiquetés, le verre n'existait plus que sous forme de crocs luisants, les voilages pendaient, en lambeaux noircis, à l'extérieur. Je me suis redressé et j'ai envoyé dans la grande chambre une nouvelle grenade. Elle a éclaté très vite, dans un bruit assourdissant. Au rez-de-chaussée, l'odeur asphyxiante des composés phosphores avait commencé à s'épaissir.

— La nuit est tombée, ai-je dit. L'incendie va venir. Il est temps que tu bouges et que tu sortes.

J'ai fait quelques pas.

De mon sac j'avais à présent retiré un pistolet, un Yaryguine qui m'accompagnait toujours dans les missions délicates. J'en avais huilé le mécanisme avant de venir, et je savais qu'il y avait dix-sept cartouches dans son magasin. Je me suis mis à aller et venir devant la façade d'où s'échappaient des fumées pas très épaisses, immédiatement rabattues vers la terre par la pluie, et les puanteurs âcres des produits incendiaires. Il faisait très sombre. Je me déplaçais de côté et d'autre, je me tassais et me figeais dans une attitude de prédateur, de tueur, je me relevais. Les flammes sont apparues sans bruit en même temps au rez-de-chaussée et à l'étage, des langues rouges et orange, assez fines. L'arme à la main, je surveillais les fenêtres de la chambre principale.

Pendant un tiers de minute, il ne s'est rien passé. Les flammes progressaient et se raffermissaient au rez-de-chaussée. Puis j'ai vu une forme se présenter brièvement à la fenêtre de la chambre. Elle a surgi de l'obscurité tachée de feu, et, après une seconde d'hésitation, elle s'est renfoncée dans l'ombre. J'ai tiré dessus au moment où elle reculait. Je m'entraîne régulièrement, je ne suis pas mauvais tireur. J'ai eu la certitude de l'avoir touchée à la naissance de l'épaule ou au cou, car c'est cela que toujours je cherche à atteindre, plutôt que les membres ou le buste, où facilement les projectiles s'égarent.

— Je vais maintenant te nommer, ai-je dit. Tu dois partir. Tu es à l'intérieur d'un monde onirique où ta présence n'est pas acceptée ni acceptable. Tu dois partir, je vais te nommer et il te sera impossible de rester.

Une torche de flammes rouge vif a jailli par une ouverture du rez-de-chaussée, auréolée d'une brassée pétillante d'étincelles dorées. Dans la maison, des objets tombaient, se fracassaient, des bouteilles éclataient, entreposées sans doute dans des placards que je n'avais pas explorés, à la cuisine ou ailleurs. La forme que j'avais visée une minute plus tôt est réapparue à la fenêtre de la chambre. C'était une femme, elle était en chemise de nuit. Elle a posé les mains devant elle, sur les débris de verre, et elle s'est penchée vers la nuit. Le feu grondait derrière elle. J'ai aperçu près de son cou les traces de la blessure que je lui avais faite. Elle ne perdait pas beaucoup de sang, c'était une éraflure sans conséquence.

— Nadiejda Schwahn ! ai-je crié. Petite sœur ! Tu n'as rien à faire ici ! Tu dois partir !

La femme s'affolait. Elle a ouvert la bouche pour lancer un cri ou une plainte. Je me suis repéré sur cette bouche pour faire feu. Elle a eu un sursaut et elle s'est écroulée en travers de la fenêtre, les bras pendant, inertes et longs, à l'extérieur.

Au même moment, entourée de fumée, émergeant des tourbillons de fumée que crachait la fenêtre voisine, une deuxième silhouette s'est avancée. Je l'ai reconnue aussitôt. J'ai attendu une paire de secondes.

Maintenant, elle s'était transformée en cible parfaite.

— Sarayah Schwahn ! ai-je crié. Petite sœur ! Ne t'incrute pas ici ! Ce n'est qu'un mauvais rêve, tu n'y as pas ta place !

Je l'avais en ligne de mire, mais j'ai observé une pause. Elle tenait dans ses bras un petit enfant qu'elle avait dû en hâte emmitoufler dans un rectangle de feutre, un morceau de tapis, afin qu'il ne soit pas brûlé par les flammes. Je ne voyais pas le visage de l'enfant, mais un pied de bébé qui dépassait, fragile et minuscule. Elle s'est approchée encore de la fenêtre. Son fardeau était au premier plan. Elle était terrorisée. Ses traits, d'ordinaire si purs et si beaux, semblaient tordus par des spasmes de folie. Quand elle est arrivée contre le rebord de la fenêtre, elle a brandi l'enfant, comme le présentant au ciel noir ou à la mer que la pluie et la nuit avaient fait disparaître. Ce geste m'a caché sa tête, le haut de sa poitrine. J'ai tiré deux balles au jugé dans ce que je voyais de son ventre. Elle a vacillé. Ses bras se sont abaissés. J'en ai profité pour lui placer une balle dans le front. Elle était en train de tomber en arrière et j'ai eu peur que l'enfant disparaisse avec elle et m'échappe, qu'il roule à l'abri du mur et de l'obscurité. J'ai donc tiré au plus vite sur cette masse confuse qu'elle tenait devant elle. Le tapis s'est ouvert et l'enfant a glissé vers le vide. Il a rebondi sur l'avant-toit et il est tombé. Je me suis précipité vers lui et je l'ai achevé d'une balle dans la figure.

— Anniya ! Petite Anniya ! ai-je dit au-dessus de la petite forme. Tu ne devais pas te trouver ici. Tu t'étais égarée, petite Anniya Schwahn. Pour toi, le rêve est terminé. Il n'y avait aucune raison que tu t'y installes.

Je suis retourné en observation sous les fenêtres de la grande chambre. Sarayah Schwahn s'était affaissée en direction du feu et ne reparaisait plus. Nadiejda Schwahn était vautrée au milieu d'un torrent de fumées brunes

que des reflets brillants, rouges, éclairaient de l'intérieur. De courtes flammes jaillissaient près de ses cheveux noirs. Ses bras pendaient.

Rien n'allait plus se passer de ce côté.

J'ai fait le tour de la maison en courant. Sur la terrasse, un homme se démenait, essayant de faire franchir le seuil à une femme blessée, ou brûlée, qui remuait en sanglotant, incapable de tenir sur ses jambes. J'ai pressé la détente trop tôt et j'ai gaspillé une balle. Ensuite, je me suis immobilisé pour ajuster mon tir. J'ai d'abord atteint la femme, à la joue puis sous la mâchoire, et ensuite l'homme, je ne sais où dans le haut de la poitrine. Tous deux se sont écroulés. Ils étaient vêtus de chemises non boutonnées et de sous-vêtements, comme souvent des dormeurs surpris dans leur sommeil par le feu. J'ai bondi sur l'escalier et j'ai donné le coup de grâce au sauveteur.

J'étais maintenant debout sur la terrasse, penché au-dessus des corps. J'aurais peut-être pu les enjamber pour entrer, mais je ne l'ai pas fait. Au-delà du seuil, l'intérieur du rez-de-chaussée émettait un ronflement de four. La chaleur et la puanteur du brasier étaient insupportables, mais, à l'entraînement, j'avais vu pire. J'aurais pu faire quelques pas là-dedans pour vérifier que tout était en ordre. Finalement, j'ai préféré me redresser et m'écarter. J'ai redescendu les marches.

Je sentais de nouveau sur moi la violence de la pluie, sa violence régulière et cinglante, sa verticalité. Je m'étais mis à fixer les deux corps qui sur le seuil, en haut des marches, étaient à présent couchés l'un sur l'autre, comme enlacés.

— Avariam Schwahn ! ai-je crié. Alexandra Schwahn ! Vous êtes venus ici ensemble et par erreur, vous ne deviez pas être ici, dans un rêve étranger !

Soulevés par le vent de l'incendie qui soufflait fort, les drapeaux de prière s'agitaient. Ils étaient trop mouillés pour s'embraser, mais ceux qui se trouvaient à proximité de la porte semblaient déjà pris dans une onde de chaleur, et ne plus guère hésiter entre un destin d'eau et un destin de feu. L'étoffe ici et là, roussissait, fumait, avec ses inscriptions que j'aurais pu déchiffrer, à la rigueur, si je m'en étais donné la peine. Avariam Schwahn et Alexandra Schwahn reposaient l'un sur l'autre. Ils ruisselaient d'un sang noir. Leurs physionomies déchirées par les projectiles étaient horribles à voir. Des flammèches commençaient à s'introduire sous leurs chemises.

Je me suis encore une fois adressé à eux.

— Vous êtes venus ici ensemble, vous repartez ensemble, ai-je dit. Vous ne pouviez pas rester ici.

J'essayais de fouiller du regard dans l'image qui se formait derrière eux, une vision mouvante. La salle de séjour flambait, tantôt vivement éclairée par des torsades rouges, tantôt noyée sous des nuées charbonneuses. On voyait le plancher qui brûlait par flaques, comme irrégulièrement arrosé d'essence, la table qui paraissait intacte, des chaises renversées, déjà illisibles, une portion de l'escalier qui montait à l'étage. Sur les murs, les décorations avaient disparu.

Soudain, une forme a jailli de la cuisine où elle avait dû se réfugier jusque-là. J'ai pressé la détente une première fois, par réflexe, et je l'ai ratée ou, du moins, blessée de façon insignifiante. Elle courait. On peut être sûr que les flammes et la fumée l'aveuglaient, mais, derrière cet enfer dans lequel elle se déplaçait, elle avait dû repérer l'ouverture vers l'extérieur, la porte près de laquelle gisaient Avariam Schwahn et Alexandra Schwahn. Elle se jetait dans cette direction, et ce n'était évidemment pas par hasard. Elle tentait le tout pour le tout. Elle tenait fermement en main un couteau à découper, pour trancher ce qui pourrait s'interposer sur sa route, et aussi, dans l'hypothèse où elle aurait réussi à gagner l'extérieur, pour se battre avec l'incendiaire. Cette lame est destinée à se planter dans mon ventre ou ma gorge, ai-je pensé. C'était une jeune femme qui ainsi courait vers moi. Elle était vêtue d'un pyjama noir mais elle avait eu le temps, dans la cuisine, de se nouer des torchons mouillés autour des jambes et des bras, autour de la tête. J'avais du mal à distinguer ses traits ; néanmoins, ce sang-froid, ces précautions intelligentes et ce courage, cette volonté d'en découdre avec l'agresseur en disaient assez sur son identité.

— Mariya Schwahn ! ai-je crié.

Je lui ai tiré dessus une deuxième fois.

J'avais visé la hanche droite pour la ralentir et pouvoir placer alors une balle mieux ajustée. Elle a marqué un bref temps d'arrêt. Elle venait de s'engager sur une surface du plancher où les flammes étaient plus torrentueuses, plus folles, et, à ce moment, une spirale de cendres obscures a explosé devant ses pieds, la cachant complètement à la vue.

J'ai pressé de nouveau la détente.

Il me reste deux balles, ai-je pensé.

— Mariya Schwahn ! ai-je crié. Mariya ! Petite sœur !

Déjà elle émergeait de la nuée noire. Elle ne courait plus. Elle paraissait marcher sans hâte vers la porte. J'ai vu la marque que j'avais produite lors de mon deuxième tir. Je l'avais atteinte à la hanche, effectivement. Le bord de l'os du bassin avait dû être fracassé, mais la blessure n'était pas fatale. Les autres coups n'avaient pas porté. Mon chargeur ne contient plus que deux balles, ai-je pensé. Pour elle, la prochaine doit être décisive.

Mariya Schwahn enjambait les corps d'Alexandra Schwahn et d'Avariam Schwahn. Elle avançait avec une certaine lenteur, son propre corps entouré de torchons fumait, la manche gauche de sa veste de pyjama avait pris feu. Elle ne perdait pas de temps, elle éteignait les flammes en train de naître, elle faisait ce qu'il fallait faire. Le torchon de vaisselle qui lui enveloppait la tête est tombé sur le visage d'Alexandra Schwahn. Elle tenait le couteau comme un sabre court, la pointe légèrement dirigée vers le haut. Je savais qu'elle était assez bonne en arts martiaux pour ne pas s'en servir de façon désordonnée. Même blessée, elle restait dangereuse. Elle a franchi le seuil, elle a fait deux pas sur la terrasse puis elle a commencé à descendre les marches pour se retrouver dehors, sous la pluie. Maintenant, elle descendait les marches une à une, en s'appuyant sur la rampe pour ne pas perdre l'équilibre. Elle vacillait, regardant d'un air épuisé tantôt les drapeaux tibétains, qui n'avaient protégé personne, tantôt le morceau de nuit dans lequel je me trouvais. Ses cheveux n'avaient pas brûlé, mais ils étaient gris, dépeignés et sales.

Je l'ai laissée se faire arroser par la pluie. Maintenant elle tournait la tête vers le ciel qui déversait sur elle des flots apaisants.

— Petite sœur ! ai-je crié. Nous avons été projetés dans un mauvais rêve ! Il faut partir !

Nous sommes restés un moment face à face, à trois mètres de distance. Je pensais aux deux balles qui attendaient encore dans le chargeur. Je regardais Mariya Schwahn.

Mariya Schwahn s'approchait de moi.

Elle avançait en grimaçant de douleur.

Son couteau était placé sur une ligne qui aboutissait à ma cage thoracique. La pointe visait le dessous de mes côtes.

— Schwahn ! a-t-elle hurlé brusquement. Tu n'as rien à faire ici ! Bouge, mets-toi en marche, éloigne-toi à jamais de cet endroit où tu t'es égaré !

Je me sentais troublé. Je ne tirais toujours pas.

Mariya Schwahn, ai-je pensé. J'entends ta voix. Je comprends à peine tes paroles, je ne comprends pas la situation, mais j'entends ta voix.

Il est bien que maintenant tu me parles, ai-je pensé. Il est bien que ce soit toi, Mariya, qui me parles, en ce moment, et pas une autre.

— Jean Schwahn ! a-t-elle poursuivi. Écoute ton nom ! Jean Schwahn, petit frère ! Que sur ces plantes horribles, sous cette pluie battante, devant ce feu tu sois malheureux ou non n'a pas d'importance ! Cette maison autour de laquelle tu rôdes ne peut plus t'accueillir. Que tu dormes ou non n'a pas d'importance. Je vais te réveiller et te guider vers les sommeils où tu as ta place. Le lieu que tu occupes en ce moment n'est pas conçu pour ta présence. Tu t'y es égaré. Il faut partir. Je vais te montrer le chemin pour partir.

Je me tenais debout sans bouger.

Elle s'est approchée encore. Si elle l'avait voulu, maintenant, elle aurait pu m'entailler le poignet qui tenait le pistolet. Elle est entrée dans ma garde avec assurance, se contentant d'écarter doucement mon bras.

Je n'ai pas résisté. Je n'avais jamais résisté à Mariya Schwahn. Elle était collée contre moi, sa tête s'était posée sur mon épaule, ses lèvres murmuraient des phrases à mon oreille.

— Jean Schwahn, petit frère ! murmurait-elle. Écoute-moi. Tu es ensommeillé plutôt que mort, tu es plus mort qu'assassin. Tu es debout immobile sous la pluie, devant cette maison qui empeste le meurtre et le sang, sur les plantes horribles. Tu es debout immobile ici par erreur. Je vais t'aider à t'extraire de là, je vais t'aider à rejoindre les endroits qui te conviennent, les endroits où tu as tes habitudes. Nul ici ne t'est hostile. Je vais te montrer le chemin du retour.

Elle m'a planté le couteau sous les côtes flottantes. J'ai senti la lame crever la plèvre et s'enfoncer dans mes poumons en ratant le cœur. Cette lame me brûlait. J'ai fait un bond maladroit pour m'en dégager et, tandis que Mariya Schwahn se contractait pour me porter un second coup, j'ai dirigé sur elle le canon de mon arme et j'ai tiré. J'avais des gestes moins assurés que pendant les minutes précédentes, mais j'ai su aussitôt que la balle avait atteint sa cible. J'avais visé le milieu du crâne.

Maintenant Mariya Schwahn s'effondrait sur elle-même. Le couteau, qu'elle venait de lâcher, a transpercé une feuille sombre et il est demeuré vertical, le manche dressé, à côté de son bras replié.

Devant nous, la maison flambait, avec des rugissements et des craquements. La terrasse à son tour s’embrasait. Les corps sur le seuil étaient habillés de flammes rageuses. Ils étaient nus, à présent, ils avaient noirci et, à certains moments, leur chair sifflait. Des fanions chamaniques il ne restait plus grand-chose. Certains pourtant continuaient à s’agiter et même à voler, pas très haut, retenus dans les tourbillons par des fantômes de ficelle.

La pluie crépitait sur nous, sur Mariya Schwahn et moi, sur les feuilles, sur la terre que je ne voyais pas, sur la nuit. Je ne respirais plus, je ne pensais plus guère. Je ne voulais pas me rappeler ce qui nous avait liés, autrefois, Mariya Schwahn et moi. Je sentais des sanglots monter depuis les profondeurs. Ils menaçaient de m’emporter on ne sait où.

Il reste une balle, me suis-je rappelé. Elle suffira.

Je me suis mis à genoux contre le corps de Mariya Schwahn.

— Écoute-moi, maintenant, ai-je dit. Écoute ton nom.

Je ne regardais pas la tête balafmée de Mariya Schwahn. Je regardais ses cheveux gris tachés de sang, la naissance de son cou dans la veste noire du pyjama, la peau brûlée des doigts de sa main gauche.

— Je vais te nommer, ai-je dit. Il faut que tu m’entendes et que tu partes. Tu t’es égaré ici. Il faut que tu partes aussitôt. Je vais t’aider.

Autour de moi, la pluie et l’incendie braillaient des paroles incompréhensibles.

— Jean Schwahn, ai-je dit. Écoute-moi. Tu as entendu ton nom. Que ce soit le tien ou celui d’un autre n’a pas d’importance. Maintenant, tu dois partir. Petit frère, Jean Schwahn ! Il te reste une balle. Utilise-la. Elle suffira. Elle suffira pour que tu partes.

Deux

CRISE AU TONG FONG HOTEL

OceanofPDF.com

Crise au Tong Fong Hotel

Durant la nuit, l'avertisseur de la locomotive avait beuglé à tout moment, avec une sorte d'obstination maniaque, comme si sans cesse le conducteur avait à effrayer des animaux ou des réfugiés étendus sur la voie. Brown dormait par brèves périodes d'un demi-quart d'heure. Quand le train entamait une courbe, entre deux obscurités il apercevait des dunes de gravier que les phares éclairaient obliquement pendant une seconde, des montagnes de granules noirs où la vie semblait impossible. Jamais ne surgissait la moindre silhouette de bétail noctambule ni la forme hagarde d'un vagabond d'apparence loqueteuse ou semi-loqueteuse ou même humaine. Avant que l'obscurité réenvahisse tout, Brown fermait les yeux. La voiture n'était pas éclairée et il ne distinguait même pas son propre reflet sur la vitre. Il somnolait, ses pensées erraient vers des paysages d'autres planètes, il imaginait d'autres mondes morts, encore plus morts que celui-ci, encore plus éteints, puis de nouveau il sombrait dans l'inconscience.

Et ainsi heure après heure : images en charbon et blanc, trompe lugubre, respiration poussee du moteur Diesel, cahots, trompe lugubre, visions fugaces du désert, méditation fragmentaire sur la vie absente, sur la fin et sur l'ailleurs.

La sirène mugit encore une fois et Brown se réveilla en sursaut, et il vit que l'aube était là. Le train presque aussitôt s'engagea avec fracas sur le tablier de fer d'une passerelle. C'était un signal pour ceux qui connaissaient le parcours, c'est-à-dire pour tout le monde à l'exception de Brown. Quand le vacarme de ferraille se fut apaisé, les voyageurs commencèrent à s'agiter. Les plus jeunes étiraient leurs membres ankylosés, les plus âgés fouillaient dans leurs affaires d'un air revêché, persuadés qu'on leur en avait volé ou abîmé une partie pendant la nuit. Tous avaient une haleine épouvantable.

Brown se tourna vers la fenêtre. Le ciel était couvert, les lueurs crépusculaires du matin donnaient envie de se rendormir. Le paysage défilait au ralenti. On avait beau suivre une route côtière, l'océan

n'apparaissait pas. La monotonie caillouteuse avait fait place à des ondulations herbues et à des campements minuscules, des agglomérats de cinq ou six cabanes adossées à des carcasses de camions, souvent prolongées par des bâches, des toiles de tente. Des individus coiffés de chapeaux de feutre cheminaient sur les sentiers qui menaient d'un hameau à l'autre. Ils avaient une démarche de bouviers au chômage, associant lenteur et larges enjambées. Des chiens erraient un peu partout. Près des habitations, des femmes se penchaient au-dessus de bassines de lessive ou veillaient sur le feu. Aucune ne portait de bébé sur le dos. Même en cherchant bien, on ne pouvait voir d'enfants nulle part.

La dernière génération, pensa Brown. Quand ceux-là se seront éteints, il n'y aura plus personne pour prendre le relais.

Il ne faisait pas froid. Tout était gris.

— On va arriver à New Yagayane ? demanda Brown à une femme assise en face de lui.

— Oui, confirma la femme.

Elle pencha en direction de Brown sa grosse figure plate que douze heures de cahots avaient chiffonnée. Elle manifestait une certaine envie de bavarder, mais elle n'était pas aimable. Brown sentit sa méfiance. Elle désapprouvait ce qu'il y avait d'étranger en lui.

— New Yagayane, le terminus, dit-elle.

Brown acquiesça, mais au moyen d'un bredouillis si discret que le bruit des roues l'effaça.

La femme crut qu'il n'avait pas compris la signification du mot qu'elle avait utilisé.

— Le train continuera pas plus loin, expliqua-t-elle.

— Ah, dit Brown en hochant la tête.

— Au terminus, tout le monde descend, dit la femme.

— Vous aussi ? s'intéressa Brown.

Elle lui déplaisait. Il n'avait aucune envie de papoter, et qu'elle le prenne pour un imbécile était une des tactiques pour mettre fin à la conversation.

— Mais oui, moi aussi, dit la femme, et sur ses lèvres se dessina une moue méprisante.

Brown n'ajouta rien. Il lui dédia un vague sourire, puis il détourna les yeux. La femme s'était redressée sur son siège et elle évitait son regard. Elle examinait le rebord de la fenêtre d'une manière intense qui interdisait

toute reprise du dialogue. Sans doute craignait-elle d'être contaminée par l'idiotie de Brown.

Brown avait pour bagage une valisette en toile usée. Il la tira de dessous la banquette et il la plaça sur ses genoux. Ses voisins s'étaient habillés, plus un vêtement ne se balançait au-dessus des têtes, les filets ne ployaient plus sous les paquets et les sacs. Après avoir échangé quelques réflexions banales et fait empirer autour d'eux les odeurs de rot acide et de caries, la plupart des passagers se taisaient. On avait l'impression qu'ils s'étaient chamaillés et qu'ils boudaient.

Le train continua à la même allure pendant dix minutes, puis il se mit à avancer au pas. On était maintenant en pleine zone urbaine. La voie occupait le centre de la rue, on roulait entre les maisons basses, on traversait des placettes aux couleurs terreuses. L'architecture était misérable, un peu partout les habitations ressemblaient à des alignements de garages. Sur le côté gauche, quand les murs ne les cachaient pas, on voyait les eaux grises de l'océan, quelques friselis d'écume. Le train dépassa une indication « NEW YAGAYANE » peinte en noir sur une plaque de tôle. Deux cents mètres plus tard, il stoppait en grinçant affreusement de toutes ses roues.

Brown accompagna le mouvement général et il fut dans le couloir, au milieu des sièges délaissés, respirant à plein nez les odeurs corporelles et les relents d'estomac. Une valise lui sciait le creux des genoux. La femme avec qui il avait parlé le précédait de toute sa corpulence et elle jouait des coudes avec fureur. À sa grande gêne, Brown ne pouvait éviter d'être poussé contre elle. Il appuyait son bras sur son échine grassouillette et il s'excusait. Elle ne tenait aucun compte de Brown. Elle avait commencé à échanger des remarques ordurières avec une personne qu'elle avait en vain essayé de dépasser. Le ton montait. Les voyageurs, après une nuit de passivité totale, trouvaient naturel de se bousculer pour descendre à New Yagayane une seconde plus tôt que les autres. Brown se laissa doubler par l'individu qui lui tapait dans les jambes avec sa valise, puis à son tour il se mit à défendre son territoire avec des techniques de brute sournoise.

•

Peu de temps après, il posa le pied sur le sol de la station. La gare de New Yagayane était matérialisée par une dalle de ciment, et, au-delà de

cette plate-forme rudimentaire, la rue débutait, encombrée par les éventaires d'un marché que les paysans avaient installés avant l'aube. L'hôtel que l'on avait recommandé à Brown se dressait à petite distance. C'était une bâtisse quadrangulaire, avec une enseigne grotesque, *Yagayane Palace*. Le Yagayane Palace dominait le quartier du haut de son unique étage.

À la réception, on lui fit remarquer qu'il se présentait trop tôt et que, s'il voulait profiter dès maintenant de sa chambre, on lui facturerait une nuit de plus. Derrière le comptoir, l'horloge indiquait seulement six heures et demie du matin, il est vrai. Sans élever la voix, Brown se querella avec la sorcière qui tenait le registre, il trouvait ses exigences abusives. La discussion n'aboutissait pas. Au bout de trois minutes, la femme lui tendit la clé sans plus de commentaires, et Brown, alors qu'il montait l'escalier jusqu'au premier étage, se demanda s'il avait réussi ou non à négocier quelque chose. Il ne s'en fichait pas, car l'enveloppe de frais qu'on lui allouait était trop maigre pour amortir une dépense imprévue.

Il prit une douche dans la salle de bains du fond du couloir et se changea. Il n'aurait pu dire à l'avance à quoi ressemblerait sa journée, mais il savait qu'il n'aurait rien de difficile à accomplir jusqu'à la nuit suivante. La douche l'avait nettoyé de toutes les fatigues du voyage et il estimait ne pas avoir de sommeil à récupérer. Il s'assit sur le lit. Une puanteur de friture flottait dans la pièce. En dehors du lavabo, d'une chaise et du lit, il n'y avait rien. La chambre avait été récemment repeinte. Aucune décoration n'était accrochée aux murs. Le sol carrelé favorisait la sensation de dimensions trop grandes et de vide.

Il demeura pensif sur le matelas pendant un moment, puis, incommodé par l'odeur de graisse chaude, il alla s'accouder à la fenêtre. Juste en dessous, le marché aux légumes battait son plein. Sur les présentoirs, parmi des racines dont Brown ignorait le nom, betteraves et pommes de terre s'empilaient. Un vendeur de beignets faisait grésiller des boulettes de pâte sur une plaque huileuse. La fumée n'était pas très épaisse, mais un courant la rabattait vers le Yagayane Palace. Au-delà du marché, la rue continuait en direction du port. Il fallait se pencher et se contorsionner pour voir l'océan.

Brown laissa la fenêtre ouverte, il espérait que les relents de graillon, après leur séjour dans sa chambre, finiraient par être évacués vers l'extérieur. Comme il avait un pistolet dans sa petite valise, il vérifia que celui-ci était bien caché à l'intérieur d'un pull-over, puis il ferma sa porte à clé et redescendit.

La sorcière mâchonnait un bol de nouilles devant le comptoir de la réception. Il n'osa pas reprendre avec elle la discussion sur le nombre de nuits qu'on allait lui facturer. C'était pourtant une question qui le taraudait. Il attendit qu'elle finisse d'avaler une bouchée de vermicelle et il lui demanda de lui indiquer un téléphone public. La vieille l'envoya dans l'épicerie de la deuxième rue à gauche.

Une fois dans l'épicerie, Brown dut dévoiler son intention d'appeler Reservoir, une localité dont l'épicière ne connaissait pas l'existence. Après quelques explications, la commerçante lui posa dans la main trois ridicules crasseuses pièces de cuivre. On lisait dessus *Long Distance Call*. L'appareil et les jetons avaient dû être fournis par les Américains avant leur départ, deux cents ou deux cent cinquante ans plus tôt. Le téléphone était suspendu hors du magasin, à l'intérieur d'une niche en fer-blanc que l'épicière mit une minute à décadénasser.

Brown composa le numéro qu'on lui avait confié, en même temps que son billet et son enveloppe forfaitaire. Lui non plus, en vérité, n'aurait pas pu situer Reservoir sur une carte. Il en avait entendu parler pour la première fois la semaine précédente, au moment où un agent de l'Organisation lui avait remis sa feuille de route et son enveloppe de frais. L'agent avait suggéré que Reservoir se trouvait à l'intérieur des terres, dans une région où la vie avait subsisté, mais Brown avait vu qu'il mentait. Sa lèvre supérieure tremblait légèrement, son regard était trop brillant, il mentait. La vie était encore possible sur la zone côtière, mais pour ce qui concerne l'intérieur des terres, tout le monde savait bien que seules quelques araignées coriaces tenaient bon là-bas, et certainement pas des organismes proches de l'espèce humaine tels que l'étaient les chefs de Brown. Bien évidemment, Reservoir n'existait pas. C'était un nom de code, comme si la clandestinité et le cloisonnement des informations s'imposaient toujours, alors que plus aucune police ne fonctionnait nulle part et alors que l'humanité était en voie de disparition, ahurie par le malheur et indifférente à ceux qui tentaient de retarder son agonie.

À l'autre bout du fil, on décrocha presque immédiatement et, dès qu'il se fut identifié, on lui dicta des instructions. Son contact à New Yagayane avait choisi « Boïan Cuzco » pour pseudonyme. On le rencontrait d'ordinaire sur la décharge d'ordures située à l'ouest du port. En tant qu'agent infiltré travaillant sur place depuis plus de quinze ans, Boïan Cuzco avait une connaissance du terrain absolument unique. Il répondrait à

toutes les questions de Brown et réglerait tous les détails, mais, doré et déjà, on pouvait communiquer à Brown l'heure de l'action, et même son lieu. Brown aurait à intervenir la nuit prochaine, dans un hôtel chinois désaffecté, le Tong Fong Hotel, aux environs de quatre heures dix-sept. Ensuite, Brown serait libre. Son retour était prévu pour le lendemain, en fin d'après-midi. Le train qu'il avait emprunté pour venir repartait à dix-huit heures pile. À Reservoir, on espérait qu'il avait bien tout entendu et enregistré. De toute façon, Boïan Cuzco lui redirait tout cela en détail. Puis on lui demanda si tout allait bien, de son côté.

— J'ai un problème avec la chambre, se plaignit Brown. En raison de l'heure d'arrivée, ils veulent me facturer un jour de plus.

— Vous avez une enveloppe de frais, Brown. Piochez dedans, elle est faite pour ça.

— Il ne me restera plus rien pour mes repas.

— Serrez-vous la ceinture, Brown. Ne vous comportez pas comme si vous étiez un expert international de l'ancien temps. Ne récriminez pas comme le faisaient les experts. Ne soyez pas avide et profiteur comme ils l'étaient.

— Bon, je vais m'arranger, dit Brown.

Il raccrocha. Il lui restait encore un jeton. L'épicière était sortie sur le pas de la porte et elle avait essayé d'espionner la conversation, mais il avait parlé en bouriate, comme toujours quand il devinait à côté de lui une oreille indiscreète.

— Alors, il fait beau à Reservoir ? demanda-t-elle en le regardant crânement.

— Pareil qu'ici, dit Brown.

— C'est vraiment à l'intérieur des terres ?

— M'en a tout l'air, dit Brown.

— C'est une grande ville ?

— M'étonnerait, dit Brown.

Comme il n'était pas pressé d'aller à la recherche de son contact, il fouina un peu dans l'épicerie. Au-dessus des sacs de riz, une étagère supportait quelques livres et une pile de revues pornographiques d'occasion. La commerçante refusait de lui racheter son jeton inutilisé. Pour un dollar, il acquit un plan de Yagayane qui datait du début du siècle, ainsi qu'un morceau de fromage et un petit recueil de Shaggâs intitulé *Lettre au moine de la guerre*. Il n'était pas grand lecteur et il n'avait jamais beaucoup

apprécié la prose post-exotique, mais, parmi les articles proposés, cette *Lettre* avait l'avantage de ne coûter que cinq cents, beaucoup moins que les revues.

— En dehors du bord de mer, demanda-t-il à l'épicière en tendant son dollar, est-ce qu'il y a quelque chose de joli à voir à New Yagayane ?

— Quelque chose de joli ? répéta la marchande, ébahie.

— Oui, je ne sais pas, moi... Quelque chose à visiter... un monument, une pagode...

— Une pagode ?

— Par exemple, oui.

— Non, dit l'épicière. On n'a pas de ça à New Yagayane.

Avant de se rendre sur la décharge d'ordures, Brown chercha le Tong Fong Hotel. Celui-ci était indiqué sur le plan et il le trouva sans difficulté : une grosse villa située à cinq minutes de l'ancien port. Bien que très dégradée, l'inscription était encore lisible. Des planches avaient été clouées en travers des fenêtres. Tout indiquait que plus personne n'avait habité là depuis au moins cinquante ou soixante ans.

Brown repéra un endroit où, la nuit venue, il pourrait se dissimuler, et une ruelle par laquelle il pourrait s'enfuir si nécessaire. Le quartier était désert, les murs sentaient le moisi. Les maisons voisines, elles aussi, étaient abandonnées.

À quoi ressemblera mon intervention ? pensa-t-il. Est-ce que ce sera violent ou non ? Simple ou compliqué ?... Rapide ?...

Douloureux ?...

En plein jour, dans ce quartier inhabité, l'idée même d'une mission à accomplir au Tong Fong Hotel n'avait aucun sens. Brown était un soldat de l'Organisation assez dévoué pour laisser de côté ses doutes et ses interrogations au moment où il fallait agir, mais souvent, comme ici, il se sentait étranger à ce qu'on lui demandait de faire.

Bien que toujours désireuse de modifier le cours de l'histoire, l'Organisation avait renoncé à ses références anciennes. Elle savait que l'humanité était fichue et elle ne nourrissait plus l'espoir de voir naître sur terre une société prolétarienne juste et fraternelle. Elle souhaitait sauver en urgence le peu qui restait encore à sauver, et, comme les outils utopiques du passé se révélaient inopérants et même absurdes, elle fondait à présent sa stratégie sur des forces obscures qu'autrefois elle avait dénoncées comme surgies d'esprits arriérés ou typiques de régressions féodales : les rêves, les

imprécations schizophrènes, les transes chamaniques, le fakirisme. Outre les bureaucrates maniaques de toujours, en haut de la hiérarchie on trouvait désormais des spécialistes de la métépsychose et des moines. Brown avait le sens de la discipline et il leur obéissait, mais il regrettait les temps mythiques, quand l'Organisation prônait la révolution mondiale ou, à défaut, les assassinats de responsables et de criminels, et que les agents se rendaient dans des lieux exotiques pour cribler de balles tel ou tel ignoble individu ou détruire telle ou telle insupportable cible. Comme moi il regrettait fortement ces temps-là. Atteint par un noir scepticisme, il ne voyait pas dans sa propre activité une manière efficace de repousser l'extinction du genre humain, ou du moins de préparer ce qu'il y aurait après l'avenir. Il s'adaptait, il avait été entraîné pour s'adapter à n'importe quelle situation, mais son enthousiasme militant était maintenant gangrené, pour ne pas dire proche du zéro. Il ne comprenait plus ce qu'il faisait sur terre. Il sentait la fin rôder, la sienne comme celle des autres. À maintes reprises, il avait envisagé le suicide, mais, par fatalisme, il ne retournait pas contre lui son arme de service et il continuait à accepter des missions, à voyager, à écouter les élucubrations de ses chefs. Et, pour finir, sans excitation et sans joie, il allait trouver les agents locaux qu'on lui désignait et il suivait à la lettre leurs instructions délirantes.

Il traîna encore un peu autour du Tong Fong Hotel puis il s'écarta.

Si on excepte le marché aux légumes et le port, rien n'était vraiment digne d'intérêt à New Yagayane. L'épicière l'avait mal renseigné, car il y avait bien une pagode, mais celle-ci, incendiée quatre-vingts ans plus tôt et oubliée, n'existait plus que sous forme de décombres qui ne méritaient pas une visite touristique. Les rues n'avaient aucun cachet, certaines se terminaient en cul-de-sac, par des remblais, des palissades, des éboulis. La ville était coupée en deux par la voie ferrée. Elle ressemblait à un camp de réfugiés comme les experts internationaux en avaient fait construire par dizaines au siècle précédent, au moment où la vie à l'intérieur des terres s'effaçait et où les survivants avaient établi des colonies dans les zones côtières. Brown flâna une demi-heure dans ce décor. Il mémorisait des itinéraires possibles, des lignes de repli pour le cas où l'action serait mouvementée et tournerait mal. Il avait perdu la foi, mais il connaissait son travail.

Sur le port, il n'y avait pas âme qui vive. Les entrepôts abandonnés étaient ouverts à tous les vents. Les portes avaient été arrachées. De

l'intérieur de ces locaux soufflait une odeur de poissons et d'algues. À certaines époques de l'année, la marée les envahissait et, plutôt que d'en aspirer les ordures vers le large, elle devait y déposer des tonnes et des tonnes de pourriture. Sur les quais, Brown devait contourner des cuves éventrées, des fûts qui continuaient à répandre des semi-liquides noirâtres. En dépit de leur ancienneté, les naphthes répandus n'avaient pas été dissous par les pluies. Dans les bassins affleuraient des ruines de chalutiers et de tankers, les fantômes de vedettes militaires. Les vagues les submergeaient, elles se répandaient dessus avec des écumes amples. Sur certaines coques pas totalement rongées on lisait parfois un idéogramme ou un chiffre.

Brown s'engagea sur un ponton pour contempler les installations détruites. On ne pouvait savoir si la flotte avait été ici coulée à la suite d'une bataille navale ou sabordée, ou si elle était restée à quai plusieurs dizaines d'années et avait peu à peu sombré faute d'entretien. L'histoire de New Yagayane était à écrire encore, mais personne n'était désormais capable de s'en charger, les témoins ayant disparu deux ou trois générations plus tôt et les archives ayant été réduites à l'état de saumure ou de cendres. Les historiens étaient morts. Aucun livre sur l'histoire de New Yagayane ne verrait jamais le jour. Nul ne saurait quand le dernier navire s'était finalement rempli d'eau, ni dans quelles circonstances.

Brown demeura vingt minutes immobile en face de ce cimetière. Puis il se dirigea vers la déchetterie.

On était déjà au milieu de la matinée.

•

L'homme qui avait choisi Boïan Cuzco pour nom d'emprunt était installé sur une barque retournée, au bord d'une petite plage de galets que limitaient deux chicots de béton. Il avait ouvert un gros cahier à couverture rigide et il écrivait dessus avec énergie. Brown s'approcha. La barque était souillée de goudron. Il y avait une place à côté de Cuzco, mais Brown, après y avoir promené les yeux, préféra s'asseoir à deux mètres de là, sur un rocher qui paraissait plus propre. Il n'avait pas prononcé un mot, l'autre ne l'avait pas salué. Par terre traînaient des débris de métal rouillé. Derrière eux s'élevait une montagne de ferraille, avec des appareils désossés, des carcasses de voitures et des bouts de grillage dans lesquels s'étaient accrochées toutes les

mystérieuses horreurs que l'océan rejette à l'équinoxe. La décharge puait, mais la pestilence restait dans les limites du raisonnable, et parfois elle s'associait à des mélanges d'algues et de sel qu'on avait presque plaisir à renifler. Devant eux, la plage était étroite et en pente raide. Quelqu'un, probablement Cuzco, avait entassé dans un coin les galettes de mazout les plus massives. Les vagues se fracassaient sans fureur sur la rive caillouteuse. Elles s'éparpillaient en mousses argentées, ruisselaient vers le haut, vers le bas, s'amusaient bruyamment avec le gravier puis se retiraient. À une quinzaine de mètres de l'endroit où les ondulations entamaient leur déchirure, un pneu de camion flottait entre deux eaux et dansait lentement, avec suffisamment de courbes et de sursauts pour qu'on le regarde et pour qu'on s'y intéresse.

On voyait dans la distance les épaves à demi immergées qui obstruaient le port et le chenal menant aux docks. Sur le fond gris de l'océan, avec des friselis blancs qui serpentaient entre les coques roussâtres, le tableau avait quelque chose de superbe.

— J'ai quelque chose à faire au Tong Fong Hotel, dit Brown après avoir observé un moment de silence.

Cuzco continuait à écrire dans son cahier noir.

— Le Tong Fong Hotel, vous voyez de quoi je ? fit Brown.

— C'est à cinq minutes d'ici, la troisième rue à droite.

— Vous êtes bien Boïan Cuzco ? s'inquiéta Brown.

— Bah, oui, bougonna l'autre. Je vois pas qui d'autre ça pourrait.

C'était un être de petite taille, vêtu normalement pour quelqu'un ayant son logement sur une décharge d'ordures. Il avait une physionomie de cormoran, avec des plumes follettes autour des lèvres, des rayures blanches sur le front et le haut de la tête. Son regard perçait, mais il ne le dirigeait pas sur Brown. Il continuait à prendre des notes convulsives, consacrant à l'examen des vagues un bref quart de seconde, puis se remettant à écrire avec fièvre. Ses doigts étaient maigres et très tendineux, couverts de taches brunâtres. Il devait souvent manipuler le pétrole venu du large.

— On m'a conseillé de prendre contact avec vous, dit Brown avec prudence.

— Je sais, dit Cuzco. Vous êtes l'agent Brown. Je vous ai vu en rêve il y a quinze jours et j'ai prévenu l'Organisation. Ils m'ont dit qu'ils vous enverraient à New Yagayane.

— Je suis arrivé ce matin, dit Brown. J'ai fait un tour de ville. L'Organisation m'avait donné un numéro de téléphone. Ils m'ont parlé de vous et du Tong Fong Hotel.

— Bon, commenta Boïan Cuzco sans rien ajouter.

Il consultait à présent la dernière partie de son cahier, où figurait une sorte de longue liste faite d'abréviations et de chiffres. Il feuilleta cela en marmonnant, puis il revint au texte qu'il était en train de composer. Manifestement, la conversation l'irritait.

Brown se plongea dans une observation taciturne de l'océan. La lisière s'agitait à ses pieds, plus loin le pneu dansait avec lourdeur. À l'exception des épaves, aucun bateau ne ponctuait l'immensité. Des écroulements splendides, onctueux, huileux, pleins de mousse et de moirures, caressaient les flancs des tankers ou ce qui en subsistait. Jusqu'à l'horizon, les nuances plombées dominaient, et, plus haut, le ciel avait une teinte d'ardoise claire. Un faible crachin avait commencé à tomber. Il accentuait partout les contrastes.

Ils demeurèrent ainsi un long moment, Brown dans une attitude pensive, Cuzco occupé à écrire. Les mots s'alignaient, les lignes se mutaient en texte noir.

— Vous me direz, tout à l'heure, pour le Tong Fong Hotel ? finit par demander Brown.

— Ça aura lieu cette nuit, entre quatre heures et quart et quatre heures vingt, dit Cuzco sans cesser de griffonner.

— On m'a déjà annoncé ça, dit Brown. Et qu'est-ce que je serai censé faire ?

— Pas grand-chose, dit Cuzco. Transmettre un héritage. Ils ne vous l'ont pas dit ?

— Non. Je comptais sur vous pour en savoir plus.

Il attendit quinze secondes une explication, puis, comme Cuzco écrivait en silence, il demanda :

— Quel héritage ?

Boïan Cuzco haussa les épaules. Elles étaient osseuses sous son blouson de mendiant, et elles comportaient certainement des os bizarres, car ce qui pointait ici et là au niveau de la clavicule laissait entendre qu'il appartenait à une famille animale déconcertante, ou, plus vraisemblablement, qu'il avait jadis été supplicié par des experts internationaux du renseignement et qu'il avait survécu par miracle aux séances. En dépit du bruit des vagues,

qui d'habitude couvrent ce genre de son, Brown entendit craquer les cartilages de Cuzco.

— Quelque chose qui fait comprendre ce qu'est l'humain, dit celui-ci.

— Soyez plus précis, Cuzco, grinça Brown.

Cuzco hésita. Il avait refermé son stylo.

— Ce sera comme un passage de témoin entre espèces humaines, dit-il avec difficulté. Rien de plus.

— J'ai besoin de détails, insista Brown. C'est trop flou. Quelles espèces humaines ? Je devrai donner quoi à qui ?

— Vous verrez sur place, dit Cuzco. Ça doit rester flou. Si je vous racontais l'image avec trop de précision, l'opération foirerait. Il vaut mieux que je vous influence le moins possible. C'est vous le spécialiste de l'action. Vous verrez ce qui se passe et vous improviserez sur place.

— Je préférerais éviter ça, si possible, grogna Brown.

— Ça quoi ?

— L'improvisation, fit Brown.

— Bah, fit Cuzco.

Ils restèrent muets pendant un quart d'heure. L'eau à leurs pieds grondait, s'éparpillait, moussait, bavait, s'agitait, se rassemblait, se creusait, se ramassait, s'élançait, devenait brusquement lisse, devenait dure, gargouillait, chantait. Le pneu avait été pris dans un remous et il ne réapparaissait plus. À présent Brown savait mieux lire les manifestations écumeuses et il avait repéré plusieurs empilements sous-marins de ferraille. Le plus proche navire était un ravitailleur. Dans sa coque transformée en caverne, des vagues parfois s'engouffraient avec des soupirs de monstre. Des aigles de mer traçaient des cercles au-dessus d'un point au nord-est, un banc de poissons ou des noyés. Ils étaient à peine visibles.

— On dirait qu'il y a une inscription sur le ravitailleur, fit soudain remarquer Brown.

— On pouvait encore la lire il y a dix ans, dit Cuzco.

— Et c'était quoi ? demanda Brown.

— Dovjenko, dit Cuzco.

— Le nom du bateau ?

— Probablement.

— Joli nom, dit Brown.

— Oui, approuva Cuzco. Ukrainien ou russe, j'imagine.

— Il y avait donc encore des Ukrainiens ou des Russes quand ils l'ont baptisé, fit observer Brown.

— Faut croire, dit Cuzco.

Ils se turent. Ils observaient une minute de silence à la mémoire des disparus, Ukrainiens ou autres.

— Bon, souffla Brown. Il n'est pas très tard, je pense que je vais aller me promener dans les collines.

Il se leva. Sur le rocher qu'il avait cru propre, il remarquait à présent des particules grumeleuses de goudron. Il se pencha au-dessus, puis il examina son pantalon avec une grimace. Au niveau de la poche droite, sur la cuisse, il avait une tache noire.

— Dites, Brown, fit Cuzco. Au cas où on ne se reverrait plus aujourd'hui...

— Oui ?

— Cette nuit, quand vous sortirez, prenez une couverture avec vous. Il ne fait pas chaud aux alentours de quatre heures du matin.

— Merci pour le conseil, dit Brown en frottant le tissu sur sa jambe, pour en ôter ce qui était ôtable. De toute façon, je repasserai pour vous rendre compte.

— Me rendre compte ?

— Oui, s'énerva un peu Brown. C'est la procédure. Vous êtes mon contact à Yagayane. Après une intervention, on rend compte à son contact local.

•

En suivant la voie ferrée en direction de l'est, il aboutit au dépôt où la locomotive était révisée avant son voyage de retour. La ligne continuait au-delà du dépôt, elle paraissait en bon état bien qu'envahie d'arbustes maigrichons, mais en réalité elle avait été détruite sur les cent cinquante kilomètres suivants, et, de toute façon, elle s'enfonçait vers l'intérieur des terres et elle menait vers une région où la vie n'existait plus que sous forme primitive, avec des insectes et des araignées comme espèces dominantes.

Des ouvriers nettoyaient les wagons avec un tuyau d'arrosage. Ils avaient l'air de ne pas trop se fatiguer. Les mains dans les poches, Brown se baguenauda autour d'eux le plus longtemps possible, puis il eut honte

d'étaler ainsi son désœuvrement et il reprit sa marche le long des rails, cette fois-ci dans le sens inverse, avec l'idée de traverser New Yagayane et de se diriger vers les collines que le train avait longées en arrivant.

Assez vite il laissa New Yagayane derrière lui, le dédale effrité qui en constituait le centre. Les maisons en parpaings s'espacèrent, et à présent une sorte de banlieue s'étirait, parsemée de tipis et de vieux autocars sans roues et sans portières que des rectangles de toile cirée transformaient en logements individuels.

Il n'y avait pas grand monde. Assis par terre ou sur des tabourets, des gens rêvassaient au bord du chemin, et, quand ils avaient un interlocuteur à portée de voix, ils échangeaient en langue générale des réflexions désobligeantes sur Brown, avec l'espoir manifeste que celui-ci les comprendrait. Ils ne se gênaient pas pour exprimer leur hostilité, comme si Brown avait été un Américain venu tâter le terrain avant d'organiser une nouvelle guerre. Brown feignait de ne pas entendre les sarcasmes, mais il n'était pas à l'aise. Personne ne retenait les chiens qui venaient renifler ou mordiller ses talons, puis qui trottaient à côté de lui, découvrant leurs crocs, et de temps en temps se précipitaient vers lui en ébauchant une attaque latérale. Ils étaient une bonne dizaine, froussards mais agressifs, avec des gencives rose pâle et baveuses. Brown était obligé de les houspiller à tout moment pour les empêcher de se rapprocher et de le mordre. De loin, trois femmes encourageaient la horde. Brown les voyait imiter ses gesticulations et se tordre de rire. Au bout d'un quart d'heure, sans doute parce qu'il avait dépassé les limites de leur territoire, les animaux le laissèrent tranquille.

Brown maintenant avançait sur une piste de terre durcie, parallèle aux rails. Il longea ainsi la voie sur six ou sept kilomètres, puis, comme l'occasion s'en présentait, il décida de se restaurer un peu avant de rebrousser chemin.

Il y avait près d'un groupe de cabanes une espèce de gargote en plein air, avec deux tables pliantes, des tabourets et une unique chaise. La gargote était tenue par un homme à qui il manquait un bras, et qui dissimulait son infirmité sous une veste de soldat. Brown s'assit sur la chaise et on lui servit le plat du jour, une assiette de sauce avec des galettes de maïs. Quand il exprima le besoin de boire, le manchot lui indiqua une flaque d'eau près de laquelle somnolait une vieille chienne à pelage jaune. Brown fit de la tête un geste neutre et n'insista pas. Plusieurs hommes le jaugeaient avec des regards inquiétants, comme s'ils lui promettaient pour bientôt une raclée

magistrale. Dans l'ombre d'une des mesures, une toile cirée s'écartait. D'autres yeux l'espionnaient. L'ambiance se dégrade, pensa-t-il. Même la chienne le considérait à présent avec une physionomie de louve rajeunie, réveillée, méchante. Brown finit son assiette et posa sur la table le dollar que le militaire estropié lui avait réclamé, puis il décampa.

Il reprit la direction de Yagayane avec un sentiment d'amertume, sans avoir escaladé une des collines pour jouir du paysage, sans avoir vu la côte depuis une hauteur. Ce repas avalé en hâte l'avait dégoûté de tout, et là-dessus le crachin tiédasse menaçait de se transformer en averse. Qu'est-ce que c'est que ces désirs de balade touristique, remâchait-il en s'approchant de l'endroit où il savait que les chiens recommenceraient à se jeter sur lui. Qu'est-ce que c'est que ces velléités idiotes de découverte, cet appétit de paysage. On sait bien que c'est fini, ça, la découverte, les paysages.

Les chiens déjà aboyaient en le voyant venir, ils s'apprêtaient à le harceler de nouveau.

•

La chambre ne sentait plus guère la friture. Devant l'hôtel, les marchands de légumes étaient repartis, le vendeur de beignets avait replié ses affaires. Brown s'installa sur le lit et ouvrit *Lettre au moine de la guerre*. C'était, je l'ai dit déjà, un recueil de Shaggâs. Il portait la signature de la cellule Ralf Thielmann. Maussadement, Brown se plongea dans le premier texte. Un soldat blessé attendait la mort, face à la mer, dans une solitude invraisemblable. L'histoire en valait une autre, et Brown aurait pu se laisser entraîner et plonger dedans, mais la langue de Ralf Thielmann, travaillée dans l'intention d'effacer tout repère spatial et temporel, le heurtait. Il n'appréciait pas ce ton, il détestait ce style faussement académique. Il abandonna sa lecture au bout de cinq pages.

Par intervalles, ensuite, il se levait et allait à la fenêtre pour longtemps regarder les toits en zinc, le ciel qui, lui aussi, paraissait couvert de métal, ou pour observer le triangle étroit au fond duquel grisailait l'océan. Maintenant que le marché avait pris fin, l'agitation dans la rue était nulle. Les mouettes se posaient avec régularité sur les gouttières de la maison d'en face, mais elles n'étaient pas nombreuses et ne criaient pas.

Ainsi se déroula le reste de l'après-midi.

Avec le crépuscule, les ultimes traces d'odeur d'huile se dissipèrent. La nuit tomba. Au moment où il remontait dans sa chambre, Brown avait été prévenu par la sorcière que le dîner serait servi à dix-neuf heures trente. Il se lava les mains et descendit.

La salle à manger comptait quatre tables dont une seule était garnie d'une nappe. Le couvert était mis pour une personne. Brown s'assit devant l'assiette vide. La vieille du matin avait terminé sa journée et une quadragénaire replète, sympathique, arriva avec une gamelle où elle avait jeté une louche de porridge. Au lieu de s'éclipser après avoir servi le repas, elle tira une chaise et, sans faire de manières, elle s'accouda en face de Brown. Elle avait des cheveux noirs qui partaient un peu dans tous les sens, un visage banal, des yeux étirés, des pommettes saillantes. Elle semblait manquer de compagnie. Tandis que Brown déglutissait sa pâtée, elle entama une confession sur l'ordinaire de son existence à New Yagayane, sur le Yagayane Palace qui pouvait rester sans clients pendant des semaines entières et qui aujourd'hui avait une seule chambre occupée, sur ses horaires, sur son mari qui était mort en mer onze ans plus tôt, assassiné par des pirates, sur la recette du plat que Brown était en train d'avaler.

— On dirait du pemmican, dit Brown avec une mimique gourmande.

— Oui, si vous voulez, c'est une variante de pemmican, dit la femme.

Elle ne s'était pas présentée, et Brown se mit à fantasmer sur le moment où peut-être ils échangeaient leurs prénoms, quand, ayant posé la barre de sécurité à l'entrée du Yagayane Palace, elle monterait à l'étage pour se coucher et, au lieu de se retirer dans ses appartements privés, frapperait doucement à la porte de Brown, à la recherche d'une étreinte affectueuse ou d'un peu de sexe. Il eut une vision de leurs ébats, il imagina les phrases qu'ils prononceraient avant les premières caresses, avant de se déshabiller, ou une fois nus. Elle ne l'attirait pas vraiment, mais il essayait de paraître doux, attentif et mâle pour lui plaire. Et une minute plus tard, alors qu'il terminait son plat, il se dit qu'une aventure avec cette femme ne ferait que compliquer sa mission. Il valait mieux exclure toute perspective de fornication ou d'amourette. Il devait sortir de l'hôtel en pleine nuit sans se faire remarquer, ce serait pratiquement impossible si quelqu'un dormait dans le même lit que lui.

Ils bavardèrent de tout et de rien durant une heure, se désolant ensemble du peu de temps dont l'humanité disposerait avant d'être totalement dissoute dans le rien, guère plus d'un siècle d'agonie, parlant de ce qui

pourrait peut-être survenir après cet avenir, mêlant à ces considérations une analyse plutôt grossière sur l'actuelle qualité de la vie, se plaignant d'une dégradation de l'approvisionnement, d'une difficulté grandissante à trouver de la farine, de l'alcool, de la lessive, des médicaments, des étoffes pour tailler des vêtements.

— À propos, est-ce que vous auriez un produit pour nettoyer une tache de goudron ? demanda Brown.

— Non, dit la femme.

Brown avait mis un terme à son entreprise de charme. Il continuait à sourire et il continuait à faire tourner en boucle, derrière son front, quelques modestes séquences pornographiques où cette femme et lui s'agitaient entre les draps, mais il lui parlait maintenant avec une telle distance qu'il se demanda, au bout du compte, si elle n'était pas insultante. Sensible à cette volonté qu'il affichait de ne pas la conquérir, la femme se montra soudain pressée d'aller faire la vaisselle, d'autant plus que l'électricité était coupée dans la ville à partir de neuf heures et demie. Il but un thé avec elle puis déclara qu'il était fatigué et monta à l'étage.

•

Jusqu'à minuit, il attendit tout de même l'arrivée de la femme dans sa chambre, ne sachant trop comment il réagirait si elle venait réellement s'abandonner contre lui, quelle excuse il trouverait pour sortir de ses bras à quatre heures du matin en lui annonçant qu'il avait à faire dehors, ou quelle tactique il adopterait pour la convaincre de retourner chez elle après l'amour, de rejoindre sa couche de veuve en le laissant seul. Tantôt il réfléchissait à une manière de l'accueillir, de la caresser affectueusement et ludiquement, et ensuite de se séparer d'elle avant que la nuit soit trop avancée, tantôt il envisageait, si elle grattait ou frappait à la porte, de faire semblant de dormir et de ne pas entendre son appel. Il oscillait d'une hypothèse à l'autre, il resta longtemps sans verrouiller sa porte, puis sur le coup de onze heures et demie il se leva pour donner un tour de clé dans la serrure.

Il n'y avait aucun bruit dans le bâtiment.

Il se maintint assis sans bouger, dans l'obscurité, sur le bord du lit. La rue n'était pas éclairée, aucune lampe ne brillait nulle part, le ciel était

nuageux, sans lune, avec de rares étoiles.

Vers une heure du matin il défit le lit. Il y avait deux couvertures de petite épaisseur. Celle du dessous était un plaid écossais, il le mit de côté et le plia. Voilà ce qu'il allait emporter avec lui. Il n'était pas frileux, il avait sur lui un pull-over de laine et la température du dehors lui paraissait tout à fait raisonnable, mais il conservait en tête la suggestion de Boïan Cuzco. Si celui-ci lui avait recommandé de partir en mission avec une couverture, ce ne pouvait être sans raison. À un moment ou à un autre, ce carré d'étoffe serait utile.

Debout devant la fenêtre ouverte pour ne pas avoir la tentation de s'assoupir, Brown se mit à attendre. Il considérait que l'action avait déjà débuté. Il avait adopté la posture et les attitudes mentales d'un guetteur ; il testait en permanence sa vigilance, sa disponibilité intellectuelle. Il s'exerça à reproduire mot à mot les quelques pages de Ralf Thielmann qu'il avait parcourues dans l'après-midi ; il essaya de reconstituer la horde qui l'avait escorté pendant une partie de sa malheureuse promenade, à chaque chien il attribuait un nom en accord avec les particularités de son pelage, de sa dentition, de sa façon d'aboyer. Devant lui, la ville privée d'électricité était complètement noire et endormie. On ne voyait pas l'océan et on ne pouvait pas situer le port.

De temps en temps, il consultait sa montre. À trois heures et demie, il glissa son pistolet dans sa ceinture, boutonna son manteau jusqu'au col, posa le plaid écossais en travers de son bras gauche et ouvrit la porte de sa chambre. Il descendit l'escalier à pas de loup. Comme les marches étaient en ciment, il n'avait pas beaucoup d'efforts à faire pour progresser sans bruit. À tâtons, il dépassa le comptoir de la réception. La porte d'entrée de l'hôtel n'était pas bloquée par une barre de sécurité, mais la femme, avant de monter à l'étage, avait donné un tour de clé dans la serrure. Brown chercha la clé sur le crochet fixé près du chambranle puis, ne la trouvant pas, il entra dans la petite salle où il avait dîné, ouvrit une des fenêtres et l'enjamba.

Maintenant il était à l'extérieur.

Il marchait en évitant de troubler la tranquillité nocturne. La faible luminosité du ciel suffisait pour s'orienter. Les maisons enfouissaient leurs secrets derrière des parois lépreuses, elles n'hébergeaient plus de survivants depuis longtemps et, avec la nuit, elles exhalaient des souffles humides, des remugles de pierre au fond de quoi déjà plus rien d'organique ne se

devinait. Brown traversait la ville comme un fantôme. Il avait en tête le plan du quartier, il n'hésitait pas aux intersections. Il avait prévu une marge pour le cas où il s'égarerait, mais tout se déroulait sans encombre. Il avait beaucoup d'avance.

Il fut sur place à quatre heures moins dix. Les maisons formaient des taches gris sombre à plusieurs dimensions, on distinguait le détail des fenêtres, les gouttières plus noires, quelques façades peintes de couleur claire, les crevasses dans les murs des bâtisses en ruine. Il se rencogna dans une entrée de cour, à peu près en face du Tong Fong Hotel, et il s'obligea à rester rigoureusement immobile. La température correspondait à ce qu'on pouvait attendre d'une nuit d'automne à cette latitude, il devait faire huit ou dix degrés : une fraîcheur plutôt agréable. Pas une raison pour s'emmitoufler dans un plaid.

Devant lui, l'hôtel était vide et silencieux. Aucune activité n'y était décelable.

Qu'est-ce que je fais ici, caché dans la nuit, avec une couverture pliée sur le bras gauche, pensa Brown.

Le temps ne passait pas vite. Toutefois il y eut un moment où Brown sut que quatre heures et quart venaient de sonner. Il eut en lui cette certitude, d'ailleurs son horloge interne fonctionnait bien, elle avait toujours bien fonctionné, c'est une des raisons pour lesquelles il avait été affecté au service Action. Il fut aussitôt sur le qui-vive, remuant très savamment ses articulations et échauffant ses muscles, prêt à toute éventualité physique. Si l'Organisation ne s'était pas trompée dans ses calculs, il avait encore deux minutes à attendre.

À quatre heures seize, une odeur de plastique brûlé arriva à lui, et presque au même instant il entendit un bruit de miroir cassé, comme si une vitre volait en éclats et s'éparpillait sur le sol d'une chambre du Tong Fong Hotel. Plus rien ne se produisit pendant quelques secondes, puis du verre encore une fois tomba et se brisa. Brown sentit l'adrénaline se déverser en lui. Brusquement, quelque chose avait commencé à se dérouler derrière les fenêtres barricadées du Tong Fong Hotel. Quelque chose de bizarre que Boïan Cuzco avait vu en rêve et qui, à présent, devenait réel et exigeait l'intervention d'un spécialiste de l'Organisation. Son intervention à lui, Brown.

Il se tint encore sans bouger, tous les sens en alerte, jusqu'à quatre heures dix-sept.

L'odeur de brûlé s'était renforcée, elle flottait dans la rue, accompagnée d'une fumée que la nuit rendait invisible. Un incendie s'était déclenché à proximité, dans une maison proche ou dans l'hôtel lui-même. Aucune lueur, pourtant, aucune vacillation orangée ou jaune ne trouait l'obscurité. Le feu avait pris, il se déchaînait déjà quelque part, non loin de là, à moins de trente ou quarante mètres, mais il se déroba au regard.

Soudain, la porte d'entrée du Tong Fong Hotel se fracassa comme sous l'effet d'une explosion. Brown perçut aussitôt un grondement de chaudière, suivi d'une écœurante bouffée de suie et de flammes que seules recevaient ses narines, sa peau. Il ne voyait toujours rien, pas la moindre étincelle ni la moindre lueur. Qu'est-ce que, pensa-t-il sans formuler véritablement d'interrogation. Il concentrait son regard sur cette ouverture noire, d'où sortaient des ondes de chaleur, des giclures de bistre, d'étouffantes traces d'un brasier dont l'image n'apparaissait pas.

Maintenant il avait quitté son abri.

Il fit quelques pas en direction du Tong Fong Hotel. Sa mission n'avait aucun contour précis, elle ne prenait pas forme. Il eut cinq ou six secondes de désarroi. Il était en présence d'une énigme qu'il ne réussissait ni à déchiffrer ni même à cerner. Je ne suis pas de taille, pensa-t-il. Ils auraient dû envoyer quelqu'un d'autre. En face de lui se dressait l'hôtel, un pavillon aux fenêtres condamnées, une construction d'une grande banalité d'où à présent jaillissaient une chaleur et une puanteur de four. Qu'est-ce que je suis censé faire dans ce rêve d'insane ? pensa-t-il. Me jeter à l'intérieur ?... Aller chercher quelque chose à l'intérieur ?... Quelqu'un ?...

On allait bientôt atteindre quatre heures dix-huit lorsque, dans l'embrasement de la porte, une silhouette apparut.

On dirait un enfant, pensa Brown.

Une petite fille, ajouta-t-il.

Il eut cette impression et, instantanément, il construisit autour de cela le schéma de l'action qu'il devrait mener. La petite fille oscillait sur le seuil de l'hôtel. Elle était à peine discernable et seule l'imagination de Brown lui conférait un âge et un sexe. Afin de ne pas perdre son temps en vaines spéculations, Brown avait décidé qu'il y avait là une petite fille, et maintenant il allait s'en tenir à cette hypothèse et agir en conséquence, de toute son énergie, comme s'il s'agissait d'une certitude. C'était une méthode de travail comme une autre.

La petite fille hésitait, comme incapable de quitter son univers de cauchemar, son feu dépourvu de flammes. Elle recula dans les ténèbres brûlantes et pendant deux secondes Brown la perdit de vue. Il était en train de mémoriser des repères pour s'engouffrer dans l'hôtel et la suivre, quand tout à coup la petite fille bondit vers l'extérieur. Elle avait pris son élan et elle se retrouvait dans la rue, à un mètre de l'entrée. De la poudre de charbon volait dans son sillage et autour d'elle. Sa chair fumait. Elle se mit à courir le long de la façade puis elle fit demi-tour et se rapprocha de Brown en zigzaguant. Ses mouvements étaient une succession de pauses impressionnantes, pendant lesquelles elle se contractait et se pétrifiait, comme foudroyée et morte, et de moments où elle trottait rapidement, en changeant de direction à chaque pas. C'était un être qui semblait issu d'un autre monde et qui se comportait comme si tout, ici, lui était inconnu et odieux. Manifestement, la petite fille avait peur. Elle ne comprenait pas pourquoi une force mystérieuse, onirique, l'avait projetée dans cette rue obscure. Brown ne distinguait à peu près rien de son visage ou de ses membres. Il alla vers elle, persuadé qu'elle ne le voyait pas ou qu'elle le devinait à peine. Il se doutait qu'elle ne lui faisait pas confiance, qu'elle cherchait un secours mais qu'elle ne lui faisait pas confiance et que peut-être il lui inspirait de la répugnance ou de la terreur.

Ses vêtements et ses cheveux ont été carbonisés, pensa-t-il.

Il avait dans les narines les odeurs de la maison en feu. L'absence de flammes lui faisait horreur, car elle soulignait les nombreuses anomalies de la scène, et même elle les cristallisait, mais il avait décidé de reléguer ses angoisses dans un coin peu accessible de sa conscience. Un vilain rêve de Boïan Cuzco, pensa-t-il à toute vitesse. Rien de plus qu'un vilain rêve incompréhensible. Pas de raison pour que je perde mon sang-froid. Ça ne va pas durer. Je fais ce que j'ai à faire et ça s'arrête.

La petite fille était devant lui, à deux mètres. Elle s'était de nouveau figée. Il avait de plus en plus de mal à considérer qu'il s'agissait d'une petite fille. Sa structure corporelle était différente, ses attitudes ne correspondaient à rien de situable sur l'échelle humaine. Pas d'affolement, s'obstina-t-il. C'est une petite fille dans un vilain rêve de Boïan Cuzco, un point, c'est tout. On fait ce qu'il y a à faire et on s'en va. La silhouette n'était pas très grosse, mais elle était massive et illisible et elle émettait des remugles de cendres animales, des radiations puantes. Au cœur de ces

odeurs de feu on décelait une détresse, une douleur sans fond, l'impuissance infinie de l'enfance.

Brown déplia la couverture et la posa sur les épaules de la petite fille, comme pour l'entourer d'un peu de fraternité et la protéger du froid, de ce monde froid où elle avait abouti, après son voyage à travers les flammes noires, à travers l'incendie noir, à travers les rêves de Boïan Cuzco, à travers d'indescriptibles fous.

La petite fille eut un sursaut. Après ces brèves secondes de catatonie, elle remuait de nouveau dans l'obscurité nocturne. Elle eut d'abord un mouvement vers Brown, que Brown interpréta comme une volonté de s'effondrer en pleurs contre lui, puis elle s'écarta vivement et partit trotter le long du caniveau sur une dizaine de mètres. Elle n'émettait aucun bruit. Elle secouait inexplicablement son corps en tous sens. Ses membres se disloquaient pendant la course. Elle n'essayait pas de se débarrasser du plaid écossais qui camouflait son architecture osseuse ou ce qui en tenait lieu.

Peut-être n'a-t-elle même pas remarqué cette étoffe qui à présent la recouvre, pensa Brown.

Il s'apprêtait à se rapprocher d'elle pour lui parler lorsqu'elle fit un zigzag extrêmement rapide, contourna Brown et fila à toute allure vers l'entrée de l'hôtel. On avait l'impression qu'elle voulait replonger d'urgence dans le monde qu'elle avait commis l'erreur de quitter, rejoindre au plus vite l'incendie noir. Elle s'engouffra dans le Tong Fong Hotel sans marquer la moindre hésitation.

Déjà elle avait totalement disparu.

Elle avait totalement disparu dans l'incendie noir. Elle avait été réaspirée. Elle ne donnait plus signe de vie.

Brown avança vers la porte obscure. Il s'en échappait une chaleur vibrante, âcre. Brown recula. On ne pouvait pas rester en face de cela. Il avait l'impression que ses yeux cuisaient, que son manteau était sur le point de s'embraser. Il avait envie d'appeler la petite fille pour qu'elle revienne, de hurler son nom qu'il ne connaissait pas, de lui donner n'importe quel nom, un beau nom, ukrainien par exemple ou n'importe quoi d'autre, et de l'appeler. Il avait envie de lui dire pourquoi il avait posé sur elle cette couverture. Sur ses joues, des larmes coulaient.

Jusqu'à quatre heures et demie, il demeura à petite distance du Tong Fong Hotel. Il s'en éloignait de quelques pas, puis il revenait et se

maintenait le plus longtemps possible sur le perron, à un mètre du seuil, jusqu'à ce que la brûlure devienne insupportable. Il évitait de respirer directement les fumées qui avaient envahi la rue, il aspirait de l'air à travers sa manche, ou par la bouche, en s'enfouissant le bas du visage dans un mouchoir. De temps en temps, ses larmes coulaient. Il les essuyait. Il pensait à la petite fille, il pensait à l'échec de sa mission, il se sentait épuisé et inutile.

•

Quand l'aube colora les rues de New Yagayane, Brown sortit, du creux de ruines où il s'était assis pour attendre la fin de la nuit et il se rendit à la décharge d'ordures.

Boïan Cuzco était déjà sur la plage, avec son cahier sur les genoux. Il n'écrivait pas et, d'après l'orientation de sa tête, il avait les yeux fixés sur l'horizon. Il méditait. Peut-être rêvasse-t-il à la fin de l'espèce et aux temps d'après l'avenir, ou aux occasions ratées du passé, pensa Brown.

Brown alla prendre place à côté de lui, sur la barque retournée. Il ne choisissait pas une surface propre. Plus maintenant. Il s'assit lourdement, il lui était égal d'affaler son postérieur sur un endroit parsemé de taches de goudron.

Je dois rendre compte, pensa-t-il.

Les vagues battaient contre le rivage. Dans la pénombre du jour naissant, l'écume avait une beauté encore plus évidente qu'en pleine lumière. Les moirures argentées s'inscrivaient avec force sur les rétines de Brown et, quand il fermait les yeux, elles se répétaient sous ses paupières, sous forme de traces rougeâtres puis vertes. Il se souvint de quelques phrases de Ralf Thielmann qui décrivaient les humeurs de la mer en face du soldat en train de mourir, il se revit en train de lire avec ennui dans le Yagayane Palace, puis sa mémoire retrouva les images de la nuit, l'incendie sans flammes du Tong Fong Hotel, la porte du Tong Fong Hotel, les mouvements bizarres de la petite fille sous la couverture, son apparition, sa disparition.

Ce n'était pas une petite fille, pensa-t-il pour la centième fois.

— Vous aviez raison, pour la couverture, finit-il par dire à Cuzco.

— Vous avez eu froid ? demanda Cuzco après un silence.

Il semblait émerger d'une rêverie profonde.

— Non, dit Brown. Mais je m'en suis servi. Je suppose que vous avez déjà vu la scène en rêve.

— Oui, dit Cuzco. Dans mon rêve, vous aviez besoin d'une couverture.

— Je l'ai posée sur les épaules d'une petite fille, dit Brown. Elle venait d'échapper à un incendie. Elle a marché vers moi, j'ai déplié la couverture et je l'ai posée sur ses épaules. Elle devait avoir très peur.

— Dans mon rêve, on ne voyait pas nettement si c'était une petite fille, dit Cuzco.

Brown se racla la gorge.

— Je pense que c'était tout comme, dit-il.

— Dans mon rêve, j'avais l'impression qu'il s'agissait d'une araignée étrange, dit Cuzco. Elle venait d'un au-delà inimaginable. Elle avait très peur.

Brown hocha la tête. Le jour éclairait l'océan. Il allait pleuvoir. Les vagues étaient magnifiques, sans régularité elles venaient se briser à leurs pieds, remuant des morceaux de tôle, des galets, des fragments de matière plastique, du mazout. Elles étaient principalement vert foncé et gris.

— C'est bien que vous l'ayez rassurée avec cette couverture, poursuivit Cuzco.

— Je ne l'ai pas rassurée, dit Brown. Elle n'avait pas besoin de mon aide. Elle a fait demi-tour et elle est retournée brûler au fond du Tong Fong Hotel.

— Et certainement beaucoup plus loin encore, fit Cuzco.

— J'ignore toujours ce qu'il était prévu que j'accomplisse, quel acte précis, avoua Brown.

— Peut-être qu'elle vous a vu pleurer, dit Cuzco.

— J'ai pleuré ? dit Brown.

Boïan Cuzco haussa ses épaules invraisemblables. Il y eut une pause dans le bruit des vagues, puis le silence se brisa. Des crabes avaient été projetés sur le rivage et, pour leur malheur, ils avaient atterri dans une flaque où dominaient des composés goudronneux. Ils rampèrent un moment puis s'immobilisèrent. Ils étaient petits, ils n'étaient pas de taille pour lutter contre la glu. L'un d'eux s'agitait, le ventre à l'air, comme désireux de prolonger malgré tout son semblant d'existence, ses inutiles souffrances, ou peut-être ne s'apercevant même pas qu'il était en train de mourir.

— J'ai failli l'appeler, reprit Brown. Je me tenais comme un idiot en face de l'espace noir, les yeux me piquaient. Je n'arrivais pas à respirer. Je ne

savais pas si ma mission se terminait là ou non. J'ai failli l'appeler, mais je me suis ravisé. C'était trop absurde.

— Dans mon rêve, vous lui donniez un nom d'épave, dit Cuzco.

Il se leva. Brown ne l'avait encore jamais vu déplié et il le trouva grand, bien que doté d'une charpente en désordre qui le forçait à se voûter. Il marcha jusqu'à la flaque de goudron et secoua sa tête de cormoran. Il examinait les bêtes qui agonisaient à ses pieds.

Brown le rejoignit. Les crabes avaient recommencé à se débattre. Parfois ils se heurtaient d'un revers de pince. Le goudron ralentissait leurs gestes les plus élémentaires.

— Ils sont condamnés, dit Brown.

— Condamnés à quoi, dit Cuzco.

Ils étaient là, tous les deux, inclinés au-dessus des agonisants.

Ils étaient là, tous les deux, en pleine lumière crépusculaire d'avant la pluie.

Ils étaient là, tous les deux, et ils ne disaient plus rien de mémorable.

Dialogue sur la plage

Le pneu avait atterri sur la plage, finalement, il avait été rejeté au sec, entre les crabes mazoutés et le chicot de ciment qui jadis avait été un escalier ou un début de ponton. Il était abîmé à plusieurs endroits et on voyait ses entrailles courbes, ses intérieurs où un peu d'eau de mer encore brillait. Brown le regarda avec attention pendant un quart d'heure, puis il se tourna vers Cuzco.

— Parfois je me demande si nous servons à quelque chose, dit-il.

Cuzco, cette fois-ci, n'avait pas son cahier sur lui ou près de lui. Peut-être avait-il abandonné son projet d'écriture, peut-être avait-il égaré son stylo et décidé de remettre à plus tard sa rédaction. Il avait un air halluciné, un air d'oiseau marin halluciné, avec les joues couvertes de rayures, et des yeux soudain rétrécis et sans paupières, qui lançaient des éclairs d'or.

— Qui ça, nous ? demanda-t-il.

— Vous et moi, l'Organisation, précisa Brown.

— Vous savez, Brown, dit Cuzco, en ce moment, une époque où l'humanité finit de mourir, je ne vois pas...

— Vous ne voyez pas quoi, Cuzco ? insista Brown, d'une voix forte, comme s'il était en train de procéder à un interrogatoire.

— Servir à quelque chose, dit Cuzco avec une grimace, comme s'il lui déplaisait profondément de parler. Je ne vois pas pourquoi vous posez comme ça le problème. Les humains vivent leurs dernières années. Nous sommes là, avec eux, voilà tout.

Brown reprit l'examen du pneu. La marée haute l'avait mis à l'abri des vagues, mais il retournerait peut-être en mer quand celles-ci reviendraient le lécher et le bousculer. Il allait peut-être aller et venir ainsi pendant quelques jours, quelques semaines, entre terre et océan, avant d'échouer définitivement quelque part, sur la décharge ou ensablé dans un haut-fond. Il était lacéré et sale.

— Et puis, fit Brown, il y a aussi que je me demande où nous nous situons, au bout du compte, sur l'échelle animale ou même humaine.

— En dessous de quoi nous nous situons ? dit Cuzco.

— Oui, ricana tristement Brown. Je me demande.

— Là est le problème, dit Cuzco. Cette fois, vous le posez bien, Brown. En dessous de quoi.

OceanofPDF.com

Trois

LA PLONGÉE

OceanofPDF.com

La plongée

On frappe sur les murs de la cellule, sur les briques, sur les briques creuses ou sur le ciment, sur la porte, sur les montants de ciment du lit, sur les canalisations, sur le lavabo, sur la cuvette, sur la porte encore, sur la grille qui protège les barreaux, sur le rebord du lavabo, sur le rebord de la cuvette. On frappe avec les mains, avec les coudes quand les mains sont talées, avec son crâne quand trop intense est le silence entre les coups. On frappe et on s'arrête. On frappe encore et on s'arrête encore. Puis on écoute. On attend la réponse et on écoute. On attend que vienne un nouveau bruit ou une réponse en parole. On frappe longtemps, avec régularité, pendant des heures, jusqu'à l'étourdissement. Quand vient l'étourdissement, on s'arrête, on attend la réponse, on attend quelque chose et on écoute. On va et vient comme un animal enfermé, comme un animal, en donnant un coup à la porte avant de faire demi-tour, en donnant un coup contre la canalisation ou contre le lavabo avant de faire demi-tour. On va et vient et, quand approche l'étourdissement, on s'arrête, on attend la réponse, on attend la parole, on attend l'espoir de la parole, on attend l'image et on écoute. On attend que s'approche l'image de l'espace noir et on écoute. On va et vient comme un animal ou on s'accroupit comme un animal, dans un coin, près du lit en ciment ou sur le lit en ciment, dans un angle, sur la couverture, mais le plus souvent sur le sol à côté du lit, on s'accroupit sous la fenêtre grillagée, dans la lumière ou dans la nuit qui tombent par la fenêtre, ou encore sous le lavabo, entre le lavabo et la cuvette. On s'accroupit en silence et, quand le silence est de nouveau trop intense, on frappe contre ce qui se présente, contre le mur, sur les endroits plus creux qui résonnent ou sur les endroits qui ne résonnent pas, contre le tuyau des eaux usées ou contre un montant de ciment du lit. On s'accroupit et on souffle. On souffle avec régularité, avec une régularité pénible, le souffle est comme un râle, on attend l'image, on attend la parole, la possibilité de la parole et de l'image, et on écoute. On s'accroupit et on souffle jusqu'à

l'étourdissement, on s'accroupit comme un animal, puis on s'arrête. On s'accroupit encore et on écoute encore. On écoute un espoir de réponse en soi, le sommeil en soi, l'animal en soi, le silence animal du sommeil. Qu'on ouvre ou non les yeux, le décor reste le même pendant longtemps, qu'on écoute ou non le silence en soi ou à l'extérieur, les bruits restent les mêmes encore et encore, jusqu'à l'étourdissement. Le décor est le même d'une cellule à l'autre de part et d'autre du couloir. La cellule est plus longue que large, la fenêtre est grillagée, derrière le grillage il y a des barreaux, derrière les barreaux il y a l'extérieur avec ses lueurs diurnes ou nocturnes ou crépusculaires. Souvent, et, en tout cas, plusieurs fois par mois, derrière les barreaux il y a l'image grillagée de la lune. Qu'on ouvre ou non les yeux et que la lune brille ou non derrière les grilles, le décor est le même. Il est à peu près monocolore, il est monocolore avec des coulures de peinture sur le ciment ou sur la brique, il est presque monocolore avec des coulures de peinture pisseuse. Qu'on écoute ou non le silence en soi ou le silence à l'extérieur, le décor n'est pas l'image. Il n'est pas encore l'image. Dans ce décor on a l'espoir de l'image, on attend l'image. Dans ce décor on frappe avec régularité pendant des heures, on va et vient avec régularité comme un animal, on s'accroupit comme un animal et on attend l'espoir de l'image et l'image jusqu'à l'étourdissement. D'autres, à proximité ou de l'autre côté du couloir, ou à d'autres étages, attendent de la même manière dans d'autres cellules. Ils se sont accroupis et ils écoutent. Ils frappent, ils s'arrêtent et ils écoutent. Ce sont des hommes et des femmes. Hommes et femmes attendent l'espoir de l'étourdissement et de l'image. Quand ce sont des femmes, elles vont et viennent et elles écoutent, elles s'accroupissent près du lit ou près de la porte et elles écoutent, elles frappent sur les murs ou sur les canalisations, puis elles s'arrêtent et elles écoutent. Elles attendent l'espoir d'image, elles attendent le silence ou la parole et elles écoutent. Devant les barreaux il y a une grille, devant les portes il y a des femmes qui sont accroupies et qui écoutent, des hommes qui sont accroupis et qui écoutent. Nous attendons ensemble. Nous sommes ensemble pour attendre l'espoir de l'image, l'espoir de la parole, l'espoir du silence, nous sommes ensemble accroupis devant la porte. Nous attendons l'étourdissement, l'image et quelque chose. La parole se réduit longtemps à une respiration pas très sonore. La parole elle aussi attend quelque chose, elle attend la parole et elle attend l'image. Qu'on ouvre ou non la bouche et que la lune brille ou non, la parole prend souvent la forme d'un long et simple murmure. On murmure des mots, on

chuchote du silence et on attend. Comme un animal on est accroupi devant la porte, et on souffle des mots et du silence sous la porte pour que les autres au-delà du couloir entendent la parole, entendent le silence et entendent l'image. Qu'on ouvre ou non la bouche, les autres écoutent quelque chose qui s'introduit sous la porte ou à travers la porte, ils entendent la parole et le silence. Qu'on ouvre ou non la bouche, les autres écoutent sous la porte, accroupis devant la porte de leur cellule, les yeux fermés ou ouverts à proximité du métal de la porte. Ils et elles écoutent le début de l'image. On est accroupi et on frappe sur les mots avec la bouche. À l'extérieur il n'y a aucune image, au-delà des fenêtres et des grilles il n'y a aucune image. On frappe avec les mots du murmure, on frappe avec les mots de la parole, on frappe à l'intérieur de la cellule, avec régularité on murmure et on gémit les mots à l'intérieur du silence de la cellule, puis on s'arrête et on écoute. Les mots sortent de la bouche des autres, de la bouche des hommes et des femmes accroupis comme des animaux devant la porte, les yeux fermés ou ouverts, que la lampe grillagée soit allumée ou non, que la lune soit ou non brillante derrière les barreaux. Les mots et la parole entrent dans le silence et dans le souffle de la bouche. On est accroupi, les yeux fermés comme des animaux qui agonisent devant l'image. On frappe sur le sol devant soi, on frappe sur le sol devant la porte et devant l'image. On s'arrête, on souffle comme souffle un animal qui agonise ou qui est déjà mort et on écoute l'image. Dans la bouche on a du souffle, de la parole des autres et de l'image. On est accroupi comme un animal qui consacrerait son dernier souffle à l'image. Les autres aussi sont accroupis à proximité comme des animaux, mais ce ne sont pas des animaux à poils et à plumes ou des animaux à carapace. Ils sont accroupis à proximité avec leur souffle, ils disent des paroles depuis leur souffle et depuis leur bouche, ils sont comme des animaux qui sont en train de mourir devant l'image ou derrière l'image. Ils sont entrés accroupis dans le silence ou dans le bruit langagier de la bouche. Ils disent du souffle, du silence, ils murmurent des espoirs d'image, ils gémissent de la parole, ils crient. Ils disent des paroles qui restent dans la bouche, qui prennent racine dans l'image ou derrière l'image. Ce ne sont pas des animaux même s'ils sont accroupis devant la porte comme des animaux à poils et à plumes, comme des animaux en train de mourir dans leurs poils et dans leurs plumes. Ce ne sont pas des animaux, ce sont des prisonniers et des prisonnières qui portent des noms, qui disent des paroles et des morceaux de paroles et de rêves comme des

animaux qui agonisent ou qui sont déjà morts. Des deux côtés du couloir et ailleurs dans les étages il y a des murmures, des paroles venues du souffle et de l'image venue des paroles et du souffle. Il n'y a pas d'animaux, il y a des détenus avec des noms. Il y a Iakoub Khadjbakiro, Ingrid Vogel, Erdogan Mayayo, Elli Kronauer, Maria Clementi. Il y a Lutz Bassmann, Yasar Tarchalski, Manuela Draeger, Irina Kobayashi, Astrid Koenig, Anita Negrini, Aram Petrokian, Petra Kim, Maria Samarkande. Ce sont des prisonniers et des prisonnières accroupis devant la porte. Ils crient devant la porte, ils crient ou ils murmurent devant la porte et dans l'image. Il y a Ellen Dawkes, Jean Vlassenko et Sonia Velazquez. Ils sont accroupis derrière l'image et ils disent l'image. Ils sont accroupis ou étourdis et certains sont déjà morts. Qu'ils ou elles soient morts ou mortes ou non, l'image est longtemps la même. Pendant des heures elle est la même. Pendant un temps qui ne se mesure pas elle est la même. Avant de pouvoir survivre dans l'histoire que décrit l'image, il faut d'abord entrer dans l'espace noir. Avant de pouvoir se déplacer à l'intérieur de l'histoire et avant de pouvoir souffler des paroles à l'intérieur des personnages ou à l'intérieur des animaux de l'histoire, il faut traverser l'espace noir. Qu'on ouvre ou non les yeux ou la bouche, l'image de l'espace noir est toujours la même. On marche à tâtons sur de la suie ou de la cendre. On avance de quelques pas, on tâtonne et on s'arrête. On souffle de la parole au milieu des ténèbres. Sans respirer on souffle de la parole, des morceaux de paroles et des morceaux de rêves. On avance de quelques pas comme un mort, on tâtonne et on s'arrête. On avance à tâtons au milieu des ténèbres et de la poussière qui reste après la cendre. On progresse pas à pas sans respirer, on est déjà dans l'image et dans les souvenirs de l'image. On avance sur les souvenirs de la suie et de la cendre. On ne peut pas faire entrer en soi la force des animaux, on ne peut pas s'appuyer sur des animaux, il n'y a pas d'ours, pas de chevaux crinière au vent, pas d'aigles ni de petits carnassiers, il n'y a aucun animal à poils et à plumes, il y a seulement des prisonniers et des prisonnières avec des noms et il y a seulement des souvenirs de suie et de la cendre. L'espace noir renferme ces souvenirs de noms, ces souvenirs de détenus et les souvenirs du monde de la suie et de la cendre. On avance à tâtons et on ne respire pas au-dessus de ces souvenirs, puis on s'arrête. On marche dans les souvenirs du feu, dans les souvenirs des flammes, dans les souvenirs de l'extinction et on s'arrête. On marche dans les souvenirs des prisonniers et des prisonnières et on s'arrête. Qu'il y ait ou non de la parole

ou de l'image, ou des restes de paroles et de rêves ou d'images, on ne respire pas, on avance encore et encore et on s'arrête. On est à l'intérieur de l'espace noir, dans l'image des ténèbres, on progresse là-dedans et on s'arrête. On est au fond des ténèbres des souvenirs, on s'accroupit dans les cendres et on marmonne des souvenirs. Puis on s'arrête. On marmonne le souvenir de ce qui est en cendres. On marmonne les souvenirs de ceux et de celles qui sont en cendres et on s'arrête. Souvent à l'intérieur de l'espace noir on s'accroupit et on s'arrête. On s'arrête souvent quand le silence et les souvenirs sont insupportables. Il n'y a pas d'animaux, pas de forêt, il n'y a pas de lac Hövsgöl ou de terre-mère ou de steppe immense. Il y a le souvenir de ceux et de celles qui ont été dans les ténèbres et qui ont été détruits et détruites. Il n'y a pas les Sept-Ciels noirs et les Onze-Corbeaux, il y a seulement la voûte épaisse et ténébreuse de l'espace noir par lequel on passe pour atteindre l'histoire. Il n'y a pas d'animaux et de force animale, il y a l'histoire inventée par la parole et l'histoire humaine avec ses ténèbres, son feu et ses cendres et les morceaux de paroles et de rêves qui restent après les cendres. Il n'y a pas de steppe infinie, de totems, de bouleaux devant lesquels on chamanise. Il y a seulement notre solitude immense et le souvenir de nos nuits, de nos ténèbres, de notre feu et de nos cendres. On est accroupi à l'intérieur de cela, on marmonne et on s'arrête. On avance plus loin et on s'arrête. On est plongé dans une solitude sans mesure, dans un temps sans mesure. On est au milieu des cendres de tout, on est au milieu des cendres et des souvenirs de tous et de toutes, on avance dans le noir ou on reste accroupi pendant des heures ou pendant des jours et des nuits, avec pour tout bagage une solitude immense et l'espoir de l'histoire. On avance vers l'histoire en progressant pas à pas sur les souvenirs et sur l'oubli de tous et de toutes. Dans l'image et l'histoire il y a des voix, des bruits et des paroles qui finissent par se combiner pour former un langage. Quand on est suffisamment habitué au noir on finit par entendre l'image et l'histoire, on finit par entendre le langage de l'image. On avance et on écoute. Qu'on ait ou non la bouche ouverte et qu'on décrive ou non à haute voix ou à voix basse l'image, les paroles et le silence jouent le même rôle dans l'histoire. Dans l'espace noir, qu'on avance ou non les distances parcourues sont les mêmes. Les contraires n'existent pas ou s'annulent. Qu'on ait connu ou non ceux et celles qui ont été détruits et détruites, les souvenirs sont les mêmes. On dit l'histoire à haute voix ou à voix basse avec la parole et la voix des autres. Qu'on soit amnésique ou non, on se

souvent des souvenirs des autres. On continue à avancer dans l'image comme si elle était la continuation de l'espace noir. On continue à avancer ou on s'arrête et on écoute, on écoute l'image, les souvenirs des autres et l'histoire. On écoute à l'intérieur de l'image, on écoute avec sa bouche qui dit les souvenirs des autres et qui dit ses propres souvenirs. Souvent on écoute aussi avec la bouche des autres et même parfois avec la bouche des personnages de l'histoire. La bouche qui écoute produit du bruit et du silence. Que les souvenirs soient douloureux ou non, que l'histoire soit inventée ou non, la bouche produit du souffle, du bruit et du silence. L'espace noir est pour toujours à l'intérieur de l'image. L'espace noir est l'espace d'après le feu, l'espace noir est l'espace d'après la captivité et le feu. Que les souvenirs soient douloureux ou non, l'espace noir est l'espace d'après la douleur. On écoute ce qui reste dans la poussière après la douleur et la bouche produit du souffle, du bruit et du silence. Que l'image soit dite à plusieurs voix ou à une voix, qu'on entende plusieurs souffles ou un seul, qu'on accompagne un personnage de l'histoire ou plusieurs, la solitude est immense. Elle est véritablement immense. On écoute ce que dit la bouche et on le répète. C'est l'histoire. On est accroupi dans l'image de l'histoire, on est accroupi dans la solitude immense, on écoute ce que dit la bouche. On avance un peu encore, on s'accroupit encore, on écoute du souffle, du bruit et une voix, ou du silence et plusieurs voix. On est accroupi dans l'histoire comme un animal déjà mort, on écoute ce que dit la bouche et on le répète. Et, quand on l'a répété, on s'arrête.

Quatre

UN UNIVERS PROLÉTARIEN DE SECOURS

OceanofPDF.com

Un univers prolétarien de secours

Seuls ceux que j'aime, écoutez !

Comme il n'obtenait aucune réponse, Monge reprit sa respiration et s'immobilisa une seconde, et il répéta :

— Seuls ceux que j'aime, seuls ceux que j'aime, écoutez !

La phrase se perdit. De nouveau elle s'effilocho et disparut dans le noir du tunnel. La nuit absorbait tout. Il faisait chaud, on étouffait, on luttait contre la peur. Pour ne pas avoir l'impression d'être mort, Monge lançait devant lui la formule rituelle, comme là-bas on lui avait conseillé de le faire le plus souvent possible. Son cri ressemblait au mugissement qu'on émet à la fin d'un rêve, quand le visage appelle au secours pour que les yeux s'ouvrent ; quand le corps se débat pour basculer vers un autre monde. Vous avez déjà vécu ça, vous aussi, sans doute. Non ?...

En tout cas, c'était une plainte repoussante. À quoi bon s'époumoner ainsi, hideusement, pensa Monge. À quoi bon mugir. Il avait conscience de ne pas dormir et il savait que, dans son cas, cligner les paupières ne suffirait pas pour qu'il change de monde. Entre ses cils encrassés il voyait seulement des ténèbres, des ténèbres sans nuance aucune. Il avala une bouffée d'air. Il n'en ressentait pas le besoin, mais là-bas on lui avait expliqué que c'était nécessaire s'il voulait ensuite exprimer quelque chose avec de la voix. Gonfler les bronches, pensa-t-il. Prononcer la formule, l'invocation fraternelle. Se rappeler ceux de là-bas, ceux des monastères et des prisons, ceux du fond. Se raccrocher chamaniquement à cela pour persister.

Et pourquoi est-ce que tu beugles, Monge, hein ? se mit-il à réfléchir. Pas la peine de gaspiller ton souffle. Un marmonnement devrait suffire.

— Écoutez, marmonna-t-il. Seuls ceux que j'aime, écoutez !

Il continuait à remuer les jambes. Autre recommandation qu'il suivait à la lettre, les moines avaient beaucoup insisté là-dessus. Ne se figer dans le noir sous aucun prétexte. N'avancer qu'en remuant les membres.

Par moments, il devinait contre lui un deuxième corps qui pareillement marchait et haletait. Un deuxième corps !... Le corps le frôlait sans rien dire ou même se cognait à lui, se rattrapait à son épaule, se suspendait à lui sur quelques mètres puis s'écartait. Entre eux la distance n'était jamais bien grande.

— C'est toi ? chuchota Monge.

Pas de réponse.

— C'est toi, Yasmina ? insista-t-il.

En aveugle il explora autour de lui. Ses extrémités ne rencontraient que du vide. Yasmina. Il avait prononcé les trois syllabes en chuintant légèrement le s. Toi, Yasmina, Yashmina. La nostalgie l'avait envahi, une douleur flottante, une disponibilité douloureuse à la tendresse, mais, en même temps, ce nom restait une caresse mentale abstraite qui n'ouvrait la porte à aucun souvenir. Au-delà du nom, il n'y avait rien. La figure de Yasmina ne se cristallisait pas sous forme d'image.

— C'est toi, ma petite Yasmina chérie ? dit-il au hasard. Tu es revenue, tu es avec moi ?

— Qu'est-ce que tu racontes, Monge, qu'est-ce qui te prend ? protesta une voix sur la droite, une voix éraillée que la fatigue mutilait. Tu as oublié les instructions ? « Pas de conversation sur des sujets personnels tant que le voyage n'est pas terminé. »

Monge se mordit les lèvres. Il avait eu un moment d'égarement, un moment de flou total, mais voilà que dans son esprit se rétablissaient une poignée de repères. Des indications élémentaires qui expliquaient sa présence dans ces lieux, dans cette obscurité illimitée. On les avait envoyés ; ils étaient partis à deux ; un voyage sans retour ; peu de chances d'arriver au but... Yasmina ? Yashmina ? Ma petite Yasmina chérie ?... Oui, elle avait peut-être existé autrefois, avant le départ. Mais elle n'existerait plus jamais. Ce n'était pas elle qui était partie avec lui.

Et, brusquement, il se rappela le nom de son interlocuteur.

— C'est toi, Fuchs ? demanda-t-il.

— Et qui d'autre, hein ? protesta Fuchs. Arrête de faire le mariolle, Monge. Tu le sais bien, que c'est moi.

Ils furent muets pendant plusieurs secondes. Ils continuaient à se déplacer et on les entendait bouger, mais on ne pouvait deviner s'ils progressaient vite ou non.

— « Aucune conversation d'ordre intime », reprit Fuchs en rompant le silence.

Il suffoquait.

Les mots s'échappaient de lui par bribes. Il avait dû s'arrêter pour les prononcer. Monge l'imita.

— Compris, dit Monge.

— « Ne répéter que la formule rituelle », récita Fuchs.

— Oui, je me rappelle, dit Monge.

— Se fondre à elle, commenta Fuchs. Comme si elle était magique. Elle est magique. S'appuyer dessus pour avancer.

— OK, acquiesça Monge avec docilité.

Rien n'atténuait les ténèbres. Sans la formule, sans cette phrase qu'ils forgeaient continûment pour se donner du cœur, ils seraient probablement devenus fous de désespoir. La lassitude leur serait tombée dessus. Ils auraient renoncé, ils se seraient allongés par terre. Et aussitôt ils se seraient recroquevillés et ils seraient morts.

— Seuls ceux que j'aime, murmura Monge, écoutez !

— Oui, approuva Fuchs. Comme ça. Pas besoin de brailler comme tout à l'heure.

— J'ai traversé une minute d'absence, expliqua Monge. Une minute pénible, avec des souvenirs confus.

— Ne t'inquiète pas, Monge. C'est passé.

— Je ne savais plus où j'en étais, raconta Monge.

— On va y arriver, dit Fuchs.

Et, à son tour, il lâcha un soupir à peine audible :

— Seuls ceux que j'aime, écoutez !

Personne ne se manifestait dans les alentours, fût-ce au moins en prêtant l'oreille. Seuls ceux que j'aime, seuls ceux que j'aime ! répétions-nous au milieu de nos halètements. Nous : j'entends par nous Fuchs et Monge. L'exhortation s'évanouissait dès qu'elle sortait de notre bouche. Des hommes et des femmes, très loin, devaient encore la percevoir, cette exhortation. Peu importe le lieu où on les avait enfermés – asiles, prisons ou salles de prière. On peut supposer qu'ils suivaient notre déplacement depuis leurs cellules et leurs paillasses nauséabondes, depuis leurs cages, depuis leur demi-sommeil perpétuel, tous et toutes psychiquement atteints et prostrés, depuis leurs existences marginales ou carcérales ou oniriques ou autres. Seuls ceux-là, que nous aimions et qui nous aimaient, étaient

capables de nous imaginer dans leurs ruminations semblables à la mort. Certainement ceux-là et celles-là nous entendaient encore. Mais ici, sous les voûtes noires, l'appel ne provoquait aucune réaction. Nous le lancions par acquit de conscience, combattant la tentation de ne plus croire en la réalité de nos auditeurs et auditrices. Nous devons lutter contre l'envie de ne plus mouvoir nos corps, contre le désir d'abandonner tout, de cesser de respirer, de nous immobiliser et de nous éteindre. C'était dur.

Fuchs avait tendance à flancher. Ses capacités physiques étaient moindres que celles de Monge. Fréquemment il s'écroulait sur lui-même et ne bougeait plus. Monge devinait sa chute. Il le rejoignait en tâtonnant et il le relevait tant bien que mal. Quand Monge à son tour tombait, Fuchs allait le secourir, mais d'abord il consacrait une longue minute et parfois beaucoup plus à récupérer son souffle avant de s'orienter vers le corps de Monge. Celui-ci gigotait lentement dans le noir et souvent finissait par se remettre debout sans l'aide de Fuchs. Ils échangeaient quelques borborygmes, ils repartaient. Le dialogue se réduisait à presque zéro.

Ainsi se déroula le voyage jusqu'à la cave. En l'absence d'un chronomètre adéquat, les durées fluctuent. Monge calculait tantôt en heures, tantôt en semaines. Fuchs préférait compter en trimestres. Après de nombreuses unités de ce genre, une chauve-souris vint folâtrer autour d'eux. Elle ne les heurtait pas, mais ils recevaient ses ultra-sons au fond des yeux, sur les gencives, entre les jambes, sur les épaules, dans le ventre.

— Une chauve-souris, dit Fuchs.

— Le premier être vivant depuis le début, observa Monge.

— Signe qu'on s'approche d'un monde quelconque, dit Fuchs.

— Pourvu que ça soit le bon, dit Monge.

— Je savais bien qu'il y avait un extérieur quelque part, raisonna Fuchs.

— Même que peut-être on est déjà sorti du tunnel sans l'avoir remarqué, dit Monge.

Ils tendirent les mains pour analyser ce que leurs doigts allaient rencontrer, quelle espèce de paroi. Ils reconnurent du salpêtre et de la suie, puis leurs ongles s'effritèrent sur du ciment. Maintenant ils étaient entourés de murs.

— On est sorti, conclut Fuchs. On est dans la cave.

— Bon, dit Monge. Après la cave, ça deviendra moins désagréable. Seulement des couloirs et des sous-sols. Ensuite on débouchera à l'air libre.

— N'oublie pas les escaliers, objecta Fuchs.

— Oui, convint Monge. D’abord on va avoir les escaliers.

— Seuls ceux que j’aime, écoutez ! murmura Fuchs.

Ils s’adossèrent l’un à l’autre pendant un moment. On leur avait conseillé d’appliquer cette technique à l’orée d’une nouvelle épreuve ou quand ils n’en pouvaient vraiment plus. Se disposer échine contre échine et attendre.

Ils frissonnaient par longues vagues interminables. Le silence pesait.

— Seuls ceux que j’aime, lança Monge quand ils se sentirent prêts à repartir.

La poussière avalait toute vibration. La phrase fut bue.

— Il n’y a personne dans le coin, dit Fuchs. Aucune respiration de mammifère humain ou comme nous. Tu entends toujours la chauve-souris ?

— Non, fit Monge.

— Elle a pris ses jambes à son cou, dit Fuchs. Il n’y a rien ici. Il faut monter encore. Il faut chercher les escaliers.

Ils se remirent en chemin avec des gestes et des sensations d’aveugles. Ils tendaient les bras pour palper ce qui saillirait, un obstacle minéral ou pas, un organisme vivant ou mort ou intermédiaire ou autre. L’obscurité ruisselait sur eux à peu près sans bruit. Exceptionnellement, un cancrelat des profondeurs s’ébrouait devant leurs pieds et filait se dissimuler à l’écart. L’animal interrompait une rumination entamée des mois plus tôt et il se tenait coi et paniqué ensuite durant des jours.

Ils continuèrent et continuèrent ainsi dans l’obscurité, ânonnant la formule mais surtout se taisant, et soudain Fuchs poussa une exclamation.

— Qu’est-ce que tu, dit Monge.

— J’ai posé la main sur une échelle, annonça Fuchs.

L’échelle grinçait, nul individu ne l’avait empruntée depuis des siècles. Les barreaux vermoulus n’inspiraient pas confiance, les montants branlaient. Fuchs s’engagea dessus puis Monge. Onze mètres de dénivelé plus tard ils furent sur un palier de terre d’où partait un escalier authentique, avec des degrés précaires mais authentiques et une rampe.

— L’ascension, dit Monge. Elle va commencer. L’ascension proprement dite.

— Seuls ceux que j’aime, écoutez ! chuchota Fuchs d’une voix ténue.

Ils s’étaient engagés sur les marches.

— Tu sens cet air ? Ces odeurs ? demanda Monge.

— Je ne respire pas encore assez, dit Fuchs.

— Ça sent l'air de la surface, assura Monge.

— Impossible, dit Fuchs. On est trop loin. Tu te laisses dominer par ton imagination, Monge. Il n'y a rien de reconnaissable encore.

Ils inspiraient et exhalaient tous deux par petites bouffées sifflantes qui évoquaient une phase terminale plutôt que le début d'une aventure. Monge interrogea encore un peu les émanations puis admit qu'il s'était trompé. Il n'avait toujours pas d'odorat. On les avait prévenus qu'ils devraient se passer de sensations olfactives pendant tout le voyage. Autrement, vous ne résisteriez pas à la fétidité, leur avait-on dit, à la détresse que provoque la fétidité.

Très souvent Fuchs butait sur les marches inégales et dévissait. Monge l'aidait à se relever, quitte à lui-même glisser et se cogner la figure contre la rampe ou la muraille. Ils s'asseyaient et se reposaient, puis regagnaient le chemin perdu.

— Tu vas voir, on va déboucher sur ce qu'on cherche, haleta Monge.

— Oui, à force, on va débarquer là-dedans, haleta Fuchs.

Nous osions désormais entrevoir la fin du voyage. Je dis nous pour ne pas répéter en permanence Monge et Fuchs. Bientôt nous allions faire irruption là où les autres avaient rêvé de nous envoyer, là où leurs rêves nous envoyaient : dans un univers prolétarien de secours. Nous allions avoir ce privilège, connaître ce bonheur que nul jusque-là n'avait concrètement éprouvé. Nous avions laissé derrière nous un enfer gouverné par les assassins et le capitalisme. Même dégénéré ou imparfait, un univers prolétarien ne pouvait être que meilleur. Cela nous soulagea d'une partie de notre épuisement, cette perspective. Il y avait au fond de nous des reliquats de courage et d'énergie. Nous les rassemblâmes. Une petite euphorie nous gagnait, due peut-être aussi au fait que nous n'avions respecté aucun palier de décompression en changeant de profondeur.

Nous nous adossâmes l'un à l'autre.

— Tiens bon, Fuchs, dit Monge.

— Toi aussi, Monge, dit Fuchs.

Après cette pause, ils aboutirent au sous-sol. C'était un amas de décombres, les lampes ne fonctionnaient pas, l'électricité ne courait plus dans les câbles depuis des décennies, les ténèbres régnaient sans partage ; mais ici, il y avait eu un jour de la lumière, alors que, dans le monde qu'ils venaient de parcourir, l'idée même de lumière était absente. Ils avaient bel et bien quitté l'espace noir. Ici, jadis, il avait suffi de manœuvrer un bouton

pour que des ampoules se mettent à briller : Fuchs n'en revenait pas, une telle merveille technologique lui donnait le vertige. Il s'attardait près des interrupteurs et il jouait avec, poussant un grognement de satisfaction quand il imaginait qu'à la suite d'une simple pression sur un morceau de plastique la lumière aurait pu, théoriquement et instantanément, jaillir ou s'évanouir.

— Ce qu'on a inventé ! bougonnait-il. Ce que ces bon sang d'humains ont fini par inventer ! De la lumière ou de l'obscurité en conserve, à la demande !... Un geste du doigt, et ça fait soleil ! Un autre geste, et la nuit tombe !

En réalité, le paysage ne se modifiait guère quand la position du contacteur changeait, puisque, non alimentés par le courant, les néons du local soit restaient inertes, soit ne diffusaient aucune lueur. Mais Fuchs ne voulait plus s'éloigner des boîtes de dérivation et des branchements, et Monge, qui pourtant n'avait sur lui aucune autorité hiérarchique particulière, dut le réprimander.

— Laisse ça, dit-il. Tu vois bien que lumière et obscurité, c'est du pareil au même. Et en plus, ça n'a pas été conçu pour que des gens comme toi s'amuse avec. Et si tu bousilles l'installation ?

— Des gens comme qui ? ergota Fuchs.

— Comme toi, comme toi et moi, dit Monge.

Il avait baissé le ton, accablé par une vision honteuse d'eux-mêmes et de lui-même.

Ils se plongèrent dans la réflexion. Du temps s'écoula.

— Tu as raison, Monge, finit par dire Fuchs. Ce serait moche de se faire fusiller dès notre arrivée pour sabotage.

Ils se remirent en route. Ils avançaient lentement, en palpant et en tâtonnant. Il y avait des portes coupe-feu. Elles ne résistaient pas à leur poussée. Tout était désert. À la fin d'un couloir ils s'engagèrent dans une salle latérale. D'après les débris que leurs mains exploraient, ce devait avoir été un vestiaire. Les éboulements l'avaient considérablement métamorphosé, mais on identifiait des casiers de fer, des douches. Monge suggéra d'en profiter pour dénicher des vêtements et se couvrir. La nudité pourrait leur causer des ennuis quand ils auraient rejoint la surface, observait-il. Fuchs, quant à lui, désapprouvait l'idée de s'approprier des nippes ou quoi que ce fût d'autre. Il parlait de morale, des accusations de banditisme souterrain qui pourraient leur être faites. Il évoquait le châtement qu'on réserve aux pillards dans les sociétés prolétariennes et ailleurs – une

balle dans la nuque administrée sans procès à la sortie des ruines. En fin de compte, après discussion, ils fouillèrent dans les armoires métalliques et s'habillèrent.

Monge avait à présent une tenue de chantier par-dessus laquelle il avait enfilé un blouson de facture militaire, au col en fourrure synthétique. Fuchs, lui, peinait à changer d'avis sur la question des épaves. Avec réticence il avait désenfoui un carré de matière plastifiée quelque part près des douches, et il le récupérait. Il l'avait déchiré jusqu'à lui donner, en gros, la forme d'une robe de bonze. Il déclarait préférer un accoutrement folklorique à une dépouille d'ouvrier mort ou en chômage. Il avait trouvé une ficelle et un clou, qu'il utilisait pour percer la toile, coudre les rabats et ajuster l'ensemble autour de son corps. L'opération était délicate. Elle exigea des heures. Monge faisait son possible pour aider, mais pas plus que Fuchs il ne possédait le talent nécessaire pour confectionner, sans patron et dans les ténèbres, une robe monacale. Leurs mains inexpertes tremblaient. Le fil s'échappait. Au premier essayage l'habit se désagrégea. Il fallut tout rebâtir.

— Tu aurais pu te contenter de prêt-à-porter, bougonnait Monge.

— Je me sens mieux avec ça, s'entêtait Fuchs.

Ils traversèrent ensuite une chaufferie aux dimensions phénoménales, sans doute conçue pour donner de l'eau chaude à une ville entière. Les chaudières se succédaient, énormes et froides. Le local était désaffecté depuis des lustres. De temps en temps, Fuchs dérapait sur des boulets de charbon ou trébuchait. Monge lui portait assistance. Leur moyenne horaire baissa encore. C'était aussi que la proximité du but les angoissait : ils se saisissaient du moindre prétexte pour faire du surplace.

— Il doit y avoir une porte, supposa Monge quand ils eurent parcouru la chaufferie sur toute sa longueur. On n'aura qu'à la pousser et on sera arrivés.

— Bon, dit Fuchs. Pousser la porte. Sortir. Être arrivés.

— Plus que quelques mètres, spécula Monge.

— Et ensuite quoi, haleta Fuchs.

Ils chancelaient. La fatigue physique expliquait cela, mais aussi une disposition mentale proche de l'accablement. Ils étaient beaucoup trop près de la fin. Soudain le scepticisme les rongea, des doutes effrayants qu'ils ne voulaient pas s'avouer, qu'ils refoulaient, et qui concernaient leur destin passé et à venir, et même le bien-fondé de leur mission, sa pertinence.

— Tenons bon, proposa Monge. Faisons corps.

Ils s'adossèrent l'un contre l'autre une nouvelle fois. Robe de bonze cette fois-là contre blouson d'ouvrier militarisé. Ils n'étaient pas habitués aux vêtements et ils évitaient tout mouvement afin de ne pas transpirer à grosses gouttes.

— Seuls ceux que j'aime, écoutez ! émit faiblement Fuchs, après un long moment.

— Voilà la porte, dit Monge.

— Où donc ? s'affola Fuchs.

— Là, juste devant, dit Monge. Ce rectangle de fer.

— Vois rien, mentit Fuchs.

— Mais si, là, devant toi, dit Monge.

Fuchs eut un frisson qui l'ébranla des pieds à la tête.

— Tout d'un coup, me rappelle plus pourquoi on est venus, dit-il.

— Pour rien, dit Monge. Pour vivre des choses avant de mourir.

— Et ensuite ? balbutia Fuchs en claquant des dents.

— Ensuite, comme avant, dit Monge.

Puis il fit crier et claquer le verrou et il manœuvra la poignée et il écarta le panneau de métal, et, finalement, il posa le pied de l'autre côté. Dans l'univers de secours où on les avait envoyés. Prolétarien.

Peut-être prolétarien. Ou peut-être pas.

•

La lumière nous aveugla pendant une première heure. On nous avait dit qu'en fin de voyage nous aurions certainement du mal à recouvrer la vue, après tout ce noir. L'indication était exacte. Nous étions appuyés contre de la brique, papillotant vainement des membranes et secoués par le chaos de nos poumons. Une fois le seuil franchi, Fuchs avait renversé la tête en arrière et il s'était affalé avec mollesse, dans cette position inélégante que souvent adoptent les victimes d'un tir d'obus avant l'arrivée des brancardiers. Monge avait voulu rester à la verticale, mais il n'avait pas tenu droit longtemps et il se retrouvait maintenant assis sur le sol, jambes écartées, le blouson de travers. Tous deux avaient le visage livide. Un chien aboyait à proximité. Nos oreilles entendaient, mais sur nos rétines rien ne se formait encore.

— Qu'est-ce qu'il veut, ce chien ? maugréa Monge.

- Je ne sais pas, dit Fuchs. Il nous tourne autour.
- Seuls ceux que j’aime, écoutez ! murmura Monge.
- Il essaie de me mordre, dit Fuchs. Et toi ? Il te mord aussi ?
- Non, dit Monge.
- Moi, il me mord, se plaignit Fuchs.
- Attends. Je commence à distinguer quelque chose, dit Monge.
- Qu’est-ce que tu vois ? demanda Fuchs.
- Des formes. Un chien, dit Monge.
- Il me mord ? demanda Fuchs.
- Oui, dit Monge.
- Ah, tu vois ! dit Fuchs. Qu’est-ce que je te disais !

Pendant ce temps enfin une image naissait. Derrière eux, la porte de la chaufferie se confondait avec d’autres portes, pour ne pas dire qu’elle avait disparu. Ils avaient abouti à une cour entourée de petits garages à l’abandon, fermés par des volets en tôle ondulée, noircis de fientes et de lichens. Immédiatement au-dessus de ces garages individuels se dressaient des maisons de deux ou trois étages. Les murs qui dominaient la cour étaient maigres en fenêtres. La lèpre qui les dévorait empêchait de dire leur couleur. Le ciel était éblouissant. Au bord d’un toit, en équilibre précaire au-dessus de la gouttière, une plaque de zinc attendait le moment propice pour se jeter dans le vide. D’autres gouttières s’étaient décrochées et elles pendaient. Dans un coin traînait une carcasse de side-car de l’armée. Quelqu’un l’avait renversée pour lui retirer une roue, et elle pourrissait là depuis la dernière insurrection, sinon depuis une date plus éloignée encore. Le sol était revêtu d’un ciment qu’il aurait fallu refaire. La cour n’était pas close, elle ouvrait sur une rue grise. Un corniaud de taille imposante leur aboyait dessus, l’échine hérissée, le poil marron. Il s’approchait avec prudence, il les reniflait et mordillait Fuchs, puis il bondissait en arrière pour de nouveau gronder, revenir les flairer et déchirer sur Fuchs un peu de muscle et de vêtement. Voilà l’image.

Monge fit des gestes dissuasifs. Le chien s’écarta de trois ou quatre mètres, impressionné par la véhémence inattendue d’un de ceux qu’il avait pris pour des cadavres, puis il avança de nouveau en grognant. Fuchs à son tour bougea. Il prononça une phrase geignarde. Avant de bondir en arrière, l’animal lui avait planté les dents à l’intérieur d’une cuisse. Les blessures saignaient.

— C'est ta robe de moine qui l'excite, dit Monge. Il n'apprécie pas les religieux. Tu aurais dû t'habiller en travailleur.

— Tu crois qu'il a été dressé sur des bases idéologiques ? s'interrogea Fuchs.

— Sais pas, dit Monge. Faudrait lui demander.

Il se redressa. Le chien l'observait de biais avec un rictus et, derrière les crocs, laissait sourdre un incessant rauquement.

Épuisé, Fuchs avait refermé les yeux et se taisait.

En recourant à des vocables élémentaires, Monge ébaucha un dialogue avec l'animal, et, plus précisément, il se mit à l'interroger sur ses origines de classe et son entourage social actuel, cherchant à savoir s'il se rattachait à un milieu strictement ouvrier depuis plusieurs générations ou s'il se commettait avec des agents de la bourgeoisie ou des propriétaires fonciers, ou encore avec des droitiers ou des ex-droitiers ou avec des représentants de la neuvième catégorie puante. Le chien semblait ahuri de devoir se frotter à une enquête aussi sévère et, la queue à présent entre les jambes, il ne répondait pas et s'apprêtait à déguerpir.

— N'insiste pas, intervint soudain Fuchs. Nous n'avons aucune idée de l'endroit où nous sommes. Nous ignorons dans quel type de société nous sommes fourrés, nous ignorons si ici la révolution mondiale a triomphé ou non et depuis quand. Nous ne savons même pas si ici des humains ont survécu aux faits et gestes de l'humanité et, si c'est le cas, combien de temps il leur reste encore avant de disparaître.

— Tu dis des choses qui fichent la trouille, dit Monge.

— Si ça se trouve, il n'y a plus rien nulle part, il n'y a plus que ce chien, poursuivit Fuchs.

— Et si on se repliait dans les sous-sols ? suggéra Monge, comme touché à son tour par un pessimisme radical. On pourra attendre l'extinction loin du molosse, en jouant avec les interrupteurs dans l'obscurité. Hein ?

Le fauve marron ne comprenait pas grand-chose à la conversation qui avait suivi son interrogatoire. Les canidés possèdent l'intelligence, mais souvent ils la laissent en friche. Ses yeux dorés larmoyaient, maintenant plus maussades que vraiment hostiles. Il les dirigeait alternativement sur Monge et sur Fuchs. Puis il sortit de la cour à reculons. Ses pattes griffèrent une plaque de mousse, dérapèrent sur trois graviers, et il s'en fut.

Dehors, on entendait la rumeur urbaine. Très loin, une ambulance actionna sa sirène pendant deux secondes. Un tramway agitait sa ferraille en

abordant un aiguillage sur une avenue voisine. Quelques rafales de mitrailleuse ici et là montraient que les ultimes pages de la lutte de classes n'avaient pas encore été tournées. Un homme hurla, puis se tut.

— Non, dit Fuchs. On a atteint notre objectif. Il y a des signes de vie à l'extérieur. On ne va pas renoncer à cause d'une ou deux morsures. Je plaisantais, à propos du chien.

— Moi aussi, je blaguais, dit Monge. Évidemment qu'on ne va pas redescendre dans la chaufferie. On va sortir de la cour.

— Oui, dit Fuchs. On va sortir de là et on va commencer à vivre.

— Seuls ceux que j'aime, écoutez ! gémit Monge.

— Seuls ceux que j'aime, écoutez ! râla Fuchs.

Les coutures de sa robe avaient craqué sous l'action des crocs. Il ressemblait de plus en plus à une victime de bombardement enveloppée dans une toile cirée jaune. On voyait sous le plastique des gouttes cramoisies qui s'échappaient de ses blessures. Elles roulaient sous la croûte de poussière qui recouvrait sa peau et elles se ramifiaient en direction du sol. Par contraste, au-dessus de lui, Monge paraissait jouir d'une santé de fer. Il tenait sur ses jambes, tandis que Fuchs restait allongé sur le sol, passif et comme disloqué dans les parties internes de l'âme et du corps.

— Écoute, Fuchs, dit Monge. Tu n'as pas la force de marcher et, en plus, tu te ferais remarquer avec tes nippes. Je vais effectuer seul une reconnaissance. Il doit y avoir une pharmacie dans le coin. Il faut qu'on soigne tes plaies.

— Des éraflures, protesta Fuchs. Ne te complique pas l'existence pour du mercurochrome.

— Tu es mal en point, insista Monge.

— Je vais me débrouiller, assura Fuchs.

— Et si ça s'infecte ? dit Monge.

— Pas de problème, souffla Fuchs. J'ai été médecin. L'infection se traite. En cas de gangrène, on ampute. Je n'ai pas oublié comment on procède.

— Tu n'as même pas de scie sous la main, objecta Monge.

— Dans certains cas, on peut opérer sans instruments, affirma Fuchs. Il suffit de tirer d'un coup sec, et ça vient.

— Ne fais pas ça tout seul, dit Monge.

Ils restèrent plusieurs secondes silencieux, trop las pour examiner s'ils se livraient ou non à un exercice humoristique.

— Tu te rappelles les instructions ? dit Fuchs. « Ne pas sacrifier la mission sous des prétextes futiles. » « Dès que possible être indépendant l'un de l'autre. »

— Oui, je me rappelle, hésita Monge.

— « Ne pas perdre de temps ensemble devant la porte », cita encore Fuchs.

— Bon, alors j'y vais, dit Monge. J'essaierai de ne pas être long.

— Oui, dit Fuchs. Essaie de revenir.

— Je ne compte pas tarder, mais si je tarde, abrite-toi, conseilla Monge.

— Peut-être que je m'installerai dans le side-car, dit Fuchs.

— Tu veux que je t'aide à y aller tout de suite ? proposa Monge.

— Pas la peine, refusa Fuchs. Ça m'occupera de ramper jusque-là.

— J'ai peur de te laisser, dit Monge. Je ne sais pas ce qui m'attend dans la rue et je ne sais pas si tu tiendras le coup ici.

— C'est vrai que c'est un peu comme si on se disait adieu, dit Fuchs.

Monge regarda vers le dehors. La portion de rue qu'on voyait paraissait banale, pas spécialement dangereuse. Depuis qu'ils étaient dans la cour, ils n'avaient vu passer personne.

— Et si le chien rapplique ? dit Monge.

Fuchs haussa les épaules.

— Si on est séparés pour de bon, rendez-vous ailleurs, souffla-t-il.

— Où ça ? demanda Monge.

— Bah, dit Fuchs. On finira bien par se retrouver quelque part. Dans le monde des morts ou ailleurs.

Monge remua l'avant-bras d'une manière indécise. Il savait qu'il devait partir à l'aventure dans le monde nouveau et, en même temps, il ne souhaitait pas abandonner Fuchs à son sort.

— Allez, Monge, dit Fuchs. Vas-y. À tout à l'heure.

— Bon, alors, à tout à l'heure, dit Monge sans conviction.

Et il sortit.

•

Dès qu'il fut certain de s'être placé hors du champ de vision de Fuchs, il s'arrêta. La séparation d'avec Fuchs l'affectait à tel point que ses jambes flageolaient. Une voix intérieure lui répétait qu'il ne réussirait ni à trouver

une pharmacie ni à revenir vers Fuchs avec les médicaments nécessaires. Il ne voyait pas comment il aurait pu agir autrement, mais, en fin de compte, il avait l'impression d'avoir trahi Fuchs. C'était comme une conviction navrante ancrée en lui. Elle lui causait autant d'angoisse que le contact avec cette ville dont il ignorait le nom, avec cette société inconnue dont il allait devoir feindre d'être depuis toujours un membre ordinaire. À l'idée qu'il serait contraint de mentir ainsi sur lui-même jusqu'à sa mort, sans jamais se confier à personne puisque Fuchs ne serait plus à côté de lui, la tête lui tourna. Il avait une légère envie de vomir. Il s'appuya contre le mur et, les yeux grands ouverts, il attendit que les symptômes s'atténuent.

Maintenant que son système oculaire pouvait recevoir sans douleur autre chose que du noir, le décor avait cessé d'être une mer de flammes aveuglantes. La luminosité était faible. Ce qu'il avait pris peu de temps auparavant pour les scintillements de midi se réduisait, en réalité, à de la nuit pure et simple. Le ciel au-dessus des toits était très sombre. Quelques étoiles y clignotaient. Un soupçon de fraîcheur dans l'air annonçait la dernière heure avant le matin. Il y a un instant, pensa-t-il, quand je parlais avec Fuchs, j'étais persuadé que le jour était là. Mais non. La ville dort encore.

La rue frappait par son étroitesse très sombre. Sur la gauche, à deux cents mètres, elle était barrée par un haut bâtiment administratif. L'extrémité opposée débouchait sur un carrefour. Aucun véhicule n'était stationné le long des trottoirs. Les maisons d'en face paraissaient promises à la démolition. On avait obturé leurs ouvertures avec des briques et des plaques d'isorel. Pas une fenêtre ne brillait, aucun lampadaire n'était allumé. Au carrefour, plusieurs chiens trottaient, de bonne taille, tachetés ou brunâtres, sans maîtres et peu désireux d'en avoir, allant en bandes. On devinait dans la distance d'autres silhouettes mouvantes, sans doute humaines, mais l'obscurité les noyait.

Monge leva la tête. Il fallait qu'il se familiarise encore avec cette atmosphère nocturne. Il écarta les narines, il respira. Son odorat était en train de se rétablir. Des odeurs se déposèrent sur ses muqueuses : guano, poussière moisie, ferraille. Il éternua.

— Tiens, tu es là, Monge ? fit une ombre en se détachant du mur à côté de lui. Je ne t'avais pas entendu venir.

La voix avait des sonorités amicales. Monge se tourna vers la personne qui l'avait interpellé, une petite femme d'une quarantaine d'années, au

visage séduisant, tout rond et très pâle. Elle avait l'apparence asexuée d'une ouvrière qui trouve à s'habiller dans les coopératives militaires, toute sa féminité se réfugiant dans ses yeux noirs et une ébauche de sourire. Il la considéra un instant avec l'esprit inerte. Puis quelque chose dans sa conscience se mit en marche et cela se mit en marche sans heurt et très vite. Des éléments surgirent derrière ses yeux et aussitôt ils constituèrent l'équivalent de ce que l'on obtient, ici ou ailleurs, quand on fait fonctionner sa mémoire. Je me souviens, pensa-t-il.

Il se souvenait de tout, en effet. De tout ce qui le rattachait à ce nouveau bas monde, cet unique nouveau bas monde. De tout ce qui lui était arrivé avant – ici, dans la vie qu'il avait vécue ici. C'était inattendu et brutal, mais, instantanément, il avait hérité d'une longue histoire personnelle à côté de laquelle subsistaient quelques traces de rêves qui lui appartenaient à peine, de fuyantes images dont le lien avec le réel s'était, en deux secondes, rompu. Maintenant il avait conscience d'être arrivé dans cette rue par des moyens naturels, en suivant un chemin qui n'avait rien à voir avec l'espace noir des souffles et des rêves, ni avec une mission chamanique ou exotique ou on ne sait quoi de plus irrationnel encore. Il avait en tête des restes de somnolence, l'écho bizarre d'une phrase magique – Seuls ceux que j'aime, seuls ceux que j'aime, écoutez ! –, et l'idée qu'au loin des hommes et des femmes croupissaient dans leurs prières, leurs délires ou leurs prisons, et pensaient à lui en espérant que tout se passe bien pour lui ; mais déjà tout cela disparaissait derrière les clairs souvenirs de cet unique bas monde. Son monde. Il sentait en lui une masse presque infinie de souvenirs enfouis, disponibles, qui ne demandaient qu'à être sollicités pour compléter ou affiner ses certitudes sur lui-même. Je ne suis pas étranger ici, se rappela-t-il. Je ne viens pas d'ailleurs. J'ai habité sur cette terre depuis ma naissance. J'ai quarante-neuf ans. Je connais cette femme. Je la connais et je suis amoureux d'elle.

Une fraction de seconde plus tôt, il avait orienté son regard sur une silhouette féminine qui surgissait du néant comme un fantôme, et ensuite, c'est-à-dire maintenant, il se rappelait son nom et tout ce qui y était associé : leur histoire commune, l'état de ses relations avec elle depuis des années. Ils vivaient ensemble. Ils s'entendaient à merveille. Aucune infidélité ne venait empoisonner leurs jours. Une tendresse de chaque instant les liait.

— Yasmina, dit-il.

Il prononçait le s de son nom en chuintant doucement, comme il avait l'habitude de le faire. C'était entre eux une manière de caresse.

— Le jour va se lever, dit-elle.

— On dirait, oui.

— Les étoiles s'éteignent. Tu es passé devant la gare ?

— Oui.

— Il y avait du monde ?

— Pas encore, dit Monge.

— À cette heure-ci, ils ont déjà dû exécuter Kovarski, dit-elle.

Ils chuchotaient, complices de l'aube et de la désolation, amis. C'était un matin triste. Monge se retenait d'explorer ce chagrin qu'ils partageaient tous les deux, à propos de Kovarski et à propos d'autres défaites plus affligeantes encore : l'offensive militaire qui se préparait contre l'Orbise, la défiguration de l'idéal révolutionnaire, l'écrasement des ultimes communes, l'envoi en camp des égalitaristes survivants. Il ne se pressait pas de remuer la réalité que sa mémoire avait immédiatement adoptée comme sienne, et, en même temps, il savait qu'il ne faisait pas semblant de se souvenir. Il savait qu'il ne jouait aucune comédie. En abordant avec cette femme des sujets dont il ignorait tout à la minute précédente, il avait conscience qu'il ne se moquait pas d'elle, mais qu'il reprenait une conversation qu'ils avaient entamée la veille, ou juste un peu plus tôt. Non, il ne bluffait pas pour camoufler sa méconnaissance du passé, lointain ou proche, tel qu'il l'avait traversé dans cet unique bas monde. Il avait bel et bien parcouru le quartier avant de venir la retrouver ici, dans l'intention de noter la présence des forces spéciales ou de la milice. Il n'avait vu personne. Sur la place déserte, il n'y avait que des mouettes ensommeillées et des chiens. Quant à Kovarski, il aurait pu tracer son portrait, citer et défendre ses positions politiques, radicales et généreuses, et donner des détails sur son arrestation. Kovarski allait mourir ou était mort, et, en hommage à Kovarski, ce qui restait du Parti allait mener une action d'éclat dans la gare, devant les convois de soldats en partance pour l'Orbise. Aucune information ne lui manquait, tout était là, dans sa mémoire, disponible et clair.

Yasmina se serra contre lui.

— J'ai un peu froid, dit-elle.

Il l'attira plus étroitement sur son flanc. Maintenant elle n'était plus une banale créature anonyme, androgyne dans sa tenue de combattante

prolétarienne. Maintenant il se souvenait de son corps, de l'amour physique avec elle, de leurs nuits, de leurs jeux affectueux, de leurs étreintes.

— Ma petite Yasmina chérie, dit-il. Tu es avec moi.

Et soudain, il revit avec nostalgie la première fois où elle était venue dans ses bras. C'était une nuit, vers deux heures du matin, après une réunion du Parti où les affrontements entre fractions avaient pris un caractère de violence inhabituelle, si démesurée qu'elle en devenait onirique. Fuchs présidait la séance. Il s'était acharné contre les positions minoritaires de façon odieuse, ayant recours à des mensonges et à des ragots, multipliant les insinuations répugnantes où souvent affleurait une vision sale et revancharde de la sexualité, vision nourrie certainement par ses propres troubles sexuels et par des expériences sentimentales décevantes. Ses adversaires blêmissaient au fil des minutes et tentaient de replacer le débat sur des bases objectives. Ils n'y réussissaient pas. Le débat n'avait pas lieu, les arguments ne s'échangeaient pas, seul se déroulait une sorte de théâtre de la mise à mort, où les victimes désignées n'avaient aucune chance de faire triompher ou même d'expliquer leur point de vue. De cette soirée épouvantable, ce que Monge avait enregistré ressemblait à une vieille pellicule en noir et blanc, mal sonorisée, où la plupart des séquences se succédaient comme dans un cauchemar : les gesticulations des minoritaires semblaient misérablement défensives, leurs lèvres formaient des phrases que nul n'entendait, et les uniques bruits audibles étaient les rires gras et artificiels des majoritaires qui chahutaient, encouragés en cela par la partialité du bureau et de la présidence. Telles étaient les images pénibles qui se projetaient sur la mémoire de Monge.

Il revoyait la physionomie sarcastique de Fuchs insultant les minoritaires les uns après les autres, s'attaquant avec bassesse à sa femme, à Yasmina Fuchs qui ce soir-là défendait des positions que la majorité rejetait et stigmatisait, que la majorité estimait tantôt gauchistes, tantôt idéalistes, tantôt défaitistes, tantôt inspirées par la pourriture libérale bourgeoise, par une nostalgie déviante de l'ordre ancien, par une lubricité morbide, par le surréalisme. Aucune de ces accusations n'était fondée. Fuchs avait été d'une dureté obscène à l'égard de Yasmina Fuchs, comme s'il s'agissait pour lui de rompre en public sur un plan conjugal tout autant que politique. Enivré par son rôle d'accusateur, il ne mettait aucun frein à son déchaînement. Méprisant les interruptions, Yasmina Fuchs continuait à lire son exposé, la voix enrouée, presque muette, les mains tremblantes. Monge

était sous son charme depuis des mois, et, ce soir-là, il la contemplait en essayant de se concentrer sur elle assez fort pour l'aider, pour recevoir en lui le venin et les coups qui volaient vers elle, pour subir à sa place l'outrage. Il l'admirait. Comme elle, il avait la gorge serrée. Fuchs le dégoûtait. À son tour, il était intervenu. Il avait annoncé qu'il soutenait Yasmina Fuchs et les thèses des rebelles. Les rires avaient salué son introduction, la salle l'avait empêché de parler. Manipulés par les majoritaires qui les avaient invités, les délégués ouvriers s'étaient joints au chahut général. Ils constituaient un bloc hostile que Monge ne pouvait appeler à la rescousse. Comme toutefois il ne se laissait pas démonter, Fuchs lui avait intimé l'ordre d'abrégé sous peine d'exclusion immédiate et de blâme. Déjà un sous-fifre proposait de tabasser l'orateur s'il ne mettait pas fin à ses jacasseries. Puis le représentant des journalistes et écrivains engagés, pourtant jusque-là minoritaire mais ayant senti le vent tourner, s'était levé et lui avait craché dessus.

Après cette séance où le Parti avait montré ce qu'il pouvait avoir de pire, Yasmina Fuchs était doucement allée s'accoster à Monge. Alors qu'il s'éloignait dans la nuit pour rentrer chez lui, elle était arrivée à sa hauteur et elle avait glissé sa main sous son bras. Ils avaient dès lors vécu ensemble. Et quand, contraint par la répression à une clandestinité rigoureuse, le Parti de nouveau s'était uni, ils avaient recommencé à parler à Fuchs comme à un camarade de combat, en mettant entre parenthèses les excès dont il s'était rendu coupable dans sa lutte contre les minoritaires. De son côté, Fuchs regrettait de s'être comporté comme un sectaire pris de folie et il regrettait d'avoir perdu sa femme. Sans jamais aborder le sujet, il considérait que Yasmina n'avait pas clairement rompu avec lui, et qu'après s'être lassée de son aventure avec Monge elle finirait par le rejoindre. Il était pourtant évident que rien de tel ne se produirait. Ils formaient un couple heureux, Monge et elle, insolemment et pour toujours soudé.

L'exemplaire entente qui régnait entre eux les avait souvent étonnés eux-mêmes, dans la mesure où autour d'eux les gens se déchiraient, sombraient, cessaient d'avoir la foi en un avenir meilleur, partout entretenaient des relations âpres, se moquant des rêves amoureux, des utopies radieuses, adoptant des postures cyniques, affectant d'être insensibles, d'être revêches et pessimistes, ridiculisant et mutilant ce qui était tendre et fragile, ne croyant pas à la sincérité.

Les années ensuite s'étaient égrenées.

Fuchs avait disparu. Une rumeur invérifiée prétendait qu'il s'était retiré dans un monastère et qu'ensuite, lorsque le pouvoir central avait interdit les institutions religieuses, il avait commencé à errer dans les déserts du Sud en compagnie de moines armés, de gueux et de terroristes.

•

Ils restèrent un moment contre le mur, sans rien dire. Le ciel s'était légèrement éclairci. Venues des maisons abandonnées, les odeurs de guano, de poussière moisie et de ferraille se renforçaient.

— Tu sais, Fuchs est tout près, de l'autre côté, dit Monge.

Yasmina se raidit.

— Qu'est-ce que tu... commença-t-elle.

— Il est couché juste là, derrière nous. Derrière le mur. Dans la cour. Il est blessé. Il s'est fait mordre.

— Mais je croyais qu'il traînait dans le Sud, avec une bande de fanatiques, réfléchit Yasmina.

— Oh, des fanatiques, tempéra Monge.

— Des guérilleros qui croient à la transmigration des âmes, dit Yasmina.

— Plutôt des gens comme nous, dit Monge. Des égalitaristes ordinaires et des Untermenschen. Comme nous.

— Comment est-ce qu'il a atterri ici ? demanda Yasmina. Le Sud est zone de guerre. Entre le Sud et ici, il y a les camps. On ne peut pas passer.

— Allons le voir, dit Monge. Il était vraiment dans un sale état quand je l'ai laissé.

Ils firent quelques pas sur le trottoir. L'entrée était introuvable. Dans la maçonnerie on remarquait des portions dégradées, des briques cassées, et peut-être ici et là des ouvertures murées, mais pas à une date récente. Monge posa la main sur le mur et il la laissa retomber. Il était dégoûté de lui-même, il se sentait trahi par ses sens, par sa mémoire.

— Tu es sûr que tu n'as pas rêvé ?

— Jamais sûr de ça, grogna Monge. Mais non, il y avait bien une cour. C'est au moment où j'en sortais que tu m'as vu.

— Et Fuchs ? C'était peut-être quelqu'un d'autre ?

— Non, dit Monge, c'était lui. On a été ensemble un moment. Je lui ai parlé. Il saignait. Il pouvait à peine bouger. Je lui avais promis de revenir

avec du mercurochrome. Les chiens l'avaient mordu sur la hanche, au ventre, à l'entrejambes.

— L'entrejambes de Fuchs, remarqua Yasmina. Les chiens n'avaient pas grand-chose à y dévorer, c'est moi qui te le dis.

— Tout de même, ça a dû lui faire mal, protesta Monge.

Il était gêné par l'absence de compassion dont Yasmina faisait preuve envers son ex-mari.

— Et avec les années de monastère, ça n'a pas dû s'arranger, de ce côté-là, compléta Yasmina.

Ils longèrent le mur sur deux cents mètres. Ils marchaient côte à côte, parfois se prenant la main comme deux amoureux en balade. Yasmina se taisait. Monge avait en tête des images très nettes de Fuchs étendu sur le sol, drapé absurdement dans une toile cirée jaune. Il avait du mal à admettre que son esprit avait déversé en lui de faux souvenirs aussi crédibles et aussi intenses que des vrais. Il excluait l'hypothèse d'une absence de porte dans le mur. Il examinait les plaques de crépi, les endroits où les briques avaient été recimentées. On voyait des impacts de balles, des rafistolages au plâtre gris, de vilaines taches de lichen. Tout accès à la cour semblait condamné depuis longtemps. Pourtant, même s'il conservait un souvenir précis de sa promenade nocturne devant la gare, Monge savait aussi qu'il n'avait pas inventé la scène où il parlait avec Fuchs. Il s'était tenu debout devant Fuchs blessé, lui promettant de revenir bientôt avec des analgésiques et plaisantant avec lui au sujet d'une éventuelle amputation à l'arraché. Cela, il l'avait vécu très peu de temps auparavant, c'était hors de doute. Intimement, mais sans pouvoir ni vouloir le formuler, il continuait à avoir à l'esprit deux passés immédiats. Il réussissait à ne pas les opposer, mais c'était au détriment de toute intelligence. Il se trouvait à la confluence de deux flots de mémoire que seule une mathématique de la folie pouvait rendre compatibles. Il essayait de reconstituer ses mouvements dans la dernière demi-heure. Il essayait de se rappeler quelle distance il avait parcourue après avoir quitté Fuchs. Pas plus de dix ou douze pas. Mais, brusquement, le souvenir se tarissait. Aucune image ne venait étayer cette intuition. Dix ou douze pas, à partir d'où ? Sa mémoire se comportait de façon frustrante, exactement comme au réveil après un rêve qui se dérobe, et non seulement elle ne dévoilait rien, mais elle s'arrangeait pour le décourager quand il la sondait. Au moment où il essayait de mettre en mots une interrogation, la question se figeait. Sa mémoire lui rendait inaccessibles toute chaîne

logique et tout contexte. Elle se bloquait sur une unique et pauvre indication : Fuchs. Elle ne fonctionnait pas au-delà. Elle s'était arrêtée. Fuchs.

Fuchs avait été mordu par un chien.

Fuchs. Il était allongé dans la cour, il avait été mordu par un chien.

Ils continuaient à marcher. La rue ne se terminait pas sur un cul-de-sac, elle tournait à angle droit, dominée ensuite par une bâtisse à l'architecture totalitaire.

— Ça appartient au Renseignement militaire, affirma Yasmina en indiquant la façade.

Ils finirent par arriver devant une petite entrée de cour qui ne payait pas de mine et ils la franchirent, pénétrant aussitôt dans un espace resserré et sombre, au sol vaguement goudronné.

— C'était peut-être ici, dit Monge. Je ne sais pas.

— Il y a un side-car dans un coin, dit Yasmina.

— Oui, je me rappelle ça, dit Monge.

Pneumatiques dégonflés, le side-car gisait, tordu, taché de rouille et de guano. La housse jaune qui avait un jour protégé l'habitable était froissée à l'écart. Par terre il y avait une flaque d'huile ou de sang. Elle se prolongeait sur un demi-mètre par des marques brouillées, comme si on avait traîné un corps.

— Il était là, dit Monge.

Il ne montrait pas la flaque, ni l'endroit où il lui semblait avoir pu dialoguer avec Fuchs. Il ne montrait rien. En réalité, il avait l'impression désagréable de ne jamais s'être trouvé dans cet endroit. Sa confusion ne cessait de croître. Le side-car n'avait ni la même couleur ni la même dimension que dans son souvenir. La cour était plus petite, ici on ne voyait nulle part de porte ouvrant sur des garages ou un sous-sol. À l'exception du passage qui donnait sur la rue, il n'y avait qu'une ouverture, un couloir qui s'enfonçait dans les entrailles d'une maison à deux étages. La maison communiquait avec le bâtiment du Renseignement.

— Il n'y a pas assez de lumière, poursuivit Monge. On ne voit pas si c'est de l'huile, de l'essence ou du sang.

— On dirait qu'un corps a été transporté, dit Yasmina. Un corps inerte. En direction du couloir.

— Je ne sais pas si des chiens auraient eu la force de l'emporter, dit Monge.

— C'étaient peut-être des humains, dit Yasmina.

— On est en train de dire des choses qui fichent la trouille, observa Monge.

Ils se tenaient l'un contre l'autre, dans cet endroit morne, silencieux et sinistre. Le couloir qui conduisait dans la maison était noir, précédé d'une voûte noire. Ils n'avaient aucune envie de s'y engager. La proximité des bureaux du Renseignement militaire les retenait.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda Yasmina. Tu as dû rêver, Monge.

— Je ne sais pas, dit Monge.

— Et même si tu n'as pas rêvé, Fuchs n'est plus là, ajouta Yasmina d'une voix étouffée.

Elle n'avait pas honte de montrer qu'elle se sentait inquiète. Une peur sourde commençait à les envahir tous deux à grande vitesse. Il faisait très sombre, il y avait cette tache de sang ou d'huile, ces marques sur le sol, et l'idée qu'ils s'étaient introduits dans un lieu où ni rêve ni réalité ne réussissaient à s'affirmer de façon exclusive.

À ce moment, dans une pièce du rez-de-chaussée qui donnait sur la cour, une lampe s'alluma, si peu puissante qu'ils purent en fixer le filament sans être éblouis. Le rez-de-chaussée était surélevé et ils ne voyaient pas ce qui se passait à l'intérieur de l'appartement. Ils apercevaient l'ampoule dégarnie, ce tortillon qui brûlait, et des ovales concentriques sur une portion de plafond, des ovales jaunes. La pénombre dans la cour n'avait pas été modifiée. Aucun bruit n'avait annoncé l'apparition de cette lumière et, derrière la fenêtre, aucune présence humaine ne se manifestait. Ils interprétèrent cela comme une menace. On avait détecté leur présence et on voulait les effrayer, tout en restant dissimulé. Brusquement, leur malaise muet devint insupportable.

— Rien ne me plaît ici, dit Yasmina. On est dans un quartier où beaucoup des nôtres ont disparu. Fichons le camp. Allons vers la gare. La manifestation va commencer. On avait rendez-vous au lever du jour avec les autres. Tant pis pour Fuchs.

— Bon, ressortons, dit Monge.

Ils se hâtèrent vers l'étroite sortie. Monge se retourna une dernière fois. Derrière eux, la lampe lugubre s'éteignit.

— Dépêchons-nous, dit-il.

Il avait l'impression que quelqu'un allait leur tirer dans le dos.

Une fois de nouveau dans la rue, ils avancèrent en direction du carrefour. Au-dessus d'eux, le ciel était pâle. L'espace maintenant bruissait. Les oiseaux s'étaient réveillés. Des mouettes avaient quitté les appartements en ruine où elles avaient passé la nuit et, rassemblées sur les gouttières, elles se disputaient ou s'épouillaient. Certaines déjà se déplaçaient par volées criardes d'une demi-douzaine d'individus. Elles tournoyaient, elles allaient et venaient à mi-hauteur. Certaines s'intéressaient à un cadavre allongé à l'entrée du carrefour. Un ivrogne ou un révolutionnaire avait été abattu là. Elles se posaient près de lui et elles le surveillaient du coin de l'œil.

— Regarde ça, dit Monge, ces charognardes. Elles vont le becqueter.

— Elles ont dégénéré, comme tout ici, dit Yasmina.

— Il y a eu un temps, quand la transmigration était le sujet à la mode, j'étais attiré par l'idée de renaître en oiseau, dit Monge.

— Et aujourd'hui ? demanda Yasmina.

— Je ne sais plus trop, dit Monge.

— Moi, malgré tout, j'aimerais bien ressusciter sous forme de mouette, dit Yasmina. De mouette non dégénérée. Mais ça sera difficile.

— Oui, dit Monge. C'est dur, de ressusciter.

Au crépuscule succédait la pleine lumière du jour. Les nuages s'effiloçaient. Il allait faire beau. Ils dépassèrent le cadavre et les oiseaux, remontèrent l'avenue. Une semaine plus tôt, des banderoles gouvernementales avaient été accrochées entre les arbres. Elles saluaient l'indéfectible alliance entre les masses laborieuses et les forces armées, elles appelaient à la défaite des ennemis cachés au sein du peuple, à l'écrasement des kovarskistes, et elles glorifiaient les héros qui allaient détruire les nids de vipères égalitaristes, les monstres de l'Orbise. Ils marchèrent jusqu'à la place de la gare sous cette propagande de mort.

Les portes immenses du hall central étaient ouvertes. Pas très nombreux encore, des ouvriers se pressaient pour s'y engouffrer et monter ensuite dans les premiers trains du matin, avec en bandoulière le sac individuel qui contenait un thermos et des boîtes de nourriture. Tout le monde était habillé de gris ou de bleu fatigué. Les soldats devant partir pour l'Orbise n'étaient pas arrivés. Une petite patrouille de miliciens, quatre personnes en tout, nonchalamment surveillait la salle des pas perdus. Tous fumaient.

— Ils n'ont pas l'air d'avoir été prévenus qu'il se produirait quelque chose dans la gare, dit Yasmina.

— Bon, donc personne n'a vendu la mèche, dit Monge.

— Normal, dit Yasmina. Je te rappelle qu'on a éliminé leurs informateurs.

— Ne me le rappelle pas, dit Monge. J'ai fait ma part.

Dans le hall, Monge reconnut deux filles qu'il apercevait de temps en temps aux réunions de sympathisants, deux ouvrières du textile que le Parti n'avait pas l'intention de recruter de sitôt et qu'il nommait par leurs pseudonymes, Natacha Woo et Linda Grimm. À peine sorties de l'adolescence, elles avaient un physique de poupées punks et des attitudes de têtes brûlées. Yasmina avait été chargée de leur enseigner les précautions à prendre quand on avait pour des années la perspective d'une vie double, partagée entre semi-clandestinité et activisme illégal, mais, en dépit du danger que cela représentait pour elles, elles tenaient devant n'importe qui des propos anarchistes et arboraient volontiers des badges ou des tenues qui proclamaient leur appartenance à la dissidence. Ce matin, malgré tout, elles avaient fait l'effort d'adopter une apparence discrète. Elles ressemblaient à deux jeunes travailleuses mal réveillées, dépeignées, n'ayant pas eu le temps de faire une toilette complète avant de partir pour l'usine. Elles étaient debout, pas très loin de la patrouille, et chacune croquait un sandwich, avec l'air de se ficher de tout.

— Tu as vu ? hésita un instant Yasmina. Les filles du textile.

— Pourvu qu'elles ne se mettent pas à nous héler à travers toute la gare, dit Monge.

— Elles sont déjantées, mais pas à ce point, dit Yasmina.

Les fresques du grand hall avaient été repeintes. À côté de l'ouvrier et de la paysanne traditionnels, qui renvoyaient à l'ère obsolète de la révolution, on avait ajouté un capitaliste à lunettes et une soldate des forces spéciales. Tous étaient occupés à piétiner des araignées ou des serpents, mais le message restait obscur, sans doute parce que l'artiste n'avait pas eu assez de talent pour donner aux bêtes rampantes une physionomie kovarskiste identifiable.

Sous le panneau des arrivées et des départs, il y avait aussi Myriam et Teddy, deux vieux militants que les longs séjours en colonie de rééducation n'avaient pas brisés, et qui, de retour à la capitale, avaient repris leur

combat pour une fraternité humaine ou sous-humaine au-dessus de laquelle il ne resterait plus un seul riche vivant ou aux commandes.

— Voilà, dit Monge. Nous sommes six.

— C'est un peu maigre pour lancer la manifestation, estima Yasmina.

— On a déjà été moins, dit Monge.

Ils se dirigèrent vers la consigne où avait été remise la banderole de solidarité avec l'Orbise. Monge se rappelait l'avoir apportée deux jours avant, roulée dans un sac de sport. Machinalement, il glissa la main dans la poche droite de sa veste de travail. Il sentit sous ses doigts une clé minuscule. Le département des bagages se trouvait au fond d'une galerie qui les obligeait à quitter le hall. Ils contournèrent Myriam et Teddy sans leur adresser le moindre signe d'intelligence et s'engagèrent dans la galerie. L'endroit était désert et très clair. Les fenêtres étaient hautes, plusieurs vitres étaient brisées, deux plumes dansaient et se poursuivaient dans la lumière. Sans roucouler, avec seulement des crissements d'ongles et des coups d'ailes, des pigeons se tassaient sur un rebord de zinc.

Monge alla vers les armoires métalliques, débloqua la serrure du compartiment dont il possédait la clé et en retira le sac. Après en avoir extrait la bande de tissu, il remit le sac dans le casier. On ne sait pourquoi, il s'escrimait sur la fermeture éclair.

— Vite, dit Yasmina. On est déjà en retard.

Ils revinrent dans la salle des pas perdus. Monge dissimulait la banderole non déroulée sous sa veste. Il y avait beaucoup plus d'animation que cinq minutes plus tôt. Les militaires avaient fait leur apparition. Des camions s'étaient arrêtés devant la gare et les soldats débarqués traversaient à présent le hall en petits groupes d'une demi-douzaine d'individus qui ployaient sous l'équipement et les armes. Les deux sexes étaient représentés, mais les femmes en uniforme étaient rares. Deux sous-officiers vociféraient devant le portail de la gare pour accélérer la manœuvre. Les miliciens n'essayaient pas de mettre de l'ordre dans la cohue. Ils s'étaient déplacés vers les guichets pour continuer à fumer sans être dérangés.

Aucune silhouette connue n'était visible.

— Ils doivent déjà être sur le quai, dit Yasmina. On y va.

Ils se frayèrent un chemin au milieu des fantassins, puis ils se mêlèrent au flot des travailleurs du matin. Les soldats ne tenaient aucun compte des civils. Leur barda les transformait en bêtes lourdes, obtuses. Ils ne cédaient jamais le passage et ils semblaient incapables de se détourner pour éviter un

obstacle. Ils avaient l'air fier de ceux qu'on a chauffés avec des discours flatteurs ou patriotards. Tous sentaient la caserne et le café au lait, l'huile industrielle, les chaussures.

— Tu vois quelqu'un ? demanda Monge.

— Non, dit Yasmina.

Ils scrutèrent les profondeurs de la foule. Ils se tenaient légèrement à l'écart du flot. Yasmina se jucha sur un chariot à bagages et balaya les plates-formes des yeux. Myriam et Teddy avaient disparu, ainsi que les deux filles.

Il y avait trois trains à quai. Un seul était réservé aux militaires.

— Qu'est-ce qu'on fait ? proposa Monge. On déploie la banderole et on attend que la manifestation se forme ?

— Je ne sais pas, dit Yasmina. Où est-ce qu'ils sont passés ?

— On attend encore une demi-minute, suggéra Monge.

Ils s'immobilisèrent près du chariot à bagages. Les soldats continuaient à avancer autour d'eux avec leur chargement et leurs odeurs.

Monge à son tour se hissa sur le chariot.

— Tu les vois ? s'inquiéta Yasmina.

— Non, dit Monge. Je me demande où ils se sont fourrés.

— C'est maintenant qu'on doit lancer la manifestation, dit Yasmina. Quand les soldats seront tous montés dans le convoi, ce sera trop tard.

— Déployons la banderole, dit Monge. Tant pis s'il n'y a personne derrière pour crier.

— Ils sont forcément quelque part dans la gare, fit Yasmina. Dès qu'ils verront un peu d'agitation, ils viendront.

Monge sortit la masse de tissu qu'il avait coincée jusque-là sous sa veste. C'était un long rectangle de drap blanc, avec des caractères peints en rouge – CAMARADE SOLDAT, REPRENDS CONSCIENCE ! DÉSOBÉIS, NE VA PAS TUER LES HÉROS DE L'ORBISE ! Il fallait encore le déplier pour que le slogan apparaisse.

— Je ne l'avais pas roulé comme ça, dit Monge. C'est toi qui y as touché ?

— Non, dit Yasmina. Fais voir.

Ils se rapprochèrent l'un de l'autre, fouillant dans les épaisseurs du drap pour y distinguer ce qui y était écrit.

— Attends, s'effraya Monge. J'ai l'impression que ce n'est pas notre banderole.

Il était penché sur le drap. Il entendit une exclamation de Yasmina et, au même moment, des mains s'abattirent sur lui et lui empoignèrent les clavicules. Quelqu'un lui tordait le bras droit vers l'arrière. Il se débattit pour la forme, pendant une seconde ou deux, jusqu'à ce que la douleur fulgure dans ses articulations, dans l'épaule, le coude.

— Ne fais pas l'idiot, Monge, dit une voix derrière sa tête.

— Vous êtes cuits, dit une autre voix. Du calme.

On lui avait donné un coup de pied dans le creux du genou. Il s'effondra vers l'avant, ses jambes heurtèrent avec violence le bord du chariot. Les policiers le maîtrisaient totalement et lui faisaient mal.

— Maintenant, tu te tiens tranquille, dit quelqu'un au-dessus de lui.

Yasmina, quant à elle, avait senti les policiers approcher et elle avait reculé à temps hors de leurs griffes. Elle s'était mise à courir le long du convoi destiné au transport de troupes. Les hommes qui s'occupaient de Monge ne s'étaient pas jetés à sa poursuite. Ils la laissaient, pour l'instant, zigzaguer sur le quai comme une folle, avec derrière elle une longue bande de tissu qui finissait de se dérouler par terre, froissée et peu lisible. Les militaires ne lui bloquaient pas le passage et, alors qu'ils auraient pu le faire dix fois, ils ne s'amusaient pas méchamment à marcher sur la banderole pour que celle-ci lui échappe des mains. Quelques soldats accoudés aux fenêtres des wagons regardaient cette femme haletante qui, bizarrement seule, traînait derrière elle une paire de phrases à leur gloire – CAMARADES SOLDATS, VOUS ÊTES LA CONSCIENCE DU PEUPLE ! NETTOYEZ L'ORBISE, EXTERMINEZ LES KOVARSKISTES !

Yasmina n'avait pas eu le temps de vérifier le contenu du texte. Elle pensait encore que la propagande des oppositionnels flottait dans son dos et elle essayait de courir le plus vite possible en levant le bras le plus haut possible. Il y avait quelque chose d'épique dans son geste. On voyait à l'œuvre sa conviction, son courage. Elle savait qu'elle devrait renoncer à tout quelques secondes plus tard, mais elle réussissait à étirer la durée de ce bref moment, et elle prenait son temps pour ébranler les certitudes des centaines de futurs assassins entassés dans les wagons. Quelques-uns seraient peut-être ensuite assez forts pour ne pas obéir aux ordres. Intact était son espoir de les faire changer d'avis sur l'Orbise, sur ceux qu'ils allaient fusiller.

— Camarades soldats ! criait-elle.

Nul ne l'arrêtait. Quand elle fut parvenue à la hauteur de la locomotive, elle se retourna une seconde et, avant de franchir les voies pour se précipiter de l'autre côté du train et filer vers une issue quelconque, elle agita vers le ciel une partie de la banderole et, le poing levé, adressa un signe de triomphe en direction de Monge et des policiers qui l'entouraient, ou peut-être plutôt vers une entité abstraite, liée au destin, dont elle supposait avoir pour une minute désamorcé l'active malveillance. La manifestation avait eu lieu, finalement. Elle regroupait moins de monde que prévu, mais elle avait eu lieu.

Seuls ceux que j'aime, pensa soudain Monge. De nouveau cette supplique incongrue s'imposait à lui depuis nulle part. Seuls ceux que j'aime, écoutez ! Puis il ne pensa plus à rien. Un profond abattement l'avait gagné.

— T'inquiète pas pour elle, dit une voix affreusement ironique. On va la rattraper. Ne te fais aucun souci pour elle.

•

Ils étaient deux, en civil, avec des têtes ordinaires, des corps non athlétiques, à peine mieux bâtis que celui de leur prisonnier. Le premier avait une quarantaine d'années, un visage impassible, lunaire, une verrue sur le front. L'autre était plus jeune. Ils n'avaient pas l'air d'appartenir aux forces spéciales. Pendant un court instant, Monge espéra qu'ils faisaient simplement partie d'un service d'ordre interne aux chemins de fer, mais ensuite il se souvint qu'ils l'avaient appelé par son nom quand ils lui avaient fait une clé de bras. Non, inutile de se bercer d'illusions, le Renseignement et la police politique étaient impliqués dans l'affaire. Ils entraînèrent Monge vers une porte vitrée, près de l'entrée de la salle des pas perdus. Monge eut le temps de lire sur la vitre qu'on accédait ici à un improbable Département des Réexpéditions. La porte se referma derrière eux et aussitôt ils furent tous trois séparés des bruits et des rumeurs de la gare.

Ils commencèrent à avancer dans des couloirs, puis ils rejoignirent une galerie rectiligne, interminable. Ils devaient se trouver à côté du bâtiment central, dans une section interdite au public, avec des bureaux où personne encore n'avait pris son service. Après deux cents mètres de parcours

silencieux, ils accédèrent à un corridor nauséabond, encombré de chariots et de poubelles. Plus loin, ils durent monter quelques marches, puis quelques autres. Ils avaient pénétré dans une seconde aile administrative déserte. Ils ne prononçaient pas un mot. Aucun employé n'avait encore rejoint son poste de travail. Ils longeaient des bureaux, des salles. Derrière quelques parois de verre, ils distinguaient dans la lumière glauque une grande désolation paperassière, des machines à écrire datant de l'entre-deux-guerres, des liasses de carbones, des récipients où moisissaient des restes de yaourt. Sous leurs pieds, le parquet craquait. Ils étaient absolument seuls.

Les types qui escortaient Monge cessèrent de lui tirer les bras vers l'arrière, relâchèrent leur saisie et stoppèrent. Ils avaient envie de griller une cigarette.

— T'en veux une ? demandèrent-ils à Monge.

— Plus tard, plaisanta Monge. Quand je serai face au peloton.

Les autres ricanèrent. Il n'était pas difficile, même à une oreille pas très exercée, d'entendre de la peur dans la voix faussement assurée de Monge.

— Comme tu veux, hein, fit Verrue-sur-le-front.

— Et puis, ça donne des maladies, dit le jeune.

Ils allumèrent leur cigarette et s'appuyèrent contre le mur. Il n'y avait aucune fenêtre de ce côté. L'éclairage venait des bureaux. La fumée du tabac moutonna en désordre autour de Monge, flotta. Monge était passif. Les types ne lui emprisonnaient plus les bras, mais il restait à côté d'eux, dans le nuage gris qu'ils lui soufflaient dessus, trop déprimé pour avoir envie de fuir.

— Tu crois pas qu'il pourrait continuer tout seul ? demanda Verrue-sur-le-front à son collègue.

— Ben oui, dit l'autre. À mon avis, oui.

Monge se refusait à lever les yeux sur eux. Il ne songeait même pas à la possibilité de s'échapper. Il savait qu'ils le rattraperaient immédiatement et, de toute façon, il s'était préparé, comme les autres, à affronter les conséquences d'une protestation publique : interrogatoire, réclusion, mauvais traitements, envoi en colonie pénitentiaire. C'était une longue chaîne dont le premier maillon venait à peine d'être forgé. Le problème de l'évasion ne se poserait que dans un très lointain futur.

— Qu'est-ce que t'en penses ? lui demanda Verrue-sur-le-front.

— Quoi ?

— Tu pourrais continuer sans nous, non ?

Pour toute réponse, Monge haussa les épaules.

— C'est tout droit, expliqua le jeune. Tu vois le bout du couloir ?

— Mmm, dit Monge.

— Il y a un escalier. Tu le descends. C'est en bas. Tu peux pas te tromper.

— Tu attends devant la porte, dit Verrue-sur-le-front. Il attend devant la porte, c'est ça, non ?

— Oh, dit le jeune, il peut même frapper et entrer.

— Oui, ça fera bonne impression si tu y vas de ton plein gré, ajouta Verrue-sur-le-front.

Monge soupira. L'insistance des autres à le laisser aller seul ne lui disait rien qui vaille. On pouvait tout imaginer, y compris qu'il servirait de cible dès qu'il serait à distance convenable. Ils allaient lui tirer dessus au moment où il s'engagerait sur l'escalier.

— Si vous voulez m'exécuter, faites-le de face, dit-il.

— T'exécuter ? s'étonna sincèrement Verrue-sur-le-front. Pourquoi qu'on t'exécuterait ?

— Il est fou, ce Monge, grommela l'autre entre ses dents, comme déçu par la mauvaise opinion que Monge pouvait avoir de lui.

— Allez, vas-y, dit Verrue-sur-le-front après un silence. T'as peur qu'on te canarde ?

— Mmm, dit Monge.

— Tu vois bien qu'on n'a pas d'armes, fit remarquer Verrue-sur-le-front en écartant vaguement le pan de sa veste.

Monge jeta un rapide coup d'œil sur la poitrine et les hanches des policiers et, comme effectivement il n'y surprenait pas de pistolet, il se décida à avancer. Après sept ou huit pas, il marqua une pause et se retourna. Les policiers le regardaient en soufflant de la fumée vers le plafond. Ils avaient l'air indifférents et même paisibles.

— Au bas de l'escalier, l'encouragea le petit jeune. Prends ton temps. Ensuite, tu frappes et tu entres.

— Ça fera bonne impression, répéta Verrue-sur-le-front.

L'escalier aboutissait à une courette. Dans un coin gisait un side-car démantelé et une bâche. Près de la moto, un chien finissait de déchiqueter une dépouille de mouette. Yasmina était debout dans un angle, comme frappée de somnambulisme, les yeux mornes. L'animal grondait, l'arrière-train levé, la queue dressée ; il s'énervait tout seul contre les articulations qui lui résistaient.

Dès qu'elle vit Monge, Yasmina parut se réveiller. Elle avait peur, elle avait le souffle bruyant et rapide et elle tremblait. Elle alla vers lui, puis elle hésita, comme si, se sachant observée, elle n'osait pas se blottir contre lui.

— Ils m'ont attrapée et ils m'ont dit d'attendre ici, expliqua-t-elle.

— Même chose pour moi, dit-il.

Il tentait de construire un raisonnement. Il n'y parvenait pas. En lui de nouveau gémissait une sorte de prière dont il ne saisissait pas le sens : Seuls ceux que j'aime, seuls ceux que j'aime ! Elle rôdait.

Il attira Yasmina contre lui et il l'étreignit de toutes ses forces. Ils profitèrent de l'instant pendant quelques secondes, puis ils se séparèrent. Tous les deux savaient qu'il s'agissait d'un instant volé. Bientôt ils seraient loin l'un de l'autre et pour longtemps. S'ils voulaient survivre sentimentalement à ce qui les guettait, il valait mieux ne pas s'attendrir.

— Ça me rappelle l'endroit où on était tout à l'heure, observa Monge.

— Oui, ça y ressemble, fit Yasmina.

On pouvait tout de même noter des différences. L'espace était nettement plus réduit, et c'était une courette dont aucune ouverture ne donnait sur la rue. À l'endroit où il aurait pu y avoir des traces de sang noir ou d'huile, une plaque de tôle tombée du toit cachait le sol. D'autres détails sautaient aux yeux. L'unique fenêtre était petite et très haute ; aucune ampoule n'y brillait. Pour entrer dans le bâtiment, il fallait remonter l'escalier par lequel était arrivé Monge, ou ouvrir une porte grise dans un renfonceement.

Le chien faisait craquer des cartilages en surveillant Monge et Yasmina du coin de l'œil. Le bruit était odieux.

— Ce matin, il n'y avait pas de chien, dit Monge.

— Ça ne sert à rien de s'attarder ici, murmura Yasmina.

Elle s'engagea sur l'escalier, mais, quand elle eut monté trois marches, Monge l'arrêta.

— Non, pas par là, dit-il. Il y a des types bizarres à l'étage.

Yasmina montra, dans le renfonceement, la porte grise.

— C'est de là que je viens, dit-elle.

- Qu'est-ce qu'ils t'ont dit ? s'informa Monge.
- Que j'aïlle prendre l'air un moment, dit Yasmina.
- Bon, c'est fini, on l'a pris, leur air, dit Monge.

Yasmina fit un signe de tête. Ils étaient un peu indécis en face de la porte, se demandant s'ils allaient ou non frapper, quand le panneau de bois s'ouvrit à moitié. Un homme comme dérangé par leur présence sortit le buste, les toisa avec une expression rogue. Il avait un uniforme vert d'officier des forces spéciales.

- La promenade est terminée ? demanda-t-il sans se déridier.

•

Monge se retrouva en face d'une femme qui avait peut-être trente-deux, trente-trois ans. Une brune plantureuse, tout à fait typique de la nouvelle génération, à l'aise dans la brutalité et le cynisme, guère féminine dans son uniforme froissé, mais pas assez massive pour paraître hommasse. Ses cheveux étaient tirés en arrière dans une queue de cheval. Il émanait d'elle une cruauté évidente. Parce que les forces spéciales sont pénétrées d'un sentiment d'impunité absolue, elle n'avait pas ôté la plaque de poitrine qui l'identifiait. Elle s'appelait Windee Corcoran. Elle était lieutenant.

Monge était assis sur un tabouret et il devait se tenir droit pour ne pas avoir la tête trop proche du plateau de la table qui le séparait de Windee Corcoran. Il n'avait pas les poignets liés en arrière comme pour un interrogatoire sévère. Yasmina respirait de façon oppressée sur une chaise à côté de lui. On ne sait pourquoi, ils étaient, pour l'instant, interrogés ensemble. Elle était penchée en avant, accablée, et elle grelottait. Elle grelottait d'angoisse, elle grelottait en face de la police, elle grelottait en face de sa vie.

L'homme qui les avait accueillis en ouvrant la porte avait, lui aussi, sa plaque de poitrine en place. Il s'agissait du sous-lieutenant Billy Yabiane. En ce moment il finissait d'énumérer les objets qu'on avait retirés de leurs poches : deux mouchoirs, sept pièces de cinquante cents, quatre tickets de tramway, deux sachets de pemmican. Un maigrichon écrivait cela sur un carnet. Il y avait deux autres policiers dans la pièce et, quand Verrue-sur-le-front et son comparse firent leur apparition, ils furent deux de plus.

— Vous aviez l'intention de gêner le départ des convois pour l'Orbise, commença Windee Corcoran. Vous aviez entposé dans la consigne une banderole avec des slogans hostiles au Parti.

— Quel Parti ? réagit Monge.

— Le nôtre, dit Windee Corcoran en perçant Monge d'un regard ironique. Le vôtre et le nôtre, Monge.

— Ce n'est pas le même, dit Monge.

— Si, dit Windee Corcoran. Il a évolué, mais c'est le même. Mais peu importe.

Elle balaya le débat d'un geste d'impatience. Elle ne tenait pas à s'engager sur un terrain idéologique et entendre une fois de plus les pleurnicheries des égalitaristes sur le naufrage de leur grande espérance, sur la trahison irrémédiable de tout, sur la fin.

— Votre fraction est ridiculement peu nombreuse, reprit-elle. Avec ceux de l'Orbise, vous êtes les derniers.

— Ça ne nous dérange pas, intervint Monge.

— Avec ceux de l'Orbise et avec le gang de celui que vous avez assassiné ce matin, continua Windee Corcoran. Comment s'appelle-t-il, déjà, celui-là ?

Elle s'adressait au sous-lieutenant avec décontraction. Elle avait mis les bras derrière la tête, elle arrangeait sa coiffure, elle resserrait sans se presser l'élastique de sa queue de cheval. Sous ses aisselles, l'humidité avait produit des taches. Elle avait dû prendre son service à la relève de minuit et elle était fatiguée.

— Fuchs, la renseigna le sous-lieutenant.

— Ah, oui ! C'est vrai, dit la femme en ramenant ses mains sur le bureau devant elle. Fuchs. Le moine Fuchs.

— Nous n'avons tué personne, dit soudain Yasmina.

Elle claquait des dents. Monge se tourna vers elle.

Son visage était décomposé, crayeux, comme, d'ailleurs, celui de Monge.

— Tiens, dit Verrue-sur-le-front, la veuve Fuchs retrouve la parole.

— Nous n'avons pas tué Fuchs, qu'est-ce que c'est que cette embrouille ? protesta Monge.

— C'est absurde, dit Yasmina.

Il y eut un silence. Windee Corcoran avait ouvert une chemise cartonnée qui contenait des photos agrandies. Elle en examina deux ou trois en

hochant la tête, après quoi elle les orienta de manière à les rendre visibles aux deux prisonniers. Elle les montrait successivement et sans commentaire, avec un air de triomphe modeste. Il y en avait cinq, toutes en noir et blanc et assez précises. En dépit de la faible luminosité de la scène au moment de la prise de vue, on identifiait sans peine les protagonistes.

•

1.

Fuchs était allongé à terre, il tendait la main vers un side-car auquel il manquait une roue. On se demandait ce qu'il souhaitait faire, car grimper sur un véhicule est rarement une solution pour échapper à la mort. Il était drapé dans une toile cirée, comme une victime exhumée d'on ne sait quels décombres et traitée hâtivement par des secouristes. On ne voyait pas de blessures sur les parties découvertes de son corps, très grises et très poussiéreuses, mais il était évident qu'il était hors d'état de se déplacer. Monge s'approchait de lui pour le tabasser avec une plaque de tôle. Quand on imaginait la trajectoire que Monge allait imprimer à la tôle, on comprenait que celle-ci allait s'abattre avec violence et que l'assassin allait se servir de l'arête coupante pour atteindre sa cible à l'abdomen.

2.

Fuchs saignait. Sa robe de bonze déchirée, en plastique bizarre, ne couvrait presque plus son corps. Il était adossé au side-car dans une position pitoyable, de biais, les jambes écartées, et comme assis dans une flaque de sang ou d'excréments. Sa bouche était ouverte, on apercevait ses dents, au coin des lèvres se formait une goutte noire. Il avait fermé les yeux et on ne pouvait déterminer s'il respirait encore ou non.

3.

Pris de dos, Yasmina Fuchs et Monge se concertaient, avec à leurs pieds un corps de moine inanimé, vraisemblablement le corps de Fuchs. La photo était floue. On ne reconnaissait le visage de personne. Le moine portait des haillons en coton crasseux.

4.

Yasmina Fuchs et Monge traînaient vers l'obscurité Fuchs blessé ou déjà mort. Ils étaient face à l'objectif et l'éclairage de leur visage, leur expression, ne correspondaient pas au reste de la scène. Yasmina avait un pull-over à rayures en grosse laine, Monge était habillé comme pour un week-end à la campagne. Tous deux souriaient.

5.

Yasmina Fuchs et Monge effaçaient autour du side-car les traces compromettantes, Yasmina était en train de cacher sous la moto la robe de Fuchs comme s'il s'agissait d'une vieille housse. Monge frottait sur le sol le reste des taches de sang.

•

— Pff ! Des photos truquées, souffla Monge.

Il n'avait même pas la force de hausser les épaules. Il devinait Yasmina pétrifiée à côté de lui.

Windee Corcoran en face d'eux replaçait ses documents dans la chemise cartonnée.

— Truquées ou non, elles sont dans votre dossier, en tout cas, dit-elle avec une placidité feinte.

— Des montages, souffla Monge. Il faudrait être aveugle pour ne pas s'en apercevoir. Même les vêtements ne coïncident pas avec ceux que...

Il ne réussissait pas à terminer sa phrase.

— Nous n'avons massacré personne, dit Yasmina.

— Et nos informateurs ? fit Windee Corcoran avec colère. Vous ne les avez pas massacrés, peut-être ?

— Quels informateurs ? dit Monge.

Verrue-sur-le-front se détacha du mur contre lequel il s'appuyait et se rapprocha de Monge à grande vitesse. Sous l'effet d'une soudaine fureur, sa face avait bruni.

— Tu veux que ? menaçait-il en levant la main.

Il y eut un instant de tension. Plus personne ne parlait. Puis Windee Corcoran échangea un regard avec Verrue-sur-le-front et celui-ci s'écarta en maugréant.

— Vous avez perdu tout contact avec les masses, dit-elle. On ne va pas vous faire de la publicité en vous jugeant en séance solennelle. Mais, si c'était le cas, on se servirait de ces images.

— Nous n'avons pas assassiné Fuchs, s'obstina Monge. Ces photos mentent. Je n'ai pas vu Fuchs depuis des années. Je ne sais même pas ce qu'il est devenu.

— Arrête ton cinéma, Monge, l'interrompit Windee Corcoran. Personne ne t'écoute. On nous a donné carte blanche pour vous éliminer. On va le faire. Tu peux considérer une fois pour toutes que tu es déjà mort.

•

Quelqu'un entra. Il sentait l'essence.

C'était un petit gros, habillé en civil, et il sentait l'essence.

Les autres le regardèrent et, comme il se faisait un silence, Monge tourna la tête de son côté. Seule Yasmina Fuchs ne lui accordait aucune attention. Elle fixait un point devant elle, sur le bureau, à l'endroit où Windee Corcoran avait étalé les photographies, et, de temps en temps, elle tremblait. Monge sentait sur sa gauche sa tristesse infinie et son découragement. Comme lui, elle était au bord de l'effondrement et luttait pour donner l'impression de ne pas avoir peur de ces militaires et de ces civils qui l'entouraient, et, comme lui, elle avait du mal à se dominer. Il aurait aimé l'étreindre, partager avec elle un bref instant de commun désespoir, mais il savait qu'il ne pouvait plus la toucher, qu'un geste en sa direction aurait été immédiatement suivi d'une manifestation supplémentaire de brutalité mentale ou physique.

— Il faudra aussi qu'on parle de vos incitations criminelles au suicide, dit le petit gros à Monge, comme s'il avait assisté à l'entretien depuis le début et s'y insérait avec aisance.

— Oui, s'empressa d'enchaîner Windee Corcoran. Il y a ça aussi, évidemment. On n'a pas encore les photos, mais on va les avoir.

— Qu'est-ce que tu en penses, Monge ? intervint Verrue-sur-le-front sur un ton méchant.

— De quoi ? demanda Monge.

— Il envoie des filles au suicide, et il en pense rien, dit quelqu'un.

— Un suicide dans des conditions atroces, dit le petit gros.

— Atroces... répéta rêveusement quelqu'un.

Monge ne répondait pas. Un cauchemar noir s'accumulait autour d'eux, quelque chose qui se greffait sur cet interrogatoire mais qui n'en faisait pas partie, une vilenie collective des militaires.

— Ça va pas arranger votre dossier, dit quelqu'un.

Tout le monde eut l'air de réfléchir pendant trois ou quatre secondes. Puis le sous-lieutenant Billy Yabiane rompit le silence.

— Vous êtes des ennemis du peuple, dit-il sur un ton presque sentencieux. Vous manipulez des jeunes à peine sortis de l'adolescence. C'est anti-humaniste. Vous devriez être morts de honte.

— Des filles qui auraient pu vivre en paix, si elles n'avaient pas eu la malchance d'être contaminées par votre sale propagande, intervint le petit gros.

— Vous devriez être morts de honte, mais vous êtes là, assis bien tranquillement, en attendant que ça se passe, fit soudain Windee Corcoran.

Elle eut une grimace de dégoût, une grimace théâtrale, exagérée. Ses yeux croisèrent ceux de Monge. Une étincelle y pétillait, mais il était difficile d'y voir de la répulsion, on y distinguait plutôt un intérêt malsain, comme quand un oiseau de proie s'apprête à fracasser le crâne de la souris qui palpite entre ses serres.

— Vous n'êtes que deux merdes, poursuivit-elle. Deux petites merdes.

— Allez, foutez le camp, on ne veut plus vous voir, dit soudain le petit gros.

Il était en train d'ouvrir la porte par laquelle il était entré peu de temps auparavant. Maintenant, la porte béait. Monge aperçut une banale galerie qui semblait éclairée par la lumière du jour. Le petit gros s'était effacé comme s'il voulait vraiment les laisser partir.

Ils restèrent quelques secondes sur leur siège, Yasmina Fuchs sur sa chaise et Monge sur son tabouret trop bas. Puis Verrue-sur-le-front obligea Yasmina à se mettre sur pieds. Il la bousculait sans ménagement. Monge sentit qu'un des deux policiers qui étaient restés jusque-là muets et comme sans emploi à présent s'approchait de lui et lui empoignait l'épaule. Il se leva, accompagnant le mouvement de l'autre.

— On vous dit de foutre le camp, dit Billy Yabiane. Vous êtes bouchés, ou quoi ?

— Ils sont bouchés, ou quoi ? demanda quelqu'un.

Verrue-sur-le-front les poussait vers la sortie. Ils frôlèrent le petit gros qui faisait provisoirement office de portier. De sa veste, de ses mains, montait une forte odeur d'essence. Quand Monge passa près de lui, cette main puante l'essence s'agita, s'éleva et gifla Monge sur l'oreille.

— Si je vous revois dans le coin, je vous tue, dit-il.

La porte fut claquée avec violence. Maintenant, ils se retrouvaient seuls, tous les deux, de nouveau dans l'incertitude et la peur. La galerie était longue. Sur la gauche, elle était ponctuée de portes avec des plaques numérotées comme dans une administration abandonnée. De cette rangée de bureaux ne venait aucun bruit. À droite, on avait un mur dont la partie supérieure était percée de fenêtres. Elles étaient placées très haut et on ne voyait rien du paysage, sinon le ciel, un ciel sans nuages et sans soleil. Plusieurs vitres étaient cassées et, de l'autre côté, on entendait les rumeurs de la gare.

— Si on se met à courir, ils vont nous tirer dessus, haleta Yasmina.

— On ne sait pas. C'est un jeu. Ils s'amuse avec nous. Ils ont fermé la porte. Ils vont la rouvrir.

Ils commencèrent à marcher. Monge avait les jambes en coton. Il pensait qu'ils vivaient tous deux leurs dernières secondes, que la porte allait se rouvrir et que le petit gros, après ce simulacre de libération, allait se raviser et les cribler de balles. Yasmina trébuchait. Au bout de vingt mètres, ils accélérèrent, mais sans courir, ils n'en auraient pas eu la force. Monge se retourna vers la partie du couloir qu'ils avaient quittée.

— Ils n'essaient pas de nous rattraper, haleta-t-il à son tour. Ils n'ont pas rouvert la porte.

Yasmina regarda par-dessus son épaule et ne dit rien.

La galerie n'en finissait pas. Dans le vide, leurs pas à tous deux résonnaient. De l'autre côté des fenêtres, on entendait la foule se déplacer, des ordres beuglés par des sous-officiers, des annonces par haut-parleur. Ces bruits donnaient une impression accablante de normalité, accablante parce qu'un pressentiment terrible de mort et de souffrance s'était introduit en eux et ne cessait de grandir. Ils comptaient les pas, les instants, comme si une rafale funeste allait éclater dans leur dos, et, hors les murs, la vie prospérait, banale, sans angoisse.

À un moment, Yasmina essaya d'entrer dans un bureau, au hasard, dans un geste de curiosité affolée ou peut-être pour s'y dissimuler, mais la serrure fermée à clé résista. Monge fit la même chose cinq mètres plus loin,

avec la même absence de résultat, puis ils reprirent leur marche régulière dans le couloir, dans la ligne de mire de n'importe quel tireur, du petit gros, de Windee Corcoran ou d'un autre. Ils s'étaient pourtant éloignés de l'endroit où avait eu lieu cette ébauche incompréhensible d'interrogatoire et, maintenant, ils risquaient de moins en moins d'être touchés par un tir de pistolet. Maintenant, seule une carabine aurait pu les atteindre à coup sûr.

Ils s'entendaient respirer. Ils ne parvenaient pas à récupérer leur souffle.

— On va arriver au bout du couloir, dit Yasmina Fuchs.

— Est-ce qu'il y a une sortie ? demanda Monge.

— Tu crois qu'on pourra sortir ? demanda Yasmina Fuchs.

Ils se retournèrent de nouveau pour voir rapidement ce qui se produisait à l'extrémité de la galerie. Rien ne remuait là-bas. Tout était tranquille. Aucune silhouette militaire ou civile n'était réapparue pour les mettre en joue.

Ils franchirent une porte coupe-feu. L'espace qui succédait à la galerie était une espèce de hall mal éclairé. Un escalier de service montait vers les étages. Il y avait deux portes, une porte de fer qui devait donner sur un local de poubelles et une autre qui avait sa partie supérieure vitrée. La vitre était fendue. Ils s'en approchèrent. Au pied de l'escalier et autour d'eux s'entassaient des containers en plastique d'où ne s'échappait aucun remugle d'ordures, et quelques bidons d'essence qui, eux, puaient le carburant. Par terre luisaient des gouttes brunes. Quelqu'un avait récemment manipulé ces jerricans en laissant le bouchon ouvert.

— Ça donne sur un quai, dit Yasmina.

Ils examinèrent ce qui se trouvait de l'autre côté du verre, avec l'idée de comprendre ce qui les attendait s'ils se ruaient sur le quai. Ils n'avaient pas besoin de se hausser sur la pointe des pieds pour atteindre la partie vitrée de la porte et, de l'extérieur, on devait sans doute distinguer d'eux les épaules, la tête, leur physionomie tendue, leur regard terrorisé de fugitifs. Ils restèrent un moment collés à la vitre, un moment qui leur parut démesuré, cinq, peut-être six secondes.

Dehors, presque contre la porte, il y avait quelqu'un qui montait la garde. On voyait son dos large, sa nuque rasée de policier ou de militaire en civil. Il était planté là et bouchait le passage. Cet homme excepté, le quai semblait plutôt désert. Les deux plates-formes suivantes étaient vides et un train était en place le long de la troisième.

Ce train était le convoi en partance pour l'Orbise. Les services de propagande y avaient accroché des banderoles au-dessus desquelles on voyait s'agiter les têtes et les bras des soldats qui avaient déjà rangé leurs baluchons et à présent plaisantaient entre eux ou fumaient, accoudés à la fenêtre de leur compartiment.

LE PROLÉTARIAT ENVOIE SES SOLDATS
ÉLIMINER LA RÉBELLION !

PROLÉTAIRES ET SOLDATS, TOUS UNIS
CONTRE LES KOVARSKISTES !

L'ARMÉE TOUJOURS AU CÔTÉ DU PEUPLE !

LES PROLÉTAIRES EXIGENT
LA FIN IMMÉDIATE DE L'ORBISE !

Monge appuya sur la poignée de la porte. Celle-ci n'était pas fermée à clé, mais elle était lourde et ne pouvait pas être ouverte avec discrétion. Il fallait la tirer vers l'intérieur pour sortir.

— On pourrait courir jusqu'au bout du quai, et ensuite sauter sur les voies, murmura Monge.

— C'est déjà là qu'ils m'ont attrapée tout à l'heure, fit remarquer Yasmina.

Ils hésitèrent. Ils savaient qu'ils n'étaient pas libres et que le Renseignement militaire était en train d'organiser avec eux une des farces lugubres qui étaient sa spécialité.

— Et si on sortait en marchant normalement ? proposa Monge.

Yasmina ne répondait pas. Il la regarda. Elle avait les traits tirés, son visage était couleur cire, comme si elle avait atteint la phase terminale de son existence. Ses yeux brillaient, dévorés de fièvre et de dégoût. Dans leurs tenues d'ouvriers révolutionnaires, ils étaient tous les deux misérables, tout à fait semblables à des malades échappés provisoirement d'un mouiroir.

Il y eut alors derrière eux un remue-ménage brutal, des souffles, des raclements de semelles, des bribes de conversation. Les bruits venaient de ce qu'ils avaient pensé être un local poubelle. Le groupe était très proche.

— Pas la peine de chercher à se cacher, haleta Monge. On va sortir.

Il tira la porte d'une secousse. La porte s'ouvrit, ils reçurent la lumière en plein visage et ils furent aveuglés comme s'ils émergeaient d'une cave. Ils franchirent le seuil et, aussitôt, l'homme qui montait la garde devant la porte se jeta vers eux avec violence, les menaça en montrant le Makarov qu'il avait glissé à sa ceinture et leur ordonna de se figer le dos au mur.

— Restez ici, petites merdes, ou je vous descends, précisa-t-il.

L'homme s'était écarté d'un pas et pendant une seconde ils furent immobiles contre le ciment, la tête légèrement levée, face au ciel. Ils se tenaient debout à un mètre de la porte. Puis le groupe qu'ils avaient voulu éviter apparut bruyamment sur le quai. On y remarquait Billy Yabiane et Windee Corcoran, et à leur suite toute la troupe qui avait assisté ou participé à l'interrogatoire. Le maigrichon qui avait noté sur un carnet la liste de leurs affaires confisquées se détacha de ce groupe et vint se placer devant eux. Il portait sous le bras deux rectangles d'isorel, deux pancartes qu'il les força à prendre et à plaquer contre leur ventre. Il hurlait, ses paroles n'avaient aucun sens, ses yeux perçants et sa bouche jaune écumaient d'une façon haineuse.

— Vous prenez ces pancartes et vous les tenez devant vous sans bouger, intervint Windee Corcoran. Ensuite vous pourrez faire ce que vous voulez. Mais d'abord, vous restez là, comme ça, avec les pancartes.

Monge tremblait. Yasmina Fuchs, tout à côté de lui, sanglotait sans larmes. Ils se sentaient brisés l'un et l'autre.

— Qu'est-ce que c'est que... bredouilla Monge.

Windee Corcoran fit un pas vers lui et le gifla à toute volée.

— Tu tiens ça devant ton ventre et tu te tais, dit-elle.

Elle sentait l'essence, maintenant, elle aussi. Le groupe entier sentait l'essence. Ils passèrent devant Yasmina et Monge. Ils étaient une bonne demi-douzaine. Ils entouraient les filles du textile, Natacha Woo et Linda Grimm. Les deux jeunes femmes avaient été bâillonnées au sparadrap, et leurs bras étaient immobilisés contre leur corps par du ruban adhésif. Le ruban était transparent, comme celui qu'on utilise pour les paquets postaux, de sorte qu'on ne comprenait pas immédiatement pourquoi elles avaient une attitude si rigide. Le groupe les accompagna jusqu'au bord des voies et les obligea à descendre sur les rails. Seul le petit gros en civil descendit à côté d'elles. Ils firent tous trois encore quelques pas. Le petit gros les encouragea à remonter comme elles le pouvaient sur le deuxième quai et,

quand elles se furent hissées sur la plateforme, il leur dit une demi-phrase et jeta sur elles une allumette.

Elles avaient été arrosées d'essence.

Le petit gros recula loin du feu, les membres du Renseignement militaire s'étaient vivement écartés, eux aussi.

Sur le deuxième quai, les ouvrières du textile se tordaient dans des flammes orange. Il n'y avait personne autour d'elles. À quelques mètres de distance, les soldats se massaient aux fenêtres, et ils se taisaient. Toute agitation dans la gare paraissait s'être interrompue. On était brusquement devant une image silencieuse, qui avait immobilisé l'action et ne se préoccupait pas de bruit ni de durée.

Les filles, elles, étaient à l'intérieur de l'image et elles allaient mourir. Pour la police, elles portaient peut-être un nom précis accompagné d'une date de naissance, mais, pour le Parti, pour nous, elles s'appelaient Natacha Woo et Linda Grimm, et elles n'avaient pas vingt ans.

•

Dans le dossier de Monge et dans celui de Yasmina Fuchs, tel qu'il a été archivé après leur exécution, exécution qui, d'ailleurs, n'est nulle part mentionnée clairement, on voit plusieurs photographies qui montrent les derniers instants de Natacha Woo et Linda Grimm.

Ce sont des photographies d'excellente qualité et on ne peut guère, cette fois-ci, les suspecter d'avoir été fabriquées en laboratoire. Elles ont peut-être été un peu retouchées ici et là, mais, en tout cas, l'opération a été suffisamment habile pour ne pas être perceptible.

1.

Monge et Yasmina Fuchs sont adossés à un mur, près d'une porte d'où se préparent à sortir les deux filles du textile. Toute leur attitude indique qu'ils font le guet. Les deux filles sont encore à l'intérieur et on ne distingue pas leurs traits, en raison de l'ombre qui règne dans le local où elles se trouvent. On les reconnaît à leurs vêtements, des tenues en toile de jeans. Leurs jambes sont en train de s'extraire du noir photographique, on voit les pantalons imprégnés de carburant, qui collent au niveau des genoux et brillent dans le soleil extérieur comme seule peut briller une étoffe gorgée

de liquide. Monge et Yasmina Fuchs ébauchent un coup d'œil en leur direction. Ils ont un regard ininterprétable. Il est évident qu'ils ne se disposent pas à aller vers les filles, qu'ils ne veulent plus leur parler, qu'ils attendent.

2.

Les filles descendent seules sur les voies. Elles ont les bras collés au corps, elles se voûtent un peu. Natacha Woo regarde vers l'arrière. Ni Monge ni Yasmina Fuchs ne font un geste pour les retenir.

3.

L'objectif a choisi d'isoler Monge et Yasmina Fuchs. Les deux kovarskistes se sont attaché des pancartes autour du cou, ou ils les tiennent devant eux, en tout cas, on peut lire le message qu'ils adressent à ceux et celles qui veulent bien regarder en leur direction. Ils ne sourient pas, mais on distingue une fièvre exaltée dans leurs yeux. Sur ce que Yasmina serre fièrement contre son ventre, on peut lire : LES JEUNES KOVARSKISTES S'IMMOLENT POUR L'ORBISE ! Sur le panneau de Monge figurent deux exclamations : SOUTENONS LES KAMIKAZES OUVRIERS ! et PLUTÔT MOURIR QU'ABANDONNER L'ORBISE !

4.

Natacha Woo et Linda Grimm se tiennent debout, à l'endroit où elles vont s'immoler. Leurs cheveux sont retombés devant leur visage dont on ne distingue pas l'expression. Il n'y a personne à proximité. Elles sont en train de reprendre leur équilibre après s'être hissées sur la plateforme. Linda Grimm est penchée sur le côté comme si elle allait tomber ou comme si elle était ivre. Il est possible qu'elles aient absorbé des drogues pour supporter l'approche de la mort. Elles sont flanc à flanc, il est manifeste qu'elles se sentent solidaires et qu'elles souhaitent ne pas être séparées. On ne voit pas qui, de l'une ou de l'autre, va saisir une boîte d'allumettes ou un briquet pour que le feu éclate.

5.

Les deux jeunes ouvrières du textile sont en flammes. Elles ne sont plus vraiment ensemble. Linda Grimm a dû parcourir quelques mètres avant de s'effondrer vers l'avant. Natacha Woo s'est effondrée sur les genoux, et,

apparemment, elle ne se débat pas. Ce sont des formes qui flambent. À l'arrière-plan, on voit Monge et Yasmina Fuchs qui tiennent leurs pancartes et ne bougent pas.

6, 7, 8.

Les trois photographies ont été prises à quelques secondes d'intervalle et elles présentent peu de différences. Les deux filles brûlent sur la plateforme, transformées en torches mais sans doute déjà inconscientes. Le photographe s'est placé sur le quai depuis lequel Monge et la veuve Fuchs assistent à l'immolation. On voit, en gros, ce que voient les deux kovarskistes : deux corps embrasés qui flambent sur un quai désert, et, au-delà, le convoi militaire avec ses banderoles et les soldats qui contemplent la scène, horrifiés.

9.

Sur ce portrait, le photographe a réussi à saisir de près Monge et Yasmina Fuchs. Dans la partie inférieure de la photographie, on voit le début des pancartes qu'ils serrent contre leur ventre, mais les inscriptions ne sont pas lisibles. Le cliché se concentre sur le visage des deux kovarskistes. Ils ont l'air épuisé, ils ouvrent la bouche, leurs yeux sont avides. Ils ne pleurent pas. Aucune larme ne coule sur leurs joues très pâles. On dirait qu'ils prononcent quelque chose, sans doute des slogans kovarskistes ou des invectives.

•

SEULS CEUX QUE J'AIME,
SEULS CEUX QUE J'AIME, ÉCOUTEZ !

OceanofPDF.com

Cinq

L'OUBLI

OceanofPDF.com

L'oubli

Nous n'avons pas oublié Mariya Schwahn. Nous pensons tous à Mariya Schwahn, hommes et femmes de l'Organisation nous nous rappelons Mariya Schwahn : peut-être pas à tout moment, mais souvent, nous nous rappelons l'importance de Mariya Schwahn pour notre vie, notre apparence et notre mort. Nous ne l'oublierons pas quelles que soient les circonstances. En dépit des interdictions et des tabous qui régissent le fonctionnement de notre mémoire, nous nous rappelons Mariya Schwahn avec une grande netteté, et nous évoquons son image avec une ivresse tendre que nous ne réservons à personne d'autre. Elle apparaît dans nos rêves alors que l'ordre nous a été donné de ne pas nous souvenir d'elle ou de ses semblables. Nous avons pour instruction de ne jamais l'évoquer quelles que soient les circonstances, et même de ne jamais l'invoquer quelle que soit la nature de notre sommeil ou de notre inconscience. Pourtant elle apparaît à l'intérieur de nos rêves d'hommes et de femmes de l'Organisation et, quelque nom qu'alors nous lui attribuions, nous pensons à elle comme à une amoureuse, comme à l'unique véritable amoureuse de notre existence. Nous pensons à elle comme à une femme exceptionnelle que nous avons passionnément aimée et qui a reçu, accepté et partagé notre amour avant, pendant et après la mort. Chacun pense à Mariya Schwahn comme à sa propre amante exclusive et éternelle, indépendamment des errances, affections et aventures qu'elle aurait pu connaître ailleurs. Dans les rêves des hommes et des femmes de l'organisation, Mariya Schwahn est tantôt instructrice de blindés, tantôt monitrice de close-combat, tantôt psychologue, tantôt responsable de la logistique durant les stages en espace clos, tantôt médecin urgentiste, tantôt rédactrice des programmes politiques ou des communiqués destinés à enflammer ou à tétaniser l'extérieur. Dans nos rêves ainsi elle change facilement de fonction et de forme. Elle change aussi de nom suivant celui ou celle qui la rêve. Mariya Schwahn peut endosser l'identité de Mariya Schwahn, de Nadiejda Schwahn ou de Sarayah

Schwahn, mais elle peut aussi s'appeler Verena Becker, Iponiama Oshawnee, Yasmina Fuchs ou Maria Samarkande. Elle peut même s'appeler Leonor Nieves. Elle change d'identité, d'aspect physique et même de génération, mais elle reste une combattante, une femme qui ne renonce ni à son engagement moral et politique de jeunesse, ni à la férocité intelligente de sa maturité, ni à ses amours tardives ou non. Dans nos rêves ou ailleurs, elle ne renonce sous aucun prétexte. Quelles que soient la situation tragique ou l'horreur désespérée dans laquelle le rêve ou la réalité l'ont plongée, elle ne renonce à rien. Mariya Schwahn est la femme la plus admirable, la plus précieuse, celle qu'il ne faut perdre pour rien au monde. Les hommes de l'Organisation et les femmes de l'Organisation, ceux et celles qui l'ont tenue entre leurs bras, essaient de ne pas la perdre. Au cœur de leurs rêves comme au fil de leur existence éveillée, ils s'efforcent d'interdire sa disparition. Mais souvent l'histoire se déroule de telle sorte qu'ils sont comme à jamais séparés d'elle. Il faut dire que l'oubli menace. On nous a appris énormément de choses, mais avant tout on nous a appris à nous taire et à oublier. Je me rappelle les exercices de mutisme et les exercices d'oubli. Je me rappelle les instructions que nous recevions au cours des séances consacrées au brouillage de la mémoire, au brouillage de l'inconscient et à l'oubli. Mariya Schwahn se tenait devant nous, hommes et femmes, et nous la dévorions des yeux, parce que chacun et chacune d'entre nous avait en tête sa propre complicité avec elle, sa complicité sentimentale, lascive et secrète avec elle. Chacun et chacune la regardait comme on regarde son unique amour. Nous la dévorions ainsi des yeux, camouflant notre attention derrière un intérêt purement scolaire, et parfois nous laissions vaguer notre esprit à l'écart des phrases utiles, des démonstrations et des préceptes qu'elle nous dictait. Dehors, de l'autre côté des murs, tombait une neige impitoyable, mêlée de glace cinglante, mêlée à une glace dont les aiguilles bruissaient contre les doubles fenêtres et contre les toitures des galeries permettant de circuler d'un bâtiment à l'autre. Nous étions loin de tout, dans un isolement total, nous vivions en autarcie depuis des semaines. Dehors soufflait un vent qui avait parcouru on ne sait quelles étendues blanches infinies, on ne sait quels paysages qui ressemblaient à des rêves de louves. Ou alors, au contraire, dehors interminablement tombait une pluie chaude, verticale, une pluie lourde de mousson. Selon les époques et les générations, les latitudes changeaient, les conditions météorologiques allaient d'un extrême à l'autre. Les langues dans lesquelles

on s'adressait à nous variaient. Mais, en réalité, ce qui se produisait à l'extérieur des murs pouvait être négligé ou nié, car le dehors n'existait pas pendant nos stages en espace clos. Mariya Schwahn seule existait, entourée de ses équivalents mâles et femelles qui nous enseignaient les techniques avancées nécessaires à notre survie et à la prolongation de notre survie pendant et après la mort, et qui vérifiaient sans cesse que nous avions bien assimilé les techniques avancées qui permettaient de mettre hors de cause l'Organisation avant, pendant et après l'histoire. On nous apprenait à reconnaître l'ennemi et à le frôler sans dommage pour nous, à le frôler en passant inaperçu, à l'éliminer, à le tuer. On nous formait pour que nous puissions porter des coups extrêmement rapides et efficaces, mais, dès que nous abordions les domaines sensibles et les techniques avancées, les prouesses physiques étaient reléguées à l'arrière-plan et il s'agissait avant tout d'apprendre à ne pas parler. Mariya Schwahn nous enseignait à ne pas parler tout en tenant un discours censé, à ne pas parler tout en lâchant torrentueusement de longs délires. Dans tous les cas il fallait feindre de ne rien cacher, et surtout de ne rien avoir à cacher. Se taire devant l'ennemi était rarement la tactique préconisée par Mariya Schwahn et ses équivalents mâles et femelles. Parler étant inévitable, il nous fallait apprendre à être remarqué par l'ennemi pour tout autre chose que notre relation à l'Organisation. À la fin des séances nous étions capables d'ignorer tout des mécanismes internes et des objectifs de l'Organisation, et même d'avoir du mal à nous représenter son existence. On nous apprenait à métamorphoser poétiquement et scrupuleusement la vérité afin que rien de crédible n'en subsiste. À la fin des séances, rien ne restait de la vérité, en nous comme ailleurs. On ne nous apprenait pas à mentir, mais plutôt à croire intensément à d'autres vérités, à croire à l'ailleurs et à oublier le reste. Mariya Schwahn était une experte dans toutes les matières qu'elle enseignait et elle était la femme que nous aimions, tous et toutes. Elle était la femme que j'aime. Dans nos rêves ou à l'état de veille, elle nous exposait encore et encore comment oublier, comment oublier les stages et le ciel du dehors, la neige qui noyait les bâtiments jusqu'au deuxième étage, la glace qui crépitait sur les fenêtres ou, au contraire, la pluie qui fumait sur les terrasses et les toits brûlants, l'humidité qui ruisselait à l'intérieur des galeries, l'eau partout sur le sol carrelé, comment oublier les séjours de formation en monde clos, comment oublier le peu que nous avons pu entrevoir de la logistique et de la hiérarchie, ainsi que les noms de tous ceux et celles qui nous entouraient

et peinaient avec nous. Elle nous apprenait à oublier son nom à elle, Mariya Schwahn. Sur ce point, nous n'avons pas su être de parfaits élèves, mais, sur le reste, nous avons donné satisfaction, tous et toutes. Nous ne nous rappelons pas les salles d'entraînement dans lesquelles nous apprenions à fracasser l'ennemi et à disparaître comme des fantômes, nous ne nous rappelons pas les couloirs d'obscurité ou de flammes dans lesquels nous devions nous déplacer en roulant, nous ne nous rappelons ni les séances où on nous apprenait à anéantir l'ennemi au sein d'une foule ou dans les tourbillons d'un incendie, ni les plongées répétées dans des mondes de ténèbres poisseuses et sans issue. Beaucoup de souvenirs sont absents, pour ne pas dire presque tous. Nous ne saurions aujourd'hui révéler comment et où nous avons appris à marcher, qui nous apprenait à traverser la foule comme des individus dont nul ne songerait à mémoriser la démarche ou le visage. Nous ne nous rappelons pas les longues séances de tir à l'aveugle et les innombrables journées de manœuvre à l'intérieur du feu ou dans les cauchemars. Nos instructeurs et nos instructrices, leur manière de transmettre leurs connaissances, leur posture, leur voix, n'ont laissé de trace nulle part en nous ou ailleurs. Nous n'avons rien conservé en mémoire, rien ni personne. Il y avait des techniques de base, des techniques avancées et des techniques hermétiques. Toutes étaient enseignées et répétées ensemble jusqu'à ce que nous ne pensions plus qu'à les oublier, et ensuite jusqu'à ce que l'idée même d'y faire référence ou de les décrire nous soit devenue étrangère. Il fallait apprendre comment porter à l'ennemi un coup fatal, parfois en un temps si bref que même l'ennemi n'en avait pas conscience sur le moment, et ensuite s'écarter de la cible en adoptant une attitude de totale médiocrité, s'écarter à l'intérieur de la foule, sans dommage et sans se faire remarquer par une absence exagérée d'émotion. Le silence et la tranquillité attirent l'attention. L'humilité excessive rend suspect, et cela quel que soit le cauchemar dans lequel on se replie après l'action. Nous devions répéter des dizaines de milliers de fois les gestes et les maladresses naturelles de la médiocrité, nous avons ancré en nous une profonde culture de la médiocrité après l'action. Nous ne nous rappelons pas quand et où nous avons répété cela et pendant combien de semaines, de mois ou d'années. Et nous avons oublié combien des nôtres sont morts ou n'ont jamais réapparu pendant l'entraînement. Mariya Schwahn allait et venait au milieu de nous, corrigeant nos fautes ou nous suggérant telle ou telle manière d'améliorer nos résultats quand nous serions vraiment et

concrètement à l'intérieur de l'obscurité ou à l'intérieur de nos rêves. Nous ne nous rappelons pas le nom de Mariya Schwahn, nous ne nous rappelons pas comment elle allait et venait au milieu de nous et ce qu'elle nous conseillait ou nous montrait. Nous avons oublié le nom des disciplines qu'on nous enseignait et sous quelles appellations anodines étaient répertoriées les techniques avancées et les techniques hermétiques. Nous avons des souvenirs, mais, quelles que soient les circonstances dans lesquelles nous sollicitons notre mémoire, ils sont faux. Nous nous rappelons parfois l'odeur douteuse des armes blanches que d'autres avant nous avaient manipulées, le parfum de graisse des armes à feu, la puanteur des blindés, la couleur grisâtre des mannequins sur lesquels figuraient les points vitaux tels qu'ils étaient définis pour les techniques de base, les techniques avancées et les techniques hermétiques. Sans la parler de façon fluide, nous comprenons la langue à laquelle avaient recours nos instructeurs lorsqu'ils abordaient les techniques hermétiques. Nous avons cela en tête, à la rigueur, nous avons en tête quelques images figées, illisibles, inexploitable, mais nous ne nous rappelons rien des salles d'entraînement dans lesquelles on nous apprenait à oublier l'action après l'action, à oublier le pourquoi de l'action, à oublier les voix et les visages des hommes et des femmes qui nous avaient conduits jusqu'au lieu de l'action. Mariya Schwahn secouait ses longs cheveux noirs, aux reflets bleutés, Mariya Schwahn ôtait sa casquette militaire et elle frottait son crâne rasé d'une façon un peu négligente, Mariya Schwahn entraînait et sortait en souriant à travers un rideau de flammes. Mariya Schwahn était belle. Nous la dévorions des yeux, nous l'aimions, nous refoulions l'oubli en dépit des instructions, nous n'acceptons pas d'oublier Mariya Schwahn. Elle nous apprenait comment oublier les physionomies de nos camarades, les plus frappantes comme les plus insignifiantes, comment effacer en nous le visage de l'ennemi tel qu'il s'était tourné vers nous au moment de l'action ou tel qu'il pouvait se graver en nous après l'action, comment oublier la silhouette, les mains et la bouche de nos instructeurs et comment oublier en quelle langue avaient été dispensés les cours. Dans les salles de stage nous nous entraînions à vivre l'action comme un rêve et à considérer que ce qui précédait ou suivait l'action appartenait à un autre rêve. On nous apprenait que l'existence était un rêve sans fin et que le seul moyen de s'en échapper était de s'introduire par effraction dans des mensonges ou des cauchemars. Nous nous entraînions aussi à attendre. Nous ne nous rappelons pas les

salles où on nous entraînait à savoir attendre, à briser en nous toute notion de patience ou d'impatience, à être étranger à l'écoulement du temps et à quelque échéance que ce soit. On nous entraînait à attendre longtemps, par exemple à attendre vingt ou trente ans, en ayant tout oublié ou en nous immergeant sans faillir dans la plus grande médiocrité quelles que puissent en être les conséquences, vingt ou trente ans à exister comme peuvent exister des hommes et des femmes qui n'ont approché ni l'ennemi, ni l'Organisation, ni l'entraînement à l'oubli, ni l'action, ni les univers hermétiques. Il nous fallait, en particulier, ne pas succomber à la tentation de laisser une trace ou une vaine signature qui contredisent, même d'une façon imperceptible et cryptée, la médiocrité de notre existence avant ou après la mort. Cette tentation existe, on la combat avec des techniques de base mais elle existe. Il fallait donc apprendre à oublier aussi après la mort, à oublier l'idée même de laisser une trace. Nous avons intégré cela à notre comportement, nous, soldats de l'Organisation, hommes et femmes. Nous avons appris à contrarier nos envies de gloriole ou de fanfaronnades et à parler comme des individus éloignés depuis toujours de la fonction de soldat, comme des créatures ignorant depuis toujours l'existence de l'Organisation. Nous avons appris à tenir devant l'ennemi jusqu'à la mort, en débitant des discours de médiocres ou de poètes. Dans les rêves des hommes et des femmes de l'Organisation, Mariya Schwahn se retrouve ainsi fréquemment en compagnie de personnages qui n'ont rien à voir avec l'Organisation, ou en compagnie de hâbleurs frêles qui parlent de l'Organisation à tort et à travers, d'une manière si approximative et brouillonne que nul ne peut mettre derrière leurs mots autre chose que des intuitions fantaisistes ou des billevesées mondaines. Ces médiocres ou poétiques personnages oniriques ne savent pas se battre, ne savent pas se taire, ne savent pas oublier et ne nuisent qu'à eux-mêmes et à l'histoire. Ils ne nuisent pas à l'Organisation quelle que puisse être la précision baroque de leur discours. Je me rappelle Mariya Schwahn et je sais me battre mais, pendant mes rêves, et, en tout cas, pendant les temps d'existence où on me fait traverser la réalité, je tiens devant l'ennemi des discours d'une grande médiocrité, des discours de chamane et de poète auquel nul n'attache le moindre prix. Ainsi je ne nuis pas, moi non plus, à l'Organisation.

Souvent nous nous posons la question de la mort. Je suis incapable de me rappeler ce qu'on nous a dit à ce sujet pendant les séances de techniques avancées et je ne me rappelle pas s'il y a eu ou non, autour de cela, des

séances de techniques hermétiques. La mort est une illusion incrustée dans l'illusion de la vie, la mort est un rêve sans images, la mort est un rêve dont on peut faire naître les images pendant le sommeil ou ailleurs, la mort est une fin dont nous pouvons avoir conscience, la mort est une fin dont nous pouvons indéfiniment prolonger la conscience, la mort est un cauchemar dans lequel nous pouvons choisir de nous introduire ou de ne pas nous introduire. Nous ne nous rappelons pas ce que les instructeurs et les instructrices nous expliquaient, ni pour quelles circonstances ils tentaient de nous transmettre ce genre de connaissances. Quand nous sortions des mondes clos après les stages, il nous semblait que les objectifs de l'Organisation étaient d'une clarté élémentaire, mais parfois, au contraire, nous ne pouvions comprendre au service de quel dessein nous avions offert ou sacrifié nos intelligences et nos corps. Nous avons oublié toutes les réponses. Nous avons oublié toutes les réponses, mais nous nous rappelons Mariya Schwahn et, de même que l'Organisation, sans vraiment savoir pourquoi et depuis quand, nous l'aimons.

OceanofPDF.com

Six

CRISE AU TONG FONG HOTEL

OceanofPDF.com

Crise au Tong Fong Hotel

On avait dû subir toute la nuit les coups de trompe de la locomotive, un tracteur Diesel comme on n'en fabriquait plus depuis des siècles, poussif et verdâtre, énorme. Le machiniste klaxonnait en permanence. Dans la pénombre des voitures où seules les veilleuses dispensaient un semblant de lumière, les voyageurs marmonnaient sans ouvrir les yeux, dérangés sans doute par l'insistance de ces deux notes sans grâce, et surtout en proie aux visions noires qui assaillaient chaque être humain à cette époque, puisque même les moins sensibles savaient que l'humanité était en train de disparaître. Les mugissements se succédaient. Ils étaient clairs ou enrroués selon l'effort que fournissait la machine. Il devait y avoir des obstacles organiques sur la voie, des personnes ou des animaux allongés entre les rails. Brown ne réussissait pas à dormir. Il s'assoupissait cinq minutes, un quart d'heure, puis il reprenait sa veille. Lorsque le train parcourait une courbe, ou lorsqu'il manœuvrait sur un chemin à crémaillère, les phares illuminaient brièvement des reliefs qui avaient l'air aussi morts que des collines de mâchefer. L'obscurité ensuite se reconstituait, dense et violente. Jamais le pinceau acide des lampes ne surprenait la moindre manifestation de vie, que ce fût une chèvre égarée ou un réfugié errant sur les bas-côtés, égaré, lui aussi, ou suicidaire. Brown avait vite cessé de scruter les ténèbres. Il ne s'intéressait plus au paysage. Il somnolait, ses pensées erraient vers des terres comparables qu'il avait vues en photographie, dans des magazines que les humains avaient publiés au temps où ils avaient encore assez de force et de connaissances techniques pour entreprendre une exploration des planètes proches, au temps où en tant qu'espèce ils se croyaient vaccinés à jamais contre la mort et l'extinction, au temps où ils s'imaginaient éternels. Il visitait des plaines martiennes, contournait des cratères et des alignements de dunes noirâtres, puis de nouveau il se retrouvait sur son siège de simili-cuir vétuste, entouré d'ombres avachies et

malodorantes. Et, de nouveau, la sirène de la locomotive poussait un double cri.

Et ainsi s'était déroulée la nuit : souvenirs de tas de cailloux en noir et blanc, reprises grondantes et ahanements du moteur Diesel, cahots, odeurs de sueur, de linge sale, appels lancinants, disharmonieux, demi-sommeil, méditation sur l'humanité mourante, sur la guerre noire qui l'avait menée dans le gouffre, sur l'impossible renaissance, sur la fin.

Le train barrit pour la millième fois et ralentit, puis il se mit à rouler sur une passerelle qui enjambait une rivière à sec. Les charpentes métalliques, les croisillons de fer et les câbles vibraient sous les roues comme à la limite de la rupture. Tout tremblait. Les voyageurs aussitôt réagirent à ce bruit. Brusquement, chacun semblait savoir quel endroit du trajet on avait enfin atteint, et, dans la voiture, tout le monde se redressa. Les haleines, après tant d'heure d'inactivité, évoquaient le vomi et la mort. Elles se combinèrent avec les effluves issus des sous-vêtements, créant une ambiance de fosse commune. Brown respira cela avec dégoût, puis, bon an mal an, il se réhabitua à la collectivité. À côté de lui, un quinquagénaire à cheveux ras délaçait un paquet pour vérifier qu'il n'avait pas été dépouillé par des voleurs pendant la nuit. Il éprouvait des difficultés à défaire les nœuds, mais il s'acharnait, l'air buté, tout en jetant sur ses voisins des regards méfiants.

Brown se tourna vers la fenêtre. Le ciel tartinait sur le matin un gris plombé uni qui n'éclairait presque rien et donnait envie de se rendormir. Les collines se succédaient. D'après la carte, on aurait dû apercevoir l'océan, car la ligne suivait la côte, mais l'océan était encore invisible. Il restait caché au-delà des petites buttes jaunâtres, à peine couvertes d'herbe, qui à présent constituaient l'essentiel du paysage. On voyait maintenant quelques maigres campements, des installations précaires faites de vieux camions militaires chinois dont certains n'étaient pas calcinés et possédaient encore leurs bâches, qui avaient été rafistolées pour servir de toit. Des fils à linge étaient tendus d'une cabine à l'autre. Parfois, les campements étaient abandonnés, mais quelques-uns semblaient habités encore. Des survivants se baguenaudaient sur les sentiers. Ils étaient peu nombreux. La plupart avaient de longues tresses qui leur battaient l'échine, certains roulaient leurs cheveux en un chignon qu'ils dissimulaient sous un chapeau de feutre. Ils marchaient tous sans se presser, comme conscients que leur déplacement ne les mènerait nulle part. Des chiens trottaient sur

leurs talons, isolés ou en meutes anarchiques. Dans les hameaux, des femmes s'activaient, elles s'occupaient de feu et de nourriture. Près d'elles il n'y avait ni nourrissons ni enfants en bas âge. Deux garçonnetts galopèrent un moment le long de la voie, puis ils s'arrêtèrent. Ils n'avaient pas de camarades de jeu avec qui se mesurer à la course. Ils avaient des physionomies d'adultes, d'adultes bizarres.

Les derniers, pensa Brown. Après eux, il n'y aura plus personne pour prendre le relais. Ils vieilliront dans la solitude. Ils seront seuls. Et ensuite, rien.

De l'air frais entrant maintenant par une fenêtre ouverte. Il faisait dehors une température normale sous ces latitudes, entre froid et tiède. La grisaille dominait.

— On approche de New Yagayane ? demanda Brown à la matrone assise en face de lui.

La matrone inclina vers Brown sa lourdeur malaimable. Elle avait de petits yeux étroits, une peau mal irriguée, cartonneuse, que l'insomnie avait fait blêmir. Sa bouche frémit selon un pli qui exprimait la contrariété, une répugnance à peine dominée, un peu comme autrefois quand un riche était obligé de s'adresser à un pauvre. Elle faisait un effort pour répondre à Brown. Sans doute considérait-elle celui-ci comme un attardé mental qui méritait une élémentaire compassion.

— Oui, on arrive bientôt, dit-elle.

— Vous me direz quand il faudra descendre ? dit Brown.

Il savait qu'il parlait pour ne rien dire. La ligne s'arrêtait là, à New Yagayane, aucune confusion n'était possible.

— Vous bilez pas, dit-elle.

— Le train reste trente-six heures au dépôt pour révision, intervint le quinquagénaire en resserrant un nœud sur le paquet qu'il avait ouvert peu de temps auparavant. Il va pas plus loin. Même un crétin pourrait pas rater New Yagayane.

Il ricana. Brown perçut son envie de dire quelque chose d'insultant.

— Même un expert international pourrait pas, ajouta l'homme.

Brown aurait voulu rétorquer que, pour sa part, il n'appartenait pas à la catégorie des experts internationaux, mais il ne trouva pas les mots. Son marmonnement fut effacé par le bruit des roues.

— Vous bilez pas, on vous dira, dit la matrone.

— De toute façon, si c'est le terminus, on peut pas continuer, hein ? plaisanta Brown.

— Tout le monde descend là-bas, expliqua la femme. On vous dira.

Elle secouait la main devant sa vilaine figure, comme pour en écarter les germes de l'imbécillité qui voletaient entre elle et Brown.

Brown lui dédia un sourire de gratitude, puis il avala un peu de salive et baissa les yeux. Feindre la misère mentale était une technique de camouflage recommandée par l'Organisation, mais il ne se sentait pas spécialement fier d'y avoir recours. En face de lui, la matrone hésitait, ayant sans doute remarqué quelque chose de forcé dans son idiotie, mais ne pouvant déterminer avec certitude s'il se moquait d'elle. Puis elle se redressa sur son siège et maintenant, par sa moue et sa raideur, elle proclamait son intention de ne plus lui adresser la parole.

Brown retira de dessous son siège la valisette qu'il avait pour bagage. Ses voisins avaient fini de rassembler leurs affaires, ils s'étaient enveloppés dans les manteaux et les hardes qui avaient passé la nuit à osciller au-dessus des têtes. Drapée dans une gabardine noire, pelucheuse, la matrone faisait semblant d'être captivée par ce qui défilait lentement derrière les fenêtres. Le sol était encombré, on ne pouvait plus bouger les jambes sans se heurter à un obstacle. Les bavardages s'étiolèrent puis s'évanouirent. Comme s'ils étaient au bord d'une empoignade, les gens se regardaient de biais avec des expressions méchantes.

Le train conserva la même allure pendant cinq minutes, puis il ralentit encore. Brown vit passer une vaste inscription « NEW YAGAYANE ». Maintenant le train avançait au pas entre les maisons sans étage. La voie traversait la ville. Sur la gauche, quand les murs ne les cachaient pas, on voyait les eaux grises de l'océan, quelques moutonnements. La rade ne devait pas être à plus de trois cents mètres. Il y eut une deuxième indication avec le nom de la ville peint en grosses lettres sur une plaque de tôle, puis les roues se mirent à grincer épouvantablement, et le convoi s'immobilisa.

Ni la matrone ni le quinquagénaire ne s'étaient donné la peine d'indiquer à Brown que le train était arrivé. Ils s'étaient mis debout en même temps que les autres voyageurs, comme anxieux de perdre leur droit à la sortie, et ils ramaient agressivement au milieu de la cohue qui s'était formée dans le couloir. Brown accompagna le mouvement général et il fut bientôt tassé entre des corps, bousculé par des valises, des genoux, avalant à pleines

narines les relents de cuir chevelu, de tissus fatigués et d'aisselles trempées de sueur.

Une minute plus tard, il avait débarqué sur le quai de la gare de New Yagayane : en réalité une simple dalle de ciment posée dans la rue principale.

•

L'hôtel de Brown se dressait à petite distance, on lui avait dit qu'il s'appelait le Yagayane Palace. C'était un cube en préfabriqué, avec un seul étage et une enseigne prétentieuse où *Yagayane Palace* était écrit au moyen d'anciens tubes de néon jaunes et rouges.

L'hôtel était ouvert, la réception était en ordre, mais il dut attendre un moment l'arrivée d'une femme qui, du haut de l'escalier, lui cria deux fois qu'elle allait descendre. Elle apparut, lui montra l'horloge qui indiquait six heures et demie du matin, et lui annonça qu'elle lui facturerait une nuit de plus s'il s'installait dès maintenant dans sa chambre. C'était une femme de quarante ou cinquante ans, un peu grassouillette, au visage banal. Elle avait un sourire aimable, elle sentait le savon, elle venait de faire sa toilette. Bien que favorablement disposé à son égard, Brown montra sa contrariété. Je ne vais vous donner aucun travail supplémentaire, protestait-il. Faites un geste commercial. Ça ne va rien vous coûter, ce n'est tout de même pas pour une douche vaguement tiède que. La discussion continua ainsi sans déboucher sur rien, puis la femme lui tendit la clé avec un soupir de lassitude. Brown s'en empara en la remerciant, mais, alors qu'il s'engageait sur l'escalier qui menait au premier étage, il se demanda sur quelle base il allait devoir payer sa chambre, en fin de compte. La question ne lui était pas égale, car il n'avait emporté avec lui aucun argent personnel et son enveloppe de frais avait été calculée d'une manière si sordide qu'elle ne lui permettait pas le moindre extra.

Il prit une douche dans la salle de bains du fond du couloir et se changea. Sa mission avait commencé, mais l'action proprement dite n'aurait pas lieu avant la nuit suivante. Toutes les heures à venir ne seraient qu'un prélude sans consistance. Il s'assit sur le lit. La pièce avait été badigeonnée à la chaux, elle était grande et spartiate, sans décoration, avec en tout et pour

tout un lavabo, une chaise et un lit double. Sur le sol carrelé Brown aperçut deux flocons de poussière qui avaient échappé au balayage.

Il les regarda voler dans le courant d'air pendant un moment, puis il alla s'accouder à la fenêtre. Il y avait du monde dans la rue. Juste en dessous, des paysans avaient installé des éventaies. Ils y proposaient leurs légumes, principalement des champignons et des racines que Brown avait déjà vues dans la documentation sur la région, mais dont le nom lui échappait, des racines rougeâtres ou blanches. Certaines étaient appétissantes. Il lui sembla identifier sur un présentoir du manioc, des navets, des patates douces. Il ne l'aurait pas juré. Il n'avait jamais été très versé en botanique et encore moins en culture potagère. À l'angle du Yagayane Palace, un vendeur de beignets commençait à faire grésiller des boulettes de pâte sur une plaque fumante.

Au-delà du marché, la rue continuait en direction du port. Il fallait se pencher et se contorsionner pour voir l'océan. Brown se pencha. Il y avait là-bas des navires qui finissaient de pourrir dans les bassins, des restes d'installations de levage, des cuves rouillées.

Brown revint vers l'intérieur de la chambre. Il vérifia que son pistolet était dissimulé sous du linge de corps et il recadenassa sa valise, puis il ferma la porte à clé et redescendit au rez-de-chaussée. Il y avait des relents d'huile dans l'hôtel. La femme de la réception mangeait des beignets qu'elle venait d'acheter au coin de la rue. Ils étaient brûlants, elle soufflait dessus pour les refroidir. Il n'osa pas reprendre avec elle la négociation sur le nombre de nuits qu'elle allait lui facturer. Il lui demanda s'il pouvait téléphoner. Elle s'excusa, la ligne du Yagayane Palace avait été coupée au cours de la dernière guerre. Elle lui conseillait d'utiliser le téléphone public. Il y en avait justement un à deux pâtés de maisons de là, dans une épicerie.

L'épicière informa Brown qu'il allait être le premier à utiliser son téléphone depuis des années, et ensuite elle prétendit que l'appareil ne fonctionnait plus, puis elle lui fit remarquer qu'elle ne pouvait rien pour lui s'il ne lui disait pas avec quel secteur du monde il comptait établir une liaison. À contre-cœur, Brown lui révéla son intention d'appeler Reservoir, une localité dont l'épicière ne connaissait pas l'existence, mais qu'elle associa immédiatement au tarif maximum.

— Je réveille pas la ligne pour moins d'un dollar cinquante, et ensuite ce sera un dollar par minute.

— Ce n'est tout de même pas aux antipodes, essaya de marchander Brown.

— Pour moi, c'est tout comme, s'entêta la commerçante.

Brown haussa les épaules.

— Et faudra payer d'avance, ajouta la femme.

Brown s'exécuta. Son enveloppe de frais fondait comme neige au soleil. L'épicière fouilla dans un tiroir et posa sur le comptoir trois pièces de cuivre. Elles étaient usées et sales. On lisait dessus *Long Distance Call*. L'appareil et les jetons avaient dû être offerts ou vendus par les Américains au temps de la présence américaine. Le téléphone était accroché devant le magasin, à l'intérieur d'une armoire de tôle fermée à clé. L'épicière ouvrit un cadenas et ferrailla un moment avec des pinces pour détordre un fil de cuivre qui jouait le rôle de fermeture de sécurité. Le fil résistait. Mécontent du prix qu'elle lui avait demandé pour la communication, Brown ne se proposa pas pour l'aider.

Il composa un numéro qu'il avait appris par cœur une semaine plus tôt. Cette suite de chiffres, un agent de l'Organisation la lui avait fait répéter plusieurs fois en lui interdisant de l'écrire, comme s'il s'était agi d'un renseignement ultra-secret et comme si la police rôdait alentour. En même temps, l'agent lui avait remis une poignée de dollars et un aller et retour Yagayane. C'était un homme au visage pâle, avec des mâchoires carrées et une expression impavide que Brown n'avait pas appréciée, un bureaucrate qui ne parlait pas de billet de train mais de titre de transport et qui s'adressait à Brown comme à un sous-fifre. À propos de Reservoir il avait suggéré que l'endroit se trouvait à l'intérieur des terres, dans une région où la vie humaine, d'après lui, persistait. Entretenir ce genre de bobard en face de Brown avait quelque chose de vexant, puisque, en tout cas dans l'Organisation, tout le monde savait à quel degré extrême de désolation biologique on était arrivé sur les zones non côtières. En réalité, ce nom de Reservoir ne pouvait pas correspondre à un lieu situable sur la carte ; Reservoir devait être un indicatif téléphonique spécial derrière lequel se cachaient le comité exécutif ou ses résidus encore en activité. Si l'on excepte une poignée d'araignées increvables, l'intérieur des terres n'accueillait plus aucune forme animale, et affirmer le contraire était soit de l'humour noir – et ce visage pâle n'avait aucune trace d'humour sur la figure ou dans la voix –, soit de la désinformation. « Ne me racontez pas ces stupidités, pas à moi », avait protesté Brown. Le travestissement de la

vérité, héritage des périodes où l'Organisation devait se défendre contre la pression policière et les agences d'espionnage, agaça Brown, car aujourd'hui plus personne ne s'intéressait aux combats de l'Organisation et à leurs conséquences improbables. La clandestinité ne s'imposait plus. Plus aucune police ne fonctionnait nulle part, les espions avaient fermé boutique. L'humanité était en train de s'évanouir, ahurie par le malheur et indifférente à ceux qui tentaient de prolonger son existence. « Je commence à en avoir franchement assez de ces mensonges absurdes », avait dit Brown. « Plaiguez-vous à d'autres qu'à moi, avait rétorqué l'agent. Je respecte la procédure. » Ils s'étaient séparés avec froideur.

À l'autre bout du fil, on décrocha presque immédiatement et, dès qu'il se fut identifié, on lui dicta des instructions. Le contact de l'Organisation à New Yagayane avait choisi « Boïan Cuzco » pour pseudonyme. On le rencontrait d'ordinaire sur la décharge d'ordures située à l'ouest du port. Boïan Cuzco habitait à New Yagayane depuis plus de quinze ans, mais, depuis quelque temps, il se comportait de manière bizarre. Il échappait à tout contrôle, n'envoyait plus de rapports, refusait d'écrire les autocritiques qu'on lui avait réclamées. L'Organisation le soupçonnait d'avoir basculé dans la démence. Brown aurait pour mission de l'approcher et de voir s'il était récupérable ou encore utile, et, pour le cas où le bilan serait négatif, de faire en sorte qu'il ne puisse plus nuire.

— En quoi nuit-il ? se renseigna Brown, sans obtenir de réponse. En quoi est-ce qu'un dément peut devenir dangereux pour nous ?

— Observez-le et agissez, dit une voix autoritaire.

Boïan Cuzco, expliqua la voix, avait été prévenu de l'arrivée de Brown. On lui avait envoyé un rêve prémonitoire, on lui avait ordonné d'accueillir Brown et de lui confier un travail délicat, quelque chose que seul un agent venu de l'extérieur serait capable d'accomplir.

— Vous verrez ce qu'il inventera, Brown, quelles foutaises, ça vous aidera pour votre diagnostic. Dans le rêve qu'on lui a transmis, on lui a suggéré un canevas d'action, quelque chose qui devrait se passer dans un hôtel chinois désaffecté.

— Quel hôtel ? essaya d'apprendre Brown.

— Le Tong Fong Hotel.

— Et ce qui devra se passer dans cet hôtel, c'est quel genre ?

— Ce sera une action nocturne, précisa la voix de mauvaise grâce. Vous verrez bien, Brown. Vous verrez ce qu'il inventera.

Puis on lui demanda si tout allait bien, de son côté.

— J'ai un problème avec la chambre, se plaignit Brown. En raison de l'heure d'arrivée, ils veulent me facturer un jour de plus.

— Vous avez une enveloppe de frais, Brown. Piochez dedans, elle est faite pour ça.

— L'argent disparaît à vue d'œil, souffla Brown.

— Serrez-vous la ceinture, Brown. Vous n'avez rien à voir avec les experts internationaux.

— Je sais, se défendit Brown. Mais ceux-là, il n'y en a plus nulle part.

— Ne trahissez pas la morale prolétarienne. C'est quelque chose à quoi nous tenons encore, Brown, la morale prolétarienne. N'ayez pas des rêves d'opulence comme en ont les experts.

— Vous avez raison, dit Brown après un silence. Je vais me débrouiller avec ce que j'ai.

— Bon, dit la voix.

— Avec ce que vous m'avez donné, dit Brown.

Il raccrocha. Il lui restait encore un jeton. L'épicière était sortie sur le pas de la porte et elle avait essayé d'espionner la conversation, mais il avait parlé en bouriate, comme toujours quand il devinait à côté de lui une oreille indiscrete.

— Alors, Reservoir ? fit-elle en le scrutant avec insolence.

— Quoi, Reservoir, dit Brown.

— Bonnes nouvelles ?

— Pas mauvaises, dit Brown.

La commerçante refusa de lui rembourser son jeton inutilisé. Au-dessus des sacs de riz, une étagère supportait quelques livres et une série de revues pornographiques d'occasion. Pour un dollar, il acheta un plan de Yagayane qui datait du début du siècle, ainsi qu'un morceau de fromage.

— Si vous me rendez le jeton, dit l'épicière, en prime vous pouvez choisir un livre.

— Quel livre ? demanda Brown.

Elle lui montra la pile de revues. Brown en feuilleta une, contempla trois secondes une brune pulpeuse qui écartait les jambes, puis il se ravisa et examina les livres qui s'empoussiéraient juste à côté. Il y en avait quatre, tous signés par d'obscurs auteurs.

— Je peux prendre ce que je veux ? demanda-t-il.

— Ce que vous voulez, dit l'épicière. Ça me débarrasse. Vous pouvez même en prendre deux. Cadeau de la maison.

— Merci, dit Brown. Je préfère ne pas m'encombrer. Un suffira.

Il mit la main sur un petit recueil d'entrevoûtes de Maria Samarkande, intitulé *Vain temps après*. Il n'était pas grand lecteur et il n'avait jamais beaucoup apprécié la prose post-exotique, mais, parmi les articles proposés, ces entrevoûtes avaient l'avantage de ne pas dépasser cent pages.

Avant de se rendre sur la décharge d'ordures, Brown déambula une heure dans la ville. La voie ferrée la divisait en deux, une partie basse qui prolongeait le port, et une partie haute faite de bâtisses en parpaings, dont les ouvertures jadis fermées avec des grilles ou des plaques de tôle ondulée maintenant bâillaient et soufflaient sur les passants des odeurs de pisse. Le marché aux légumes et le port méritaient la visite, mais, pour le reste, rien n'était vraiment passionnant à New Yagayane. Les rues se croisaient à angle droit, monotones et déprimantes, certaines se terminaient en impasses, coupées par des murs écroulés et de la pierraille, des débris. On avait l'impression de se promener dans un de ces camps de regroupement qu'autrefois les conseillers militaires préconisaient de construire pour héberger les hommes et les femmes survivants qui arrivaient sur la côte, pour leur faire attendre la guerre ou la fin du monde dans les meilleures conditions de confort possibles.

Brown déambula quelques quarts d'heure dans ce décor puis chercha le Tong Fong Hotel. Il l'avait vu sur le plan et sans peine il le trouva, près du port. C'était une assez grosse maison bourgeoise à deux étages dont les murs, soixante-dix ou quatre-vingts ans plus tôt, avaient dû être jolis, propres, peints en blanc. Aujourd'hui, elle était d'un gris ocre pénible à voir. Il n'y avait qu'une porte, au centre de la façade. Le nom de l'hôtel avait été effacé par le temps, mais on distinguait encore l'emplacement des caractères. Et, en tout cas, celui qui se lisait Fong. Des planches avaient été clouées en travers des fenêtres. Tout indiquait que plus aucun voyageur n'était descendu au Tong Fong Hotel depuis au moins une ou deux générations.

Brown fit le tour de la maison. Il l'examinait avec attention. Il n'y avait rien à en dire. Elle était abandonnée, comme toutes les habitations dans le quartier. Qu'est-ce qu'ils ont rêvé à partir de ça ? pensa-t-il. Qu'est-ce qu'ils ont envoyé comme rêve à Boïan Cuzco ? Qu'est-ce qu'il va me demander de faire, ce Boïan Cuzco, ce type du dépôt d'ordures ?

En réalité il n'était pas impatient de l'apprendre. Une fois de plus, il lui semblait que l'Organisation s'engageait sur une voie délirante. Elle l'entraînait dans une aventure irrationnelle qui n'avait plus de rapport direct avec le sauvetage de l'humanité en naufrage. Brown ne se sentait pas tenté par la dissidence ni par la défection et, bien entendu, il ne songeait pas à remettre en cause les nouvelles orientations de l'Organisation, mais il avait perdu tout enthousiasme, et le scepticisme le rongait. Comme tout le monde, il savait que le prolétariat ne triompherait plus et que l'humanité disparaîtrait bientôt sans avoir connu les lumières de l'égalitarisme, toutefois il avait du mal à admettre que, pour sauver les ultimes débris de l'espèce, l'Organisation désormais élaborât une stratégie à partir de visions magiques, de chamanisme à la petite semaine, d'hallucinations et de murmures entendus en rêve. Brown se considérait comme un soldat et il obéissait à sa hiérarchie, il lui obéissait avec un dévouement sans faille, mais il regrettait les temps mythiques où les réseaux clandestins luttaienent sans relâche pour la révolution mondiale, avec des objectifs et des idéaux clairs qui se transmettaient entre les militants de siècle en siècle et entretenaient l'espoir d'une vie meilleure pour les générations suivantes, alors que maintenant on avançait à tâtons, au hasard, tandis que tout autour l'humanité se raréfiait irrémédiablement en tant qu'espèce et vivait ses dernières années. Brown ne voyait pas dans les missions qu'on lui confiait une manière efficace de repousser l'extinction du genre humain. Si on résume, il ne comprenait plus ce qu'il faisait sur terre. Il sentait la fin rôder, la sienne comme celle des autres. L'idée d'aller au-devant de la mort pour accélérer les choses le traversait souvent, et il lui arrivait d'appuyer sur son visage le canon de son arme de service, et d'attendre que le coup parte, mais il ne pressait pas vigoureusement sur la détente et, après quelques minutes de confusion, il reposait le pistolet. Je ne peux pas faire ça à l'Organisation, se disait-il. Nous sommes si peu nombreux, à présent. Je ne peux pas leur infliger cette perte-là.

Il traîna encore un demi-quart d'heure autour du Tong Fong Hotel, termina son repérage, puis il prit le chemin du port.

Les entrepôts abandonnés exhalaient des odeurs pestilentielles, et on ne pouvait s'empêcher de penser qu'une grande quantité de rats ou d'humains y pourrissaient à côté de tonnes de poissons morts. Brown de temps en temps glissait la tête à l'intérieur, car la plupart des portails avaient été arrachés pour servir ailleurs, dans des endroits où des gens se donnaient

encore la peine d'édifier des demeures décentes. Contrairement à ce qu'il avait fantasmé l'instant d'avant, il n'y avait pas de cadavres. De nombreux toits n'avaient pas résisté à la pression du temps, à la rouille, à la mousson, et ils s'étaient écroulés en même temps que les piliers de fer qui les soutenaient, mais des colonnes étaient restées en place et elles se dressaient vers le ciel vide, offrant, à l'espace dévasté, une régularité incongrue. Quant aux soubassements, ils s'étaient affaissés. L'eau arrivait depuis des crevasses souterraines, elle affleurait avec des bruits de succion et des ébranlements sourds. Elle se mélangeait horriblement aux huiles et aux naphthes qui suintaient hors des cuves géantes. On ne pouvait s'aventurer sur le sol obscur, rendu confus par l'accumulation des débris et par ces flaques de semi-liquides noirâtres que rien ne parvenait à dissoudre, ni l'océan, ni les pluies. Juste en face, la rade donnait une impression de désordre. Des bateaux coulés obstruaient le port. Les vagues écumaient sur ces obstacles qui n'avaient déjà plus de forme, encore que l'on pût lire ici et là, sur des fragments de coques, quelques caractères, des chiffres.

Brown s'engagea sur une jetée en ruine et il contempla les installations détruites, les navires fantômes. Il se figea un moment en face de ce chaos tranquille.

Puis il bougea.

Bon, maintenant, je vais aller voir Cuzco, pensa-t-il.

On était déjà au milieu de la matinée.

•

Un homme était là, dans une position d'oiseau, sur un morceau de plage que les ferrailles de la déchetterie encerclaient. Il était accroupi à la chinoise, les fesses très basses, frôlant le sol de galets sombres. Il se déplaçait en canard d'une lisière de vague à l'autre. La plage était limitée d'un côté par un mur de débris, et de l'autre par une rampe de mise à flot telle qu'on en voyait autrefois dans les chantiers navals de petite taille. La rampe était en béton et elle avait perdu toutes ses parties de bois, ce qui la rendait ruiniforme et soulignait encore plus son inutilité actuelle. L'homme se penchait sur les écumes, à l'endroit où elles finissaient de pétiller, et il examinait les boulettes de fuel que la marée avait rejetées pendant la nuit. Il avait l'air de chercher quelque chose. Parfois il tendait les mains et

agrippait un caillou souillé de mazout ou une galette brun foncé pour l'envoyer devant lui, dans les remous et les marbrures de la houle. Il l'envoyait en secouant la tête, puis il reprenait sa marche en canard pour s'arrêter deux mètres plus loin.

Brown s'approcha.

L'homme marmonnait. Il émettait des phrases inaudibles, puis il se balançait de gauche à droite en tendant l'oreille, et soudain il rétorquait ou objectait sur un ton mécontent, entretenant ainsi une sorte de dialogue solitaire ponctué de silences.

Mentalement, il ne va pas bien, ce type, pensa Brown. Il y a de fortes chances que ce soit lui, le dissident qu'on m'a demandé de mettre à l'épreuve, d'éliminer si nécessaire.

— Bonjour, dit Brown.

L'autre se retourna avec violence et mesura Brown du regard, un regard jaune, sombre, où dominaient le désespoir et la méfiance.

Il avait une physionomie de goéland nerveux, caractériel, même, ses plumes sales étaient en bataille sur ses joues, son front étroit, sa nuque. Ses yeux ne se fixaient jamais longtemps sur le même point. Ils examinèrent Brown puis revinrent à l'océan, à des ruissellements près de ses pieds, autour de ses chaussures grosses, décousues.

— Qu'est-ce que vous venez faire ici ? demanda-t-il.

— On m'a parlé de vous, annonça prudemment Brown.

— L'Organisation ? dit Cuzco.

— Oui, dit Brown, soulagé que la conversation se noue ainsi, sans ambiguïté.

— Ils ne m'ont pas dit comment vous vous appelez, fit Cuzco.

— Brown, dit Brown.

— Si vous venez pour m'arracher une autocritique, Brown, autant vous dire tout de suite que vous ne l'obtiendrez pas, prévint Cuzco.

— Je me fiche de votre autocritique, dit Brown. Je viens pour le Tong Fong Hotel. Je dois faire quelque chose dans le Tong Fong Hotel.

— Ah, oui ! s'exclama Cuzco. Le Tong Fong Hotel !...

Il se penchait sur une flaque de mazout contre son pied droit, une tache entre les galets, avec une consistance de colle noirâtre. Il n'avait pas du tout l'air intéressé par son échange avec Brown. Soudain, il recommença à marmonner.

— Vous aussi, vous allez souffrir pour rien, comprit Brown.

— Dites donc, Cuzco, qu'est-ce que vous ? demanda-t-il.

— Ce n'est pas à vous que je m'adresse, Brown, grimaça Cuzco.

Brown avala un peu de salive mais ne se troubla pas. Il avait l'habitude de parler avec des gens bizarres, avec des membres de l'Organisation ou des humains dérangés – quand une espèce comme l'humanité aborde ses dernières décennies, la plupart des individus ignorent ou transgressent la norme : et on était déjà dans cette époque-là.

— J'avais cru, dit Brown.

Il s'inclina à son tour vers la flaque de mazout, cherchant à voir ce que regardait Cuzco, ce qui suscitait son murmure. À la surface de la pâte visqueuse, un animal se débattait avec maladresse, sans doute un crabe ou un insecte mutant. Pattes, antennes et pinces s'agitaient dans le désordre et comme à contre-cœur, puisque les jeux étaient faits. Puisque l'engluement était sans retour.

— Vous allez passer de l'atroce réalité au rêve éternel, marmonnait Cuzco. Ce n'est pas drôle. Le rêve éternel lui aussi est atroce. Si vous avez la malchance d'avoir une conscience, votre grande souffrance commence. Elle sera sans fin et le réveil, si vous comptez dessus, vous projettera dans du pire. Préparez-vous.

— C'est au crabe que vous parlez ? s'informa Brown.

— Bah, oui, fit Cuzco avec dédain.

— Vous ne le tutoyez pas ? demanda Brown.

— Bah, non.

— Vous allez l'effrayer, dit Brown.

— Je l'aide à se préparer, dit Cuzco. C'est notre rôle, maintenant. Nous ne pouvons plus rien faire d'utile, vous le savez bien, il n'y a plus d'avenir. Nous devons préparer ce qu'il y aura après l'avenir.

— C'est ça. En parlant aux crabes, ironisa Brown.

— Aux crabes et aux araignées, confirma Cuzco. Sur l'échelle, ils sont aujourd'hui un peu en dessous de nous, mais ils vont grimper.

— Quelle échelle ? demanda Brown.

— L'échelle humaine, dit Cuzco.

Brown ne put s'empêcher de porter son doigt à sa tempe et de mimer un demi-tour de vis.

— Vous êtes malade, Cuzco, dit-il.

— Bah, oui, fit Cuzco.

Brown s'accroupit à côté de lui. La plage était très sale et il ne voulait pas s'asseoir, de peur de tacher son pantalon. Les vagues étaient proches, de petite taille. On recevait sur les paupières et les joues des gouttelettes virevoltantes. L'eau courait entre des galets poisseux, emportant ou déposant des miettes métalliques, des granules de fuel. Le crabe remuait sans enthousiasme ses membres déjà engourdis. Derrière eux la décharge produisait de temps en temps des odeurs nauséabondes. Dépassant de dessous une portière de voiture, il y avait un oiseau mort inidentifiable sur un triangle de sable, à trois mètres de Cuzco. Le vent n'était pas assez fort pour lui trousser les plumes et il se contentait de rester ainsi, couché et mouillé sur un rivage qu'il ne voyait plus.

Ils se turent tous deux, Brown et Cuzco, une minute trente.

On voyait dans la distance les épaves qui reposaient sur les hauts-fonds. Des rouleaux parfois déferlaient et les submergeaient de mousses magnifiques et de moirures, puis les coques réapparaissaient, elles aussi couchées et mouillées et cadavériques. Brown avait ressenti un début d'agacement au contact des répliques insensées de Cuzco, mais l'océan gris, le ciel gris, le mouvement somptueux des vagues l'avaient aussitôt apaisé. Maintenant, il lui semblait qu'il allait mieux communiquer avec son interlocuteur. Qu'est-ce que ça peut me faire, qu'il soit fou ou non, pensa-t-il.

— Et nous ? dit soudain Cuzco.

— Quoi, nous, demanda Brown.

— Nous, dans l'échelle humaine, on est en dessous de quoi ? lança Cuzco.

Comme Brown ne répondait pas, Cuzco se remit à parler au crabe, mais cette fois à voix si basse que personne, sinon lui-même, ne pouvait l'entendre.

Brown le laissa terminer son discours. Le crabe prenait à présent des postures comateuses. Puis Cuzco soupira et redevint silencieux.

— Dites-moi ce que je dois faire au Tong Fong Hotel, fit Brown.

— Vous allez vous rendre là-bas cette nuit, dit Cuzco sur un ton de conversation normale et comme s'il avait attendu cette question depuis longtemps. Entre quatre heures et quart et quatre heures vingt, il y aura un incident. Vous appartenez au service Action, vous saurez comment agir.

— Vous avez vu ça en rêve ? demanda Brown.

— Bah, oui, dit Cuzco. Les rêves. Il nous reste au moins ça de fiable.

— Donnez-moi des détails, réclama Brown en haussant les épaules. Quel genre d'incident ?

— Je crois que c'est un rêve, mais je n'en suis pas sûr, dit Cuzco avec une certaine gêne. Ce que je sais, c'est que vous interviendrez dedans.

— Dans quoi ?

— Dans ce rêve.

— Je ne comprends pas, avoua Brown.

— Ce sera une occasion presque unique de préparer ce qu'il y aura après l'avenir, dit Cuzco. Je vous préviens, Brown, vous allez avoir une responsabilité énorme.

— Je ne vois pas de quoi vous parlez, se plaignit Brown. Allez, Cuzco, arrêtez d'exposer les choses d'une façon aussi abstraite. Soyez concret. Est-ce que je devrai entrer dans l'hôtel ? Est-ce que ce sera violent ? Est-ce qu'il vaut mieux que j'emporte mon arme ?

— Vous allez voir quelqu'un, dit Cuzco.

— Bon, approuva Brown. Quelqu'un.

— Il faudra aller à sa rencontre, hésita Cuzco.

Cuzco parlait maintenant avec réticence. Il avait des sursauts nerveux, il tordait ses mains squelettiques, souillées de mazout, il dansait d'un pied sur l'autre. Manifestement, il avait peur de tout gâcher en en disant trop.

— Aller à sa rencontre pour faire quoi ? Pour lui faire quoi ? insista Brown.

— Impossible de tout vous dire, regretta Cuzco. L'intervention ne dépend pas de moi. C'est vous qui déciderez.

— Aidez-moi quand même un peu, Cuzco, bougonna Brown.

— Il faudra l'atteindre, fit Cuzco.

Il était parcouru de frissons. Brown s'aperçut qu'il ne regardait plus rien, ni les vagues écumantes, ni le crabe à l'agonie dans sa glu. Ses yeux s'étaient révulsés, on en voyait surtout les parties éloignées de l'iris et de la pupille, des parties dont la couleur évoluait entre un jaune grisâtre et un jaune répugnant.

Il est dans un état quasi somnambulique, pensa Brown. Des hallucinés et des médiums, voilà avec qui on travaille, maintenant, pour sauver le monde, pensa-t-il.

— Il faudra se mettre à sa hauteur sur l'échelle, poursuivit Cuzco.

— Vous parlez de quoi, Cuzco. D'une échelle véritable, ou encore de l'échelle humaine ?

— Elle sera là et elle ne sera pas là, il faudra l'atteindre, dit Cuzco sans répondre.

— Vous me fatiguez avec vos énigmes, dit Brown.

L'autre fit un geste de colère, un adieu convulsif et rageur, comme s'il souhaitait rompre une bonne fois avec Brown.

Brown se replongea dans une observation taciturne de l'océan. Il réfléchissait à l'action telle qu'elle pourrait se dérouler au Tong Fong Hotel, et il pesait aussi le pour et le contre dans le cas Boïan Cuzco. De toute évidence, Cuzco n'avait plus les qualités pour être maintenu tel quel dans l'Organisation, mais là, sur la décharge d'ordures de New Yagayane, il ne mettait rien en péril. Ses seuls interlocuteurs semblaient être des crabes. S'il leur transmet des informations sensibles, pensa Brown, ils n'auront pas le temps d'en faire état avant de mourir. Ils sont tous à l'agonie. Les secrets ne seront pas répétés et se perdront.

Le regard de Brown se porta vers le large. Il n'y avait aucun bâtiment d'aucune sorte. Dans le paysage, seules les épaves faisaient acte de présence. Des écroulements huileux arrondissaient les fantômes des tankers ou des vedettes sabordées. Les ruines les plus proches étaient celles d'un ravitailleur. Jusqu'à l'horizon, les nuances plombées dominaient, et, plus haut, le ciel avait une teinte d'ardoise claire. Un faible crachin se répandait sur la côte. Il accentuait partout les contrastes.

Ce type est psychotique mais inoffensif, pensa Brown.

Ils ne se parlaient plus. L'eau devant eux battait, se brisait, se ramifiait, fluait, bouillonnait, refluait. On entendait dans la distance les clapotis et les coups sourds qui sonnaient sous la coque du ravitailleur, et, à un moment, Brown eut l'impression qu'il avait réussi à lire un fragment de nom sur l'épave. Dovjen... Les caractères étaient cyrilliques. Dovjenko, pensa Brown. Un nom ukrainien.

— Bon, souffla-t-il en quittant sa position accroupie. En attendant, je vais aller faire une balade dans les collines.

— C'est ça, dit Cuzco avec un reste d'agressivité. Bonne promenade. Et à demain.

— Pourquoi ça, à demain ? demanda Brown.

— Je croyais que vous étiez un agent discipliné de l'Organisation, lança Cuzco avec un demi-sourire sarcastique. Je suis le contact local. Après une action, l'agent doit faire son rapport au contact local, ça a toujours été la

procédure. Et en plus, je suis sûr qu'on vous a demandé de m'arracher une autocritique. De revenir avec mon autocritique.

— Mais non, assura Brown.

— Mon autocritique, vous savez où je me la mets ? demanda Cuzco.

•

Brown retrouva la voie ferrée qui coupait la ville en deux et il se mit à suivre les rails en direction de l'ouest, afin de rejoindre les collines au bas desquelles le train avait roulé en arrivant. Assez rapidement il sortit de New Yagayane. Les habitations précaires commencèrent à apparaître, des tentes, des carcasses métalliques, des containers fermés avec des bâches, des huttes informes.

Assis par terre ou sur des sièges de fortune, quelques réfugiés étaient installés entre ce bidonville clairsemé et la voie. Brown passait devant eux et les saluait d'un signe de tête. Ils ne répondaient pas et, au contraire, s'empressaient de se détourner, en prononçant à intelligible voix des remarques désagréables pour Brown. Ils se forçaient à parler en américain, sans doute parce qu'ils estimaient que Brown venait dans la région pour jeter les bases d'un nouveau programme de destruction, de remise en ordre et de pillage.

— Eh, je ne suis pas Américain, dit Brown à un homme qui venait de lui cracher dessus.

Il s'exprimait en langue générale, avec l'accent de la côte, tenant ainsi à effacer tout malentendu concernant sa citoyenneté, son origine ethnique ou autre.

— Toi, go home ! siffla entre ses dents le type qui avait craché.

C'était un soldat démobilisé qui avait ramené de l'armée ses loques militaires. Il les portait par-dessus ses loques civiles. Ses cheveux étaient rassemblés en un chignon gigantesque dont on sentait l'odeur à deux mètres. Il n'avait pas l'air commode. Brown croisa son regard et y discerna une envie de meurtre, de confrontation physique immédiate. Il ne s'en inquiéta pas. Il savait qu'en cas de bagarre il aurait le dessus, car, comme tous les agents du service Action, il avait des connaissances poussées en close-combat. Il était capable de neutraliser un fantassin ordinaire en

quelques simples gestes foudroyants. Mais il préférait régler l'incident pacifiquement.

— Les Américains, c'est fini, reprit Brown. Ils ont disparu. La guerre noire a eu raison deux. Il n'y a plus rien à craindre de ce côté.

— On t'a dit de go home, intervint un deuxième individu.

Celui-là était également doté d'un chignon énorme. Il avait posé dessus une casquette noire, avec une visière endommagée qui pendouillait et, sur le côté, une broderie qui reproduisait en chinois une calligraphie de Coca-Cola. À une autre époque, on aurait dit qu'il avait une coiffure grotesque.

Soudain à cette ébauche de conversation se mêlèrent des chiens. Ils s'étaient tenus tranquilles jusque-là, couchés derrière leurs maîtres et levant à peine l'oreille, et maintenant brutalement ils s'étaient redressés, le poil en bataille, la tête haute, et ils aboyaient. Roussâtres, massifs. On voyait leurs gencives mauves. Les deux types ne les faisaient pas taire.

— Tout ça, c'est du passé, vous savez bien, dit encore Brown en commençant à s'éloigner.

Il marcha à reculons pendant cinq ou six mètres, puis il tourna le dos. Il entendit les types se racler la gorge pour fabriquer de nouveaux crachats. Les chiens furent sur lui trois secondes plus tard. Il leur hurla un ordre avec une brusquerie si convaincante que les bêtes interrompirent leur élan et se contentèrent de le suivre en grondant. Derrière, leurs maîtres les excitaient, lançaient des cailloux, riaient bruyamment. Au bout de cent mètres, une sorte de rituel se mit en place : les chiens s'approchaient des jambes de Brown, feignaient de l'attaquer, Brown gesticulait et hurlait, les chiens laissaient s'étirer entre eux et leur cible une distance respectueuse, permettaient à Brown de faire une trentaine de pas, puis devenaient de nouveau menaçants, de nouveau se rapprochaient. D'autres chiens accoururent. Brown marchait vite, une gouttelette de sueur coulait avec insistance sur sa joue droite. Il avait choisi d'avancer le long des rails pour ne pas avoir à passer constamment devant les cahutes et les tentes des bidonvilles, avec leurs habitants hostiles. Les chiens réussissaient parfois à lui mordiller les chaussures, l'un deux déchira le bas de son pantalon. Il avait envie de les tuer. Il se baissa, il en blessa un à la tête d'un coup de pierre, qui s'enfuit en gémissant, puis un autre. Quand un troisième eut le milieu du museau fendu jusqu'au crâne, le reste de la horde comprit la leçon et, après une ultime longue bordée d'aboiements, mit fin à la traque.

Brown conservait en main le silex qu'il avait utilisé trois fois comme une hache pour se défendre. Un type avec une arme de pierre qui se bat contre des chiens, pensa-t-il. On pourrait se croire au début du monde, avant l'histoire. Alors que maintenant on est après. Il progressait à présent sur une piste de glaise durcie, parallèle aux rails. Il parcourut une demi-douzaine de kilomètres. Il repérait assez souvent des hameaux minuscules sur le flanc des collines, mais il n'essayait pas de s'y rendre. Qu'est-ce que je vais faire là-bas, pensait-il. Il ne savait pas trop quelle colline escalader pour jouir du panorama, il hésitait, et finalement il restait à la hauteur de la voie ferrée, se condamnant à une promenade monotone et fastidieuse.

Alors qu'il se préparait à rebrousser chemin, il avisa une dizaine de cabanes qui formaient une agglomération. Sur la porte de la plus grosse était suspendue une tresse rouge, visible de loin, indiquant un établissement où on pouvait se restaurer. Il marcha jusque-là. Il y avait des gens installés sur une petite esplanade avec deux tables de bois et quelques tabourets. Brown demanda combien coûtait un repas. La gargote était tenue par un manchot. L'homme fit un clin d'œil à l'assistance et demanda un dollar à Brown. L'assistance réagit par quelques rires. D'accord, fit Brown en s'asseyant sur le dernier tabouret libre. Le manchot alla chercher une louche de sauce et la versa dans un bol sale qui traînait devant Brown.

— Je veux mon dollar tout de suite, dit-il.

— Il n'y en a même pas pour un quart de dollar, protesta Brown.

— C'est ça ou go home, se fâcha aussitôt le manchot.

— Il fait des histoires, l'Américain ? se renseigna une femme depuis l'ombre de la cuisine.

Brown posa une pièce sur la table. L'assistance ne ricanait plus, on devinait des mouvements de bras, de tête, comme avant une empoignade généralisée. Quelqu'un fit craquer ses phalanges. Plus un mot n'était prononcé.

Donnant l'impression qu'il était indifférent à l'ambiance, Brown se pencha au-dessus de la nourriture qu'on lui avait servie. La sauce tiède finissait de cailler, il s'en échappait un fumet de haricots bouillis, accommodés avec du gras rance. Le bord du bol sentait la terre et l'ail.

Le manchot était campé sur sa droite, tendu et immobile. Manifestement il attendait un prétexte pour déclencher une dispute avec Brown. Celui-ci avait déjà décidé qu'il serait inutile et même dangereux de demander une cuillère. Il inclina le bol vers sa bouche et en lapa le contenu.

Puis il se passa le dos de la main sur les lèvres et il se releva.

Tout le monde l'observait.

— Allez, dit Brown comme s'il était accompagné d'une équipe de mauvais garçons qui lui obéissaient au doigt et à l'œil. Allez, les gars. On s'en va.

Il se mit à marcher sans jeter le moindre coup d'œil par-dessus son épaule. Il avait adopté un pas de randonneur, il prenait soin d'éviter toute nonchalance provocatrice. Tout ça me dégoûte, pensa-t-il, ces relations ratées avec la population, cette nécessité d'être sur ses gardes. Le silence seul le suivait, le silence et des regards mauvais qu'il préférait laisser s'émousser sans douleur sur son dos. Son assurance avait désamorcé les velléités de bagarre. Déjà la distance augmentait entre la table et lui. Déjà il dépassait la dernière cahute du hameau. Déjà il foulait la terre durcie d'un sentier, déjà il se rapprochait des rails. Une minute s'écoula, puis il se retourna. Dans le paysage misérable, gris, personne d'autre que lui n'était en mouvement. On distinguait encore les visages rudes des hommes assis ou debout, immobiles, leurs chignons, leur mauvaise humeur.

Il ne pleuvait pas, mais des gouttes tombaient par intermittence, et le ciel était brouillé. Brown en avait assez vu, il n'avait plus la moindre envie d'escalader une hauteur et de se planter là-haut pour admirer la côte. Il était temps de rentrer à New Yagayane.

•

Autour du Yagayane Palace, les vendeurs de légumes avaient replié leurs étals. Brown s'installa sur le lit et ouvrit *Vain temps après*. C'était, je l'ai dit déjà, un recueil d'entrevoûtes rédigées par Maria Samarkande et un collectif de bagnards post-exotiques. Brown n'avait jamais été un fanatique de littérature, et, après une quinzaine de pages, il se rendit compte qu'il n'avait absolument rien retenu du texte. Comme souvent dans ce genre d'œuvre, l'histoire mettait en scène des chamanes à l'agonie, des morts traversant leurs ultimes cauchemars, des moines-soldats et des oiseaux. Brown ne se sentait pas en sympathie avec de tels personnages. Il referma le livre en grimaçant. Qu'est-ce que j'ai à me pencher sur ces élucubrations, pensa-t-il. Pourquoi est-ce que je m'oblige à suivre les pénibles aventures de ces losers. Soudain il regrettait d'avoir si mal choisi, de ne pas avoir pris une

des revues pornographiques qui s'empilaient sur l'étagère de l'épicerie. Il avait contrarié son envie au nom de la morale prolétarienne, une morale si hors de propos aujourd'hui que l'Organisation l'évoquait la plupart du temps au hasard et sans y croire. Il avait eu honte en présence de l'épicière, mais, maintenant, à côté de *Vain temps après*, il pensait aux femmes nues qu'il aurait pu ici contempler tranquillement, et il le regrettait.

Il quitta le lit où il s'était vautre et il alla se planter devant la fenêtre. De l'océan on ne voyait que des découpures grisâtres. Le toit d'en face était partiellement couvert de zinc, les maisons voisines se terminaient sur des terrasses inachevées, remplies de plâtras immondes et de débris. De temps en temps, des mouettes atterrissaient à proximité. Elles atterrissaient et elles s'épouillaient en silence, et elles se dandinaient, méditatives et laides, puis elles quittaient leur perchoir en battant bruyamment des ailes. Brown les observa pendant une petite heure. Il n'avait rien d'autre à faire.

L'après-midi mit du temps à s'épuiser, et Brown désespéra un moment d'en finir avec lui. Puis le soir vint.

Avec le crépuscule, les mouettes disparurent totalement. La nuit tomba. La seule indication affichée sur la porte concernait l'heure à laquelle le dîner était servi pour les clients qui avaient opté pour la demi-pension. Dix-neuf heures trente.

Il se lava les mains et descendit.

Dans la salle à manger, sur une table il y avait une nappe propre. Le couvert était mis pour une personne. Brown s'installa devant l'assiette vide.

— Bonsoir, dit la femme avec qui il avait discuté ce matin à la réception.

Elle sortait de la cuisine, elle transportait une soupière en métal. Quelque chose fumait à l'intérieur, une purée épaisse, granuleuse, qu'elle transvasa dans l'assiette de Brown.

— C'est bon, dit-elle sans façon. J'ai déjà mangé ma part et c'est bon.

Elle s'était assise en face de Brown et elle le regardait manger.

— C'est excellent, mentit Brown. On dirait du pemmican.

— On peut appeler ça comme ça, oui. Une espèce de pemmican.

— Vous avez mis quoi, dedans ?

— Je vous donnerai la recette, si vous voulez, dit la femme.

— Volontiers, dit Brown.

La femme rit, plissant ses yeux en amande. Elle se tenait droit, elle secoua ses cheveux noirs avec une coquetterie un peu appuyée qui alerta Brown. Il pensa au prix de la chambre, aux revues pornographiques, puis il

se mit à la considérer, entre deux cuillerées. Il y avait en elle quelque chose d'attirant. Elle possédait des traits et un corps tout à fait communs, mais par sa manière de se placer, d'écouter Brown, de soutenir son regard avec une fausse décontraction, elle attirait Brown. Elle exprimait sa disponibilité avec pudeur, sans netteté, ce qui convenait à Brown qui aurait peut-être été choqué si elle lui avait fait des avances trop évidentes. Quelle disponibilité, pensa Brown soudain. Cette femme n'est pas une fille des magazines. Qu'est-ce qui me prend d'oser divaguer lascivement à son sujet.

La femme lui demanda son âge, qu'elle connaissait déjà puisqu'il avait indiqué une date de naissance sur le registre de l'hôtel, et elle lui confia le sien – quarante-quatre ans. Elle minauda discrètement pour dire son prénom – Natacha. Elle s'était mise à parler de son quotidien à New Yagayane, dans l'hôtel qui n'accueillait presque jamais de voyageurs. Vous êtes le premier depuis quatre mois, prétendit-elle. Manifestement, la solitude lui pesait. Elle avait été mariée, autrefois, mais son mari avait été tué dans son bateau de pêche, sans doute à la suite d'un abordage et d'une rixe avec des pirates.

— Il y a encore des pirates ? s'étonna Brown. Et des gens qui vont en mer ?

— On en voyait encore l'année dernière, réfléchit la femme. Des pêcheurs, des caboteurs, des pirates. Rarement, mais on en voyait. Maintenant tous les bateaux ont coulé. Ça aussi, c'est fini.

La conversation s'engagea sur les étapes successives de la fin de l'humanité, sur la disparition rapide de tout ce qui avait constitué la civilisation et même le souvenir d'une civilisation, sur l'accélération de ce naufrage. Brown fut tenté de placer dans son discours les analyses chiffrées dont disposait l'Organisation, d'effroyables statistiques qui donnaient à l'espèce humaine une très faible chance de compter encore des représentants d'ici un demi-siècle. Puis il laissa la femme orienter le débat sur les détails qui la révélaient plus que tout, la baisse de la qualité de la vie, les coupures d'électricité, la raréfaction des produits, les conditions d'hygiène qui se dégradaient.

— À propos, est-ce que vous auriez un produit pour nettoyer une tache de goudron ? demanda Brown.

— Non, dit la femme.

— Tout à l'heure, sur la plage, je me suis sali le bas de mon pantalon.

— Ça ne partira pas, même en frottant, dit-elle après avoir vaguement regardé la tache que Brown lui montrait.

— Je n’ai pas de pantalon de rechange, déplora Brown.

— Je pourrais peut-être vous donner un de ceux que mon mari portait, proposa la femme.

— Il avait la même taille que moi ? s’informa Brown.

— Je ne me rappelle plus très bien, dit la femme.

Pendant quelques instants, Brown recommença à fantasmer. Il imagina qu’elle tenait ainsi un prétexte pour entrer tout à l’heure dans sa chambre et s’approcher de lui, il imaginait la scène, l’essayage du pantalon interrompu par des câlineries maladroites venant de lui et d’elle. Puis de nouveau il s’inspirait de ce qu’il avait entrevu dans les magazines que l’épicière lui offrait. Puis il mit fin à ce cinéma intérieur. Mais pour qui tu te prends, Brown ? pensa-t-il. Pour qui tu te prends, hein ? Pour un type dont une femme aurait envie de toucher la peau ? Pour un type sexuellement intéressant ? Brusquement, il se vit tel qu’il était : un envoyé du service Action, déguisé en voyageur perdu ; un lointain descendant des révolutionnaires du temps de la révolution mondiale, qui après avoir mangé un ragoût de viandes rances était en train de se faire des idées sur ce qu’attendait de lui une veuve entre deux âges. Sa rêverie ne portait pas à conséquences, mais elle était ridicule et, selon toute vraisemblance, elle était infondée. Derrière leur banal échange de phrases, de gestes, il n’y avait aucune demande. Il n’y avait aucune ébauche de danse nuptiale, même déformée, même très déformée. Calme-toi, Brown, pensa-t-il. N’interprète pas la réalité de travers.

De toute façon, si elle était dans ta chambre cette nuit, elle ne ferait que te compliquer la tâche, pensa-t-il. Dis voir, Brown, qu’est-ce que tu trouverais comme excuse pour te lever à quatre heures du matin, pour sortir dans la ville noire ?

Brown continuait à sourire et à discuter de chose et d’autre, mais il avait changé un peu d’attitude. Il restait sur son quant à soi et cela se remarquait. Sensible à cette volonté qu’il affichait de ne pas la conquérir, la femme se montra soudain pressée d’aller faire la vaisselle, d’autant plus que l’électricité était coupée dans la ville à partir de neuf heures et demie. Il but un thé avec elle puis déclara qu’il était fatigué et monta à l’étage.

Comme elle n'avait plus rien dit au sujet du pantalon, Brown se demanda si la question avait été oubliée, ou si la femme allait finalement lui apporter ce vêtement de son mari, et il se demanda aussi si elle comptait le lui offrir ou le lui vendre, et à quel moment dans ce cas elle frapperait à sa porte, avant la coupure de l'électricité ou le lendemain matin. Il l'entendit fermer la porte d'entrée et monter les escaliers, puis se retirer dans sa chambre au bout du couloir. Dehors, la rue était très mal éclairée. À neuf heures trente, la ville fut plongée dans le noir total. Brown continuait à attendre. Au fond, il n'avait pas renoncé à l'idée d'une aventure avec cette femme. Il espérait encore qu'elle sortirait de chez elle pour se rendre chez lui, il se la représentait dolente, parfumée, il imaginait quelles audaces elle pourrait tenter après être venue se coller contre lui. Il n'avait pas fermé sa porte à clé. De temps en temps il s'approchait du panneau de bois et il écoutait avec attention. Dans l'hôtel, tous les couloirs étaient silencieux.

Sur le bord du lit, près de sa valise ouverte, il vérifia à de nombreuses reprises que son pistolet était en ordre de marche. Le chargeur contenait huit balles, il les ôta une à une et les remit en place quatre ou cinq fois. C'était un divertissement de militaire ou de tueur. Il savait faire cela vite et les yeux fermés, à tâtons. Par intervalles, il allait se pétrifier devant la fenêtre. La ville dormait, la rue n'était pas éclairée. Aucune lampe ne brillait nulle part. L'océan était invisible, le ciel nuageux, sans lune, avec de rares étoiles.

À partir de onze heures, il se mit à lutter contre le sommeil, jusqu'à minuit, puis l'envie de s'écrouler passa. Vers une heure du matin il se sentit complètement en forme, sans doute parce que l'adrénaline liée à la proximité de l'action commençait à couler dans ses veines.

Devant la fenêtre, l'acidité de l'air avait augmenté. Brown restait immobile, en retrait devant l'ouverture, ou engageait le buste vers le noir du dehors, sans rien voir de plus. Il n'était pas frileux, toutefois après avoir éternué à trois reprises il alla prendre le plaid écossais qui servait de couvre-lit et il s'emmitoufla dedans.

Sa montre avait des aiguilles phosphorescentes. Il scrutait le cadran en plissant les yeux et comparait ce qu'il avait discerné avec ce que son intuition lui suggérait. À trois heures et demie, il glissa son pistolet entre sa ceinture et son coccyx et il ouvrit la porte de la chambre. Il descendit l'escalier en prenant des précautions pour qu'aucun bruit ne le trahisse. Il allait lentement, il mit deux minutes pour atteindre le comptoir de la

réception. Il le laissa derrière lui et fit les quatre pas qui le séparaient de la porte d'entrée. Celle-ci était fermée à clé, mais la serrure était vide. Il tâtonna un moment sur le mur pour le cas où la clé y aurait été accrochée, puis il décida de sortir par une pièce du rez-de-chaussée. La salle à manger était juste à côté. Il la traversa en s'efforçant de ne pas buter dans les chaises ou les tables et il arriva devant une fenêtre. Il l'ouvrit et il sauta par-dessus le rebord.

Maintenant il était debout à l'extérieur du Yagayane Palace.

Maintenant l'action avait sérieusement débuté.

Il faisait frais. Il avait oublié le plaid sur le rebord de la fenêtre. Il alla le reprendre.

Sans hâte particulière, il se dirigea vers le Tong Fong Hotel. Les repérages du matin l'aidaient à ne pas s'égarer. Il se rappelait le nombre d'intersections à franchir, combien de résidences effondrées laisser sur sa droite, quelles rues ne pas emprunter, quand obliquer vers le port. Il avait largement le temps d'arriver au Tong Fong Hotel. Il savait même qu'il arriverait en avance. La ville était parcimonieusement éclairée par une poignée d'étoiles. Dans l'ambiance de cette nuit noire, elle paraissait inhabitée depuis des années. Les maisons empestaient la moisissure, les rues exhalaient des relents d'eau croupie et, dans cette lourde pénombre que rien ne troublait, tout donnait une impression d'insalubrité plus forte qu'en plein jour. Brown longeait les murs, les éboulis. L'idée de danger n'était pas très vive, mais il veillait à se déplacer sans que ses chaussures crissent ou claquent sur le sol. Maintenant, il avait cessé de visiter le décor en touriste.

Il aperçut le Tong Fong Hotel alors qu'il n'était pas encore quatre heures. L'hôtel était entièrement noir. Derrière les ouvertures barricadées, le silence régnait. Il commença tout d'abord par examiner les lieux de loin, en se dissimulant, puis il explora le début des deux rues adjacentes. Il n'y avait rien de suspect. Dans un coin un peu plus obscur encore que le reste, il urina, ce qu'il n'avait pas fait au Yagayane Palace afin de ne pas risquer de réveiller la femme qui dormait à l'étage. Les maisons formaient des taches gris sombre à plusieurs dimensions, on distinguait le rectangle des portes et des fenêtres, les gouttières plus noires, quelques façades peintes de couleur claire, les écroulements et les déchirures dans les murs des bâtisses en ruine. Brown alla se poster juste en face du Tong Fong Hotel et devint un guetteur armé et prêt à tout. Il y avait derrière lui une cour et des ruines, et un silence complet. La veille, il avait vérifié que l'endroit ne pouvait pas

causer de mauvaises surprises et que, s'il s'installait là, il n'aurait pas besoin de regarder derrière lui.

Il n'avait pas froid. La couverture le gênait un peu, il la tordit comme une grosse écharpe autour de son cou, laissant pendre les deux tiers de l'étoffe sur son dos. Il saisit le pistolet qui était sur ses reins et qui le gênait, lui aussi. Il en ôta la sécurité puis il la remit, et il refourra l'arme entre sa ceinture et sa chemise, mais cette fois-ci contre son ventre. Le contact avec l'acier lui déplut, il se sentit soudain glacé et humide, au bord du frisson, de nouveau il changea l'emplacement de son arme, préférant la remettre à l'endroit où sa colonne vertébrale se creusait. Qu'est-ce que tu as à t'agiter, Brown, pensa-t-il. Tiens-toi tranquille. Il n'y a personne, mais tu vas finir par attirer l'attention sur toi.

Regarde le Tong Fong Hotel et ne bouge plus d'un millimètre, pensa-t-il. Tu attends quelque chose, Brown. Concentre-toi. Il faudra que tu détermènes en un temps très bref si c'est une cible ou pas. Il faudra que tu le détermènes. En un temps très bref.

Déjà il respirait comme on doit respirer quand on est à l'affût. Il avait relâché la tension de ses muscles, il ne se laissait plus distraire par la couverture, ni par les odeurs de ciment humide, de bâtiments dévastés, ni par les gargouillis que parfois son ventre émettait. Il avait oublié qu'il était un type dans le noir, avec une couverture écossaise autour du cou, incongrue et ridicule. Il se mit à interpréter l'image de la nuit qui était totalement fixe devant lui, avec quelques reflets d'étoiles et de rares détails.

La porte était en bois et elle semblait intacte et solide. Elle n'avait jamais été forcée par des squatters ou des vandales. Les planches clouées sur les fenêtres donnaient à cette villa massive, à l'architecture démodée, un air de forteresse imprenable. Les environs étaient gorgés de ténèbres. Au-dessus du toit, en plissant longuement les yeux pour mieux voir, on distinguait le ciel qui diffusait du néant, de l'éternité et du froid, et une demi-douzaine d'objets célestes qui avaient lancé leurs derniers feux un milliard d'années plus tôt : des images de vivants éteints depuis presque toujours.

Quant au Tong Fong Hotel, c'était un lieu de mort. Un lieu éteint, lui aussi, pensa Brown. Son image vient de partir pour être reçue ailleurs, pensa Brown, après un voyage inimaginable à travers les gouffres, pour être reçue ailleurs ou pour se perdre dans le temps infini, comme le scintillement des étoiles qui témoigne d'une réalité qui n'a aucun rapport avec le présent.

C'est un rêve, pas un territoire de l'action, pensa Brown.

Un rêve de Boïan Cuzco, sans doute rien de plus.

Sans doute rien de plus, voilà, pensa-t-il encore. Puis il fit le vide pour rester vigilant, et, aux alentours de quatre heures seize, il sut que quelque chose de troublant était en train de se produire. Rien n'avait changé dans le paysage, les ténèbres continuaient à être denses, mais une angoissante impression de noirceur l'envahit pendant quelques secondes, irrationnelle et féroce, lui ôtant presque toute volonté de vivre, et, ensuite, alors que cette impression se dissipait et qu'il retrouvait ses esprits, une bouffée âcre arriva jusqu'à lui, d'ébonite ou de linoléum en train de fondre, une odeur laide comme il en surgit au début d'un incendie, avant les premières flammes, ou juste après.

La puanteur augmentait. Elle devait être portée par des fumées que la nuit empêchait de voir. Il n'y avait aucun bruit, puis il y eut un craquement incompréhensible à l'intérieur de l'hôtel, évoquant la foudre ou une déchirure effrayante et sans tonnerre. Attention, ça commence, pensa Brown. L'adrénaline déjà coulait puissamment dans ses veines, elle changeait ses perceptions et sa tonicité musculaire. Il se resserra dans l'ombre, aux aguets comme un animal qui sent que sa proie se rapproche.

Quelle proie, pensa-t-il.

Aucun mouvement n'était décelable dans la rue, rien ne bougeait derrière les fenêtres barricadées du Tong Fong Hotel.

Il se rappelait les maigres indications que Boïan Cuzco lui avait données. L'heure était exacte, entre quatre heures et quatre heures vingt. Mais le reste ? « Une occasion presque unique de préparer ce qu'il y aura après l'avenir. » « Une responsabilité énorme. » « Voir quelqu'un. » « Aller à sa rencontre. » « L'atteindre. »

L'atteindre comment ? s'interrogeait Brown. D'une balle ? Pourquoi ? Pour quelle raison ?

L'odeur de brûlé augmenta, elle devint moins fluide, envahissante. Brown se mit à respirer par la bouche. Aux fumées ne se mêlaient pas des vapeurs toxiques, mais il sentait une irritation au fond de la gorge. Ça flambe fort, pensa-t-il. Quelque part dans l'hôtel, peut-être dans un sous-sol, dans une cave, un feu se développait, mauvais, sournois, sans couleur. Il y eut un nouveau craquement de foudre, un froissement brutal, comme si l'espace dans le Tong Fong Hotel se pliait – comme si, en une fraction de seconde, il perdait sa forme puis la retrouvait. Ce genre de vacarme bref, indescriptible. Et, alors que le silence revenait, la porte d'entrée de l'hôtel

fut arrachée de ses gonds et disparut, projetée on ne sait où, projetée ou aspirée, et Brown entendit aussitôt un hurlement continu comme en émettent les grands fours industriels. Il ne voyait toujours rien, pas de reflet de flammes, aucun rougeoiement, mais au bout de trois ou quatre secondes il reçut l'onde de la chaleur en pleine figure. Manifestement, dans l'hôtel régnait une température insupportable. Cette combustion obscure fit battre le cœur de Brown. Il ne réussissait pas à plaquer là-dessus une explication logique. Il ne pouvait pas formuler une pensée. Il hésitait à agir. Il posa la main sur la crosse de son pistolet puis il la retira. Ce qui se passait au Tong Fong Hotel n'avait rien à voir avec une action où les armes étaient utiles, ce qui se passait au Tong Fong Hotel ressemblait à un très mauvais rêve. Ce Cuzco, pensa-t-il, il aurait tout de même pu m'en dire plus.

Il avait cessé de se dissimuler, estimant qu'il était suffisamment entouré de nuit pour rendre toute éventuelle attaque difficile. Quoi qu'il se produise, il aurait le temps de riposter et de se cacher de nouveau. Il traversa la rue en direction du Tong Fong Hotel. Il était fasciné par la porte, par cette ouverture qui béait, crachant de la fumée qu'il ne voyait pas et une chaleur brûlante qui lui cuisait la peau du visage. Qu'est-ce que, pensa-t-il. Il s'était figé. Qu'est-ce que je suis censé faire dans les secondes qui viennent ? Me précipiter là-dedans, dans ce brasier étrange ?

Cuzco parlait d'atteindre quelqu'un.

Atteindre quelqu'un qui est là, peut-être. Je dois entrer ? Appeler ?

Quel rapport avec l'avenir ? pensa-t-il. Avec ce qui sera après l'avenir ?

Il était ramassé, prêt à avancer encore pour regarder à l'intérieur depuis le seuil, quand une forme apparut dans l'embrasure. Il recula aussitôt de plusieurs mètres. La forme était à peine visible, ténébreuse sur un fond de ténèbres. On ne distinguait pas vraiment sa structure, mais, bien qu'immobile, elle donnait l'impression d'être vivante.

On ne sait pourquoi, Brown eut aussitôt la conviction qu'elle ne présentait aucun danger. Au contraire, pensa-t-il. C'est elle qui est en danger.

Il en parlait au féminin. Il avait conscience qu'il y avait une féminité en elle, associée à quelque chose de terrifié et d'innocent.

Une enfant, pensa-t-il.

La forme était pourtant massive et très différente de ce qu'on imagine d'ordinaire quand on évoque une petite fille. Elle ne bougeait absolument pas, puis elle fut comme habitée par un frémissement. Brown recula encore

de deux pas. Le frémissement était hideux. Dans le noir, on ne pouvait pas l'interpréter, mais en tout cas il parlait à l'inconscient de Brown. Pendant une seconde, peut-être deux, une durée qui parut à Brown démesurée, la petite fille ainsi trembla, vibra. Il y avait derrière elle le bruit d'un brasier, l'odeur et le vent d'un brasier. La petite fille, appelons-la ainsi, grelottait d'une façon bizarre, sans soulever les membres sur lesquels on pouvait raisonnablement supposer qu'elle s'appuyait pour tenir debout. On ne voyait rien, on ne voyait pas à quoi elle ressemblait. Il valait mieux admettre une fois pour toutes qu'il s'agissait d'une petite fille. Brown se refusait à penser de façon argumentée et précise. Afin d'avoir les certitudes qui allaient lui être nécessaires pour agir, il s'en remettait maintenant à son intuition, à ce qui surgissait en lui depuis les souterrains de son esprit. Il savait qu'il n'y avait pas de place ici pour des raisonnements, pas de place, pas le temps. Elle rêve, pensa-t-il. C'est aussi son rêve à elle, pensa-t-il. Il en avait la certitude, c'était quelque chose qu'il ne remettait pas en cause, qui venait de ses profondeurs à lui, peut-être de leurs profondeurs à tous les deux, et qui était sûr.

Elle rêve et elle hésite, pensa-t-il.

Il se campa sur ses jambes pour attendre la fraction de seconde suivante. La petite fille se tenait à la frontière entre un espace noir terrible, d'où elle venait, et la nuit que Brown habitait, une nuit dans laquelle tout lui était inconnu et hostile. Le monde extérieur lui fait peur, pensa Brown, elle n'ose pas quitter l'horreur dont elle est issue, elle hésite entre deux cauchemars, et elle tremble.

Derrière elle ronflait un feu dépourvu de flammes, le monde flottant des fours, des rêves et de la mort non-mort.

Il faut qu'elle sorte, songea Brown.

Elle était petite, elle manquait de repères et d'expérience, elle rêvait.

Au lieu de se précipiter hors du Tong Fong Hotel, elle recula dans les ténèbres brûlantes, et pendant deux secondes Brown la perdit de vue. Il se jeta en direction du seuil pour lui crier qu'elle devait quitter l'obscurité atroce, pour lui dire qu'il y avait une issue, qu'il y avait ici, tout près, quelqu'un pour l'accueillir et l'aider, mais, au même moment, la petite fille jaillit vers l'extérieur et le frôla. Aussitôt, elle s'arrêta. Brown ne réussissait toujours pas à distinguer ses traits et il n'était même pas certain de pouvoir distinguer sa forme. Elle était immobile, à un mètre de lui, émettant des odeurs animales épouvantables et de la fumée. Elle avait un corps sans

vêtements, illisible et carbonisé, un corps avec des membres noirs et un centre noir que Brown instinctivement se refusait à scruter.

La couverture était tombée par terre. Il se baissa, il la saisit à deux mains et s'approcha pour la poser sur la petite fille. Il avait du mal à imaginer un autre geste. C'est ce qu'on fait, en général, en urgence, pour apaiser la victime d'un incendie qui vient d'échapper aux flammes et se tient terrifiée, hébétée, à proximité du feu. La petite fille se contracta au moment où la couverture la toucha, elle la laissa tomber sur elle n'importe comment, puis elle s'éloigna de Brown avec une vitesse sidérante. Des particules de charbon tourbillonnèrent dans son sillage. La couverture était collée à elle et elle soulignait l'extrême bizarrerie de sa structure osseuse.

Brown rejoignit le milieu de la rue. Il ne pouvait pas rester sous l'haleine chaude qui se répandait depuis la porte d'entrée de l'hôtel.

La petite fille s'était mise à courir vers le port, puis elle fit demi-tour et se rapprocha de Brown en zigzaguant. Ses membres étaient rassemblés autour de son visage, cachaient ses yeux si elle avait des yeux. Ses bras et ses jambes se disloquaient et semblaient se multiplier avec une rapidité écœurante. Brown s'interdisait de voir qu'aucun de ses mouvements n'avait de relation avec un déplacement de mammifère humain ou sous-humain, il s'interdisait de constater que sa course correspondait à ce qu'on peut attendre d'une araignée affolée, ayant la taille d'une enfant et même un peu plus. La petite fille filait en silence le long des murs, faisait de brusques pauses, puis trottait dans une direction inattendue, parcourait dix mètres à toute allure puis se figeait totalement, sans prévenir. On n'entendait ni le bruit de ses pas, ni sa respiration.

Le vent nauséabond de l'incendie continuait à ronfler dans la nuit, porteur de fumée et d'opacité, épaississant encore la nuit, ne faisant pas naître sur le noir de la nuit la moindre étincelle, la moindre lueur, obscurcissant encore la nuit.

Brown était resté près du Tong Fong Hotel. Elle avança vers lui, il eut l'impression qu'elle cherchait à surmonter sa peur, et peut-être à lui demander quelque chose. Il la devinait à peine. De nouveau, il sentait les remugles de feu, les souvenirs de voyage et de brûlure qui l'entouraient. Elle était devant lui, à deux mètres. Elle vibrait. Son corps s'exprimait de cette façon. Peut-être lui disait-elle sa détresse, ou peut-être son irritation, parce qu'elle le trouvait de nouveau en travers de sa route.

Du fond de son inconscient, une suggestion arriva, l'idée de construire entre elle et lui une passerelle rassurante, de lui parler et de se faire comprendre d'elle, et, exactement au même instant, il eut une révélation étrange, la certitude qu'il connaissait son nom. Elle s'appelle Natacha Dovjenko, pensa-t-il. En un très court instant il sut comment il avait forgé ce nom, comment ce nom était apparu en lui – il se souvenait de la plage où il avait reçu ses instructions de Boïan Cuzco, et il revoyait le moment où il avait déchiffré « Dovjenko » sur l'épave, et là-dessus se superposaient le repas au Yagayane Palace, et les lèvres de cette femme qui avait été l'objet de ses fantasmes pendant des heures, sa bouche qui articulait avec une certaine indolence son propre prénom. Je suis entré dans un monde de rêves qui se croisent et coïncident, pensa-t-il. Je suis entré dans un rêve de Boïan Cuzco, pensa-t-il. Je ne suis nulle part, je suis à l'intérieur d'un rêve de Boïan Cuzco, cette petite fille est une araignée qui s'appelle Natacha Dovjenko et elle rêve, elle aussi, et elle n'est nulle part, comme moi, et, d'une certaine manière, je l'ai atteinte.

— Natacha, dit-il d'une voix enrouée qu'il ne se reconnaissait pas, Natacha Dovjenko, n'aie pas peur. Ce n'est rien. Tu es une petite fille et tu rêves.

Il avait dans la gorge une boue de suie brûlante.

La petite fille eut un sursaut. Elle remuait de nouveau dans l'obscurité nocturne. Elle eut d'abord un mouvement que Brown interpréta comme une volonté de s'effondrer en pleurs contre lui, puis elle s'élança sur la droite de Brown, évitant Brown de toute son énergie, essayant de rejoindre l'entrée de l'hôtel. Elle secouait son corps en tous sens, elle zigzaguait, sa danse était insupportable à contempler, son trot évoquait des formes de vie que Brown avait toujours trouvées révoltantes. Elle conservait le plaid écossais sur ce qu'il était difficile d'appeler ses épaules. Pourquoi ne s'en débarrasse-t-elle pas ? se demanda Brown.

Il s'apprêtait à prononcer de nouveau son nom lorsqu'elle sursauta et se jeta sans plus aucune pause vers l'entrée de l'hôtel. Elle s'y engouffra et disparut.

Natacha Dovjenko, petite sœur, pensa Brown.

Il avait l'esprit vide. Il savait, par tous les pores de sa peau, qu'il ne rêvait pas.

Il s'était avancé vers le seuil. Il se tint quelques instants devant l'ouverture, dans la chaleur et les fumées. Son visage commençait à cuire,

ses yeux lui faisaient mal. Il brava un peu la douleur, s'avança d'un demi-pas, puis recula. La petite fille ne reparaissait pas. Elle était retournée pour toujours dans son ailleurs. Il alla jusqu'au trottoir et se mit à l'abri des ondes de l'espace noir. Sur ses joues, des larmes s'étaient mises à couler. Des sanglots lui secouaient le haut du corps. Il ne savait plus très bien ce qui lui arrivait. Il revint s'adosser au mur qui faisait face au Tong Fong Hotel. La chaleur baissait, les odeurs étaient moins fortes. Il continuait à pleurer. La maison devant lui était de nouveau réduite à son état de grosse villa froide et barricadée, inhospitalière. La porte n'avait jamais été ouverte. Brown était en face de cela et il pleurait.

Maintenant, l'incident avait pris fin. Le Tong Fong Hotel était redevenu un lieu normal, sans flammes noires et sans rêve, mais, sur les joues de Brown, les larmes continuaient à se former, l'une après l'autre.

•

Quand l'aube colora un peu les rues de New Yagayane, Brown sortit du creux de ruines où il avait attendu la fin de la nuit et il se rendit à la décharge d'ordures pour retrouver Boïan Cuzco.

Boïan Cuzco était déjà devant les vagues, il avait un bloc-notes sur les genoux et il écrivait.

— Une minute, Brown, dit-il quand Brown vint s'accroupir à côté de lui.

— J'ai le temps, dit Brown.

Puis il se tut.

— J'écris mon autocritique, finalement, dit Cuzco.

— Bah, dit Brown. Qu'est-ce que vous y mettez ?

— N'importe quoi, dit Cuzco. L'Organisation est pas regardante sur la vérité, maintenant. Elle veut ses trois pages de mensonges et de faux aveux. Personne va les lire. C'est juste pour que le dossier soit en règle.

— Vous faites bien, dit Brown. Ça va obliger l'Organisation à revoir votre cas. Je ne vous cache pas qu'ils avaient remis votre sort entre mes mains.

— À votre appréciation ? demanda Cuzco.

— Oui, c'était à moi de voir, dit Brown, et il montra le pistolet qu'il portait derrière lui. À moi de décider si vous étiez ou non dangereux pour l'Organisation.

— Ils sont vraiment trop cons, dit Cuzco. Je les supporte plus.

— Moi aussi, dit Brown. J'ai du mal.

Il sortit le pistolet et il l'arma, puis il le désarma et le reglissa dans sa ceinture. Je dois décider, pensa-t-il en émettant un soupir de lassitude.

Boïan Cuzco n'écrivait plus. Il était accroupi, avec une lenteur absurde il fit un demi-mètre en se dandinant comme un canard, pour mettre de la distance entre Brown et lui, puis il renonça à s'éloigner. Il avait brusquement une physionomie défaite.

— C'est pour ça qu'ils vous ont envoyé à New Yagayane ? s'intéressa-t-il. Pour me juger et pour m'exécuter ?

Il arrivait à peine à former des sons, mais il tenait à le faire.

Les vagues cognaient contre le rivage et elles les éclaboussaient, tous les deux.

— Attendez, Brown, dit Cuzco. Laissez-moi finir d'écrire.

Dans la pénombre du jour naissant, l'écume avait une beauté encore plus évidente qu'en pleine lumière. Les moirures argentées s'inscrivaient avec force sur les rétines de Brown et, quand il fermait les yeux, elles persistaient sous ses paupières, sous forme de traces rougeâtres puis vertes. Le flanc du ravitailleur Dovjenko était couvert de ruissellements lourds, épais, presque. De là où on était, on ne voyait pas les coulures sales de pétrole et les boues qui souillaient l'océan jusqu'au large. On avait l'impression que les eaux étaient propres.

Cuzco avait ramassé son bloc-notes qui était tombé sur une bouse de goudron. Les pages étaient collées sur tout un côté. Il eut un geste fébrile pour les nettoyer avant de rouvrir le bloc.

— Laissez-moi au moins le temps de signer, supplia-t-il.

Brown haussa les épaules.

— Votre autocritique, Cuzco, vous savez où je me la mets ? demanda-t-il.

Cuzco croisa son regard sans comprendre. Il avait l'espoir que Brown ne lui tirerait pas dessus, mais il n'osait pas le formuler intérieurement. Il avait peur. Il était dans cet état où on croise le regard des tueurs sans comprendre. Il se balançait sur les graviers, maladroit et essayant de feindre sans conviction la sérénité d'avant le coup de grâce. Maintenant il avait l'air égaré, halluciné, comme la veille, avec des yeux et une apparence de cormoran fou à lier.

— Calmez-vous, Cuzco, dit Brown. On a bien travaillé ensemble. On a fait ce qu'on a pu, tous les deux. Pourquoi je vous descendrais ?

— Boh oui, pourquoi ? demanda Cuzco, égaré.

Une vague plus forte que les précédentes venait de s'abattre sur le rivage. L'eau était partout, elle les avait mouillés de la tête aux pieds, tous les deux, elle serpentait autour de leurs chevilles, elle glougloutait. Brown sentit son visage trempé de saumure, de graisses naphthées. Il ne s'essuyait pas. Moi aussi, je suis égaré, pensa-t-il. Moi aussi, je suis comme lui, égaré.

On doit offrir un sacré spectacle, pensa-t-il.

— Vous aviez raison, pour l'échelle humaine, dit-il quand le vacarme de l'eau se fut atténué.

— Ah, oui ? demanda Cuzco après un silence. Qu'est-ce que j'ai dit de spécial ?

— Je ne me rappelle plus, dit Brown. Mais vous aviez raison.

Cuzco hocha la tête. Machinalement, Brown avait repris son pistolet et il jouait avec. Ils avaient une conversation d'ivrognes, ils étaient épuisés, l'un parce qu'il avait cru qu'on allait le tuer, l'autre parce qu'il avait participé à une action dans le rêve d'une petite fille qui naîtrait après l'avenir.

Le jour éclairait l'océan.

Les vagues étaient magnifiques, sans régularité elles venaient se briser à leurs pieds, remuant des morceaux de tôle, des galets, des fragments de matière plastique, du mazout. Principalement, elles étaient vert foncé et gris.

Il allait pleuvoir.

Dialogue sur la plage

Une petite pluie fine tombait, qui ne modifiait pas la surface huileuse des vagues. Brown ne s'abritait pas. Il aurait pu chercher un endroit couvert, s'asseoir par exemple dans une carcasse de voiture en bordure de la décharge, mais il préférait s'accroupir au-dessus des galets souillés de mazout, à quelques mètres de Boïan Cuzco. Tous deux regardaient l'eau remuer bruyamment devant leurs pieds. L'eau était trouble, gorgée de saletés minuscules, de traînées et de granules noirs. L'écume elle-même, très blanche au large, paraissait sur la plage beaucoup plus grise. Brown jouait avec son pistolet, on avait l'impression qu'il allait, d'un instant à l'autre, s'en servir de manière compulsive, mais on ne savait pas sur qui il allait tirer, sur lui-même ou sur Cuzco. Les glissements gras du mécanisme, le clic de la sécurité que Brown ôtait et remettait en permanence, l'attitude indécise de Brown effrayaient Cuzco. Celui-ci avait rentré la tête dans les épaules, ce qui accentuait les déformations et les anomalies de son squelette. Il se penchait vers un rocher qui formait une vasque. Il y avait là sans doute quelques organismes que la marée montante avait abandonnés pendant la nuit, quelques crustacés, des crevettes transparentes, deux ou trois crabes de petite taille. Il leur parlait à voix très basse.

— Qu'est-ce que vous dites, Cuzco ? demanda Brown soudainement.

Cuzco sursauta, mais ne répondit pas.

Brown passa sa main armée dans ses cheveux trempés de bruine collante. Comme l'autre ne répondait pas, il se mit à lancer, par intervalles, des phrases monologuées. Chaque proposition était accompagnée d'un long silence.

— Vous savez, Cuzco, dit-il. Je ne sais pas si j'ai correctement accompli ma mission. Je ne sais pas si j'ai fait ce que l'Organisation attendait de moi. Je ne sais même pas si j'ai fait ce que vous m'aviez suggéré de faire. Je ne sais pas non plus ce que je mettrai dans mon autocritique, si jamais on me demande d'en écrire une, à moi aussi.

Cuzco était incliné vers l'avant dans une position qui ne ressemblait à rien. Il avait encore rapproché son visage de l'eau pour murmurer des messages à ceux et celles qu'il pensait être les probables héritiers de la culture humaine, quand celle-ci aurait finalement disparu, quand celle-ci aurait été oubliée depuis des millions d'années. Brown tendit l'oreille et fit un pas maladroit en direction de son compagnon. En réalité, quand Cuzco ne confiait pas aux crabes des élucubrations personnelles, il répétait ce que disait Brown.

— Il ne sait même pas s'il a fait ce que je lui ai suggéré de faire, murmurait Boïan Cuzco. Il ne sait pas non plus ce qu'il mettrait dans son autocritique, si jamais on lui demandait d'en écrire une, à lui aussi.

Pendant une heure, deux heures, ils restèrent ainsi, sous la pluie fine, sans bouger beaucoup, sinon parfois pour étirer un membre qui menaçait de s'engourdir, ou pour s'essuyer le dessus de la tête. Brown avait remis son pistolet dans une poche. Il avait renoncé à parler. Cuzco continuait à dire des choses, courbé au-dessus du rocher. On ne voyait pas son visage. On entendait à peine sa voix.

— Dans dix millions d'années, fit Brown au bout de ce silence, une petite fille se souviendra de moi.

Cuzco se tourna vers Brown. Tous les muscles de sa figure frémissaient. Il avait cru que Brown avait repris la parole pour faire une diversion de quelques secondes puis l'abattre. Ils se regardèrent un moment.

— Ça vous aide à vivre, ce genre de certitude ? demanda Cuzco.

— Bah, dit Brown. C'est surtout pour l'Organisation que je dis ça. C'est surtout l'Organisation qui va être contente de ça.

Sept

VAIN TEMPS APRÈS

OceanofPDF.com

Vain temps après

Dès l'arrivée de la belle saison, j'ai compris qu'ils allaient s'éloigner, Myriam et Teddy. Qu'ils allaient s'éloigner pour toujours, cesser de survivre et disparaître. Une angoisse vague me soufflait cela, et l'angoisse s'est amplifiée au fil des semaines. Une nuit, comme chaque nuit depuis que nous sommes tous morts, j'ai ouvert les yeux dans l'obscurité. Je ne bougeais pas. Le drap sur ma peau était lourd. Mon cœur battait. J'avais dû haleter pendant mon sommeil et il me semblait que quelque chose d'effrayant venait de se produire, à une distance incalculable. Aussitôt, j'ai pensé à Myriam et Teddy, là-bas, dans la zone spéciale où on les avait relégués en raison de leur âge. Je n'avais pas eu de nouvelles d'eux depuis ma dernière visite, au printemps, une nuit de printemps. J'ignorais comment ces derniers mois s'étaient passés, pour eux.

Et ensuite, en juillet, en août, chaque évocation de Myriam et Teddy a provoqué en moi un sursaut de vertige. Une boule de vide pesant grossissait sous mon ventre, elle se creusait une vilaine place entre l'estomac et le cœur, elle se tordait et me faisait mal. Souvent, je revoyais une image de Myriam et Teddy, côte à côte devant une des masures du camp de relégation, agitant la main pour des adieux tranquilles. Cette bicoque ordinaire, isolée des baraquements par un petit bois de bouleaux, avait une apparence de maison forestière. Sur le chemin poussait une grande quantité d'herbes, des graminées puissantes comme on en voit seulement en rêve, avec des épis d'un vert velouté et magnifique. J'agitais la main, moi aussi. Je m'en allais. Les herbes sentaient l'humidité, le foin pourri, les escargots et le miel. Elles montaient jusqu'à mes hanches et elles crissaient.

Puis le médecin, Fuchs, m'a téléphoné.

C'est vous, Monge ? Écoutez, Myriam et Teddy vont mal, on a dû les transférer dans l'isolateur. Ce sera leur dernier hiver.

C'était insupportable à entendre. Myriam et Teddy étaient pour moi comme des parents adoptifs. Ils m'avaient recueilli après ma mort et ils

m'avaient appris à vaincre mes répugnances devant ce chemin qu'on appelle l'existence, plus absurde encore quand on considère sa longue partie complémentaire, lorsque le décès a eu lieu. Ils avaient combattu ma tendance au désintérêt et à la faiblesse. Sans eux, aujourd'hui, je n'aurais même pas eu la force de survivre. Je me serais promené lamentablement dans le camp en poussant des cris d'idiot, la conscience à la fois révoltée et vide. Je ne pouvais imaginer le monde sans leur présence.

— Et après ? ai-je protesté. Après l'hiver ? Hein ?...

Ma bouche parlait, alors qu'elle aurait préféré crier ou vomir. Je me suis mis à marchander avec le médecin comme s'il possédait des pouvoirs occultes.

— Une fois dans l'isolateur, peut-être qu'ils tiendront bon une année de plus, non ? Un ou deux hivers de plus ?... Non ?

Le médecin ne se donnait pas la peine de dissimuler le mépris rageur que je lui inspirais. L'hostilité avait toujours régné entre nous, même du temps où nous étions vivants l'un et l'autre. Nous appartenions à des fractions antagonistes dans le Parti et, autrefois, dans une atmosphère de guerre civile, nous nous étions insultés et blessés quotidiennement. Nos relations avaient empiré quand sa femme, Yasmina Fuchs, l'avait quitté pour me rejoindre. Nous avions été fusillés ensemble, elle et moi. Il n'avait jamais abordé le sujet, mais je crois qu'il ne me le pardonnait pas.

Ne soyez pas geignard, Monge. Personne ne peut survivre indéfiniment. Il y a une ultime étape. C'est l'isolateur. Et ensuite, on s'éloigne.

Nous nous détestions, certes. Mais nous avions été activistes de la même cause préhistorique, et, à ce titre, nous nous rattachions à un même réseau de solidarité élémentaire, dans lequel les inimitiés jouaient un rôle mineur. Fuchs y occupait une place stratégique puisqu'il dirigeait un département à la Jucaba Foundation, la zone spéciale où Myriam et Teddy avaient abouti. Myriam et Teddy ne réclamaient pas un traitement de faveur, ils n'avaient pas eu droit à une photo en grand format dans les archives du Parti et ils étaient morts en héros obscurs, comme nous tous, mais je savais que Fuchs pouvait user de son influence pour rendre leur séjour à la Jucaba Foundation un peu moins horrible.

— Vous auriez pu trouver autre chose que les incarcérer en isolateur, ai-je rauqué. Ils font partie du réseau, je vous le rappelle. Ils méritent toute votre aide.

Je fais le maximum pour eux, Monge, a dit Fuchs. Ce n'est pas ma faute s'ils se dégradent. Chaque jour un peu plus.

— Mais comment, le maximum ? Comment ça, ils se dégradent ?

Mes objections ont agacé Fuchs.

Venez voir vous-même ce qu'il en est, a dit le médecin. On vous ouvrira les portes de l'isolateur et on vous montrera. Je donnerai des instructions pour que le personnel vous reçoive. Myriam et Teddy ne survivent plus que par miracle. Ils vont s'éloigner. C'est le processus normal, Monge. Je m'avoue impuissant en face de ça.

J'ai dit à Fuchs que ses explications ne me satisfaisaient pas et qu'il n'avait pas besoin de mentionner son impuissance. J'en avais déjà amplement discuté avec sa femme.

Ne mêlez pas Yasmina Fuchs à cette histoire, Monge, s'est indigné Fuchs. Il n'y a aucun rapport. Venez plutôt constater par vous-même ce qui se passe, si vous en avez le courage.

— Pourquoi, le courage ? Quoi ? ai-je bégayé.

Une fois dans l'isolateur, vous ne serez plus guère différent des autres malades, a dit Fuchs.

— C'est-à-dire ?

Pour vous aussi, ça risque de tourner mal. Vous allez vous dégrader.

— Ça ne fait rien, j'irai, ai-je promis.

J'avais un ton ferme. Je n'avais pas peur. Tout m'était égal depuis toujours, à l'exception du sort réservé à Myriam et Teddy. Non, si j'entrais dans l'isolateur, ce ne serait pas pour prouver à Fuchs que je n'étais pas un lâche. Ce serait pour organiser l'évasion de Myriam et Teddy. J'allais les tirer de là, les transporter ailleurs et tout faire pour qu'ils survivent longtemps encore.

Vous savez, Monge, a dit Fuchs, vous vous bercez d'illusions si vous croyez que vous leur serez d'une aide quelconque. Ça va finir. Nul ne pourra les retenir. Ni vous, ni moi.

J'ai secoué la tête. J'ai dit à Fuchs qu'il n'avait jamais su retenir personne, pas même sa femme.

Ne mêlez pas ma femme à cette histoire, a grondé Fuchs.

Sa voix se desséchait. Il en avait terriblement assez de parler avec moi.

J'ai raccroché.

J'ai raccroché et j'ai regardé par la fenêtre. Rien ne bougeait dans la campagne. La lune brillait. Je me suis mis en route immédiatement.

Se rendre à la Jucaba Foundation n'est pas une mince affaire. Le trajet n'est pas direct et, quand on part en période de pleine lune, on doit s'attendre à des complications supplémentaires. Et les obstacles, en effet, n'ont pas manqué. Je me suis égaré plusieurs fois, d'abord dans la forêt sèche, puis dans la forêt inondée, profonde et noire, puis dans des villes désertes, dans des ruines, dans des souterrains, certains éclairés, d'autres non. Je ne rencontrais personne, même quand je traversais, à contre-courant, des foules épaisses. Je ne cessais de me déchirer et de me salir et quand, une lune plus tard, j'ai enfin pénétré en zone spéciale, sur moi je ne portais plus que des guenilles puantes. Je me trouvais dans un petit ravin, à cent mètres des barbelés de l'enceinte extérieure, dans un tel état de fatigue que je ne pouvais presque plus avancer. Je me suis assis entre deux pierres, avec l'idée de bivouaquer sous les arbres et de reprendre des forces.

J'avais la très désagréable impression de pas être du tout sorti du monde des rêves. Rien ne me plaisait de ce que je voyais. Une maladie rongait les sapins, les branches craquaient dans le silence et perdaient une résine bulleuse. Au-delà des barbelés, les barrières des enclos pour animaux étaient rouillées. Elles ne contenaient aucun animal, si ce n'est sur le sol des dépouilles de corbeaux que les nécrophages délaissaient. Dans l'air serpentait une odeur de crésyl. La lune ne décollait pas de l'endroit où elle s'était figée, au ras des cimes.

Après une demi-journée de repos, je me suis présenté à l'entrée de l'isolateur.

— Fuchs a donné des instructions pour me recevoir, ai-je annoncé.

Les gardiens m'ont entouré sans mot dire.

La lune n'avait pas bougé d'un pouce. Il y avait de la rosée sur les herbes et sur les montants du portail métallique. Des gouttes scintillaient. Je ne savais trop si cette scène nocturne, dans laquelle je jouais le rôle du visiteur venu de nulle part, avait un caractère réel ou onirique. Ma mémoire m'indiquait que je m'étais réveillé dans le ravin, que j'avais rassemblé mes affaires (une bouteille d'eau, un paquet entamé de pemmican, un dictionnaire médical que Myriam m'avait réclamé la dernière fois), et que je m'étais introduit dans la Jucaba Foundation en passant par les enclos pour animaux. Mais, en même temps, un doute subsistait : peut-être que ces souvenirs étaient faux.

Les gardiens me bousculaient. Ils m'avaient arraché mon sac.

— Fuchs vous a certainement parlé de moi, ai-je insisté. Je m'appelle Monge.

Les gardiens échangeaient entre eux des bouts de phrases indistincts. Leurs mouvements étaient brutaux. Ils m'ont conduit à l'intérieur d'un local bien éclairé, ils ont procédé à une fouille en règle, ils ont exploré le contenu de mon sac. L'un d'eux m'a obligé à me plaquer contre le mur, membres écartés. Il palpit mes poches de veste, le bas de mon pantalon en lambeaux, le dessous de mes aisselles, également en lambeaux.

— Je voudrais voir Fuchs, ai-je soupiré.

Quelqu'un m'a pressé la tête sur le mur pour me faire taire. Contre ma bouche, le ciment puait.

Les gardiens m'ont confisqué mon dollar (je l'avais mis de côté pour couvrir les dépenses du retour) et le dictionnaire que je souhaitais offrir à Myriam, et, quand j'ai élevé la voix pour protester, ils m'ont giflé avec leurs mains et avec une dépouille de corbeau mort. Puis ils m'ont entraîné dans le bureau de Fuchs.

•

Fuchs m'a accordé peu de temps. Il prétendait avoir un rendez-vous ailleurs. Physiquement, de corpulence, de visage, je ne le reconnaissais pas. Il ressemblait à un immense freak ratatiné sur une chaise. Ses épaules pointaient affreusement sous sa veste. Comme nos relations avaient surtout été téléphoniques pendant les dernières années, je ne m'étonnais pas d'avoir peine à l'identifier. Il aurait très bien pu avoir été remplacé par un assistant ou un imposteur, en fait. Nos yeux ne se croisaient pas. On voyait mal, les lampes étaient éteintes. La porte d'entrée restait ouverte pour que l'obscurité ne soit pas totale. Dehors, il faisait nuit.

Je restais debout dans la pénombre. Il ne m'avait pas prié de m'asseoir.

Il m'a confirmé que Myriam et Teddy se dégradait encore plus vite depuis leur admission à l'isolateur. Bien entendu, je n'ai pas révélé mon désir d'organiser leur évasion. Je laissais le médecin monologuer et, quand un silence venait, je prenais la parole sur des points mineurs. Puis j'ai récriminé à propos de l'ouvrage confisqué. Fuchs a ricané. Le dictionnaire était totalement inutile, selon lui. Aucune question médicale n'était plus

d'actualité quand on survivait en isolateur et, de toute façon, Myriam avait désappris à lire.

Et une fois là-bas, Monge, n'essayez pas de les approcher. Ni de les approcher, ni de les toucher, ni de vous adresser à eux. Cela les détruirait instantanément tous les deux. Le personnel vous indiquera l'endroit où vous placer. Il faudra suivre à la lettre tout ce qu'on vous dira. C'est un isolateur, Monge, pas un lieu anodin. Je vous signale aussi que votre organisme n'est pas adapté. Pénétrer là-dedans sans préparation médicale vous expose à des conséquences irréversibles.

Il m'examinait à présent avec une grimace de dégoût, en cognant et glissant bizarrement ses doigts les uns contre les autres. Je ne réussissais pas à distinguer ses traits, mais je devinais sa bouche tordue, son mépris. Il me défiait. J'entendais le bruit de ses phalanges creuses. Après un temps mort, il me lança que je pouvais encore renoncer et rentrer chez moi.

— Quelles conséquences ? ai-je demandé.

Confusion mentale, dégénérescence de la volonté, a-t-il dit. Vous vous sentirez étranger à l'idée même de survivre.

— Ce n'est pas nouveau pour moi, ça, ai-je dit. J'ai l'habitude de surmonter ça. Écoutez, Fuchs, quoi qu'il arrive, je veux faire le maximum pour Myriam et Teddy. Ils m'ont aidé après ma mort. Je leur dois tout. Sans eux, je ne serais rien.

Vous n'êtes rien, Monge, a chuchoté le médecin en haussant ses clavicules de freak mal éclairé. Mais, une fois dans l'isolateur, vous serez moins que rien.

L'entretien se terminait.

Dans un coin du bureau, il y avait une grande corbeille à papiers, et, en guise de brouillons froissés, Fuchs y avait entassé en vrac des ailes de mouettes. Ajouté au visage méconnaissable du médecin, ce détail me confortait dans l'impression que je n'avais peut-être pas tout à fait encore rejoint le monde réel.

•

Fuchs est parti de son côté, et moi du mien. Il m'avait montré d'un geste vers quelle section de l'isolateur me diriger. La lune n'avait pas bougé. Elle occupait toujours le même poste de guet dans le noir du ciel, juste au-dessus

des arbres, derrière les toits en ciment des pavillons. Le vent soufflait très doucement, pas assez pour chasser les odeurs de crésyl. Sur cette puanteur de désinfectant maintenant se plaquaient les relents venus des cantines et des grandes cages communes ou des mouvoirs individuels. L'herbe chuintait autour de mes jambes. Elle était tiède. À tout moment je butais sur des oiseaux qui gisaient à terre et que les insectes n'avaient pas dévorés. J'avais préféré ne pas m'engager sur les sentiers et je progressais péniblement à travers les pelouses que nul n'avait tondues depuis l'inauguration de la Jucaba Foundation. Je ne sais pas ce que vaut ma précision, mais je crois que j'ai marché ainsi plusieurs heures.

Les gardiens m'ont reçu comme si j'avais été un pensionnaire en promenade sans autorisation. Après m'avoir giflé avec une carcasse de chouette, ils m'ont jeté à terre et ils ont commencé à me battre. Ils refusaient d'écouter ce que je gémissais pour éviter les mauvais coups. Que je mentionne Fuchs et mes bons rapports avec Fuchs ne servait à rien. Ils semblaient sourds. Le tabassage une fois fini, ils se sont excusés avec des sourires en biais, m'expliquant qu'ils m'avaient confondu avec un autre. En réalité, ils se moquaient ouvertement de moi. Je suppose qu'en me rossant ils accomplissaient ce que Fuchs leur avait demandé de faire. Je me suis relevé, j'ai remis de l'ordre dans le reste de mes guenilles.

On va vous installer dans un coin de couloir, a dit un aide-soignant. Mais dites adieu à vos illusions. Vous ne verrez ni Myriam ni Teddy. Ils sont déjà trop éloignés. Vous ne pourrez ni les voir, ni les approcher physiquement.

— Et eux, ai-je demandé, est-ce qu'ils pourront ?

Non. Cela, c'est fini, a dit quelqu'un.

J'ai regardé au-delà du groupe qui obstruait l'entrée du pavillon. Je fouinais à droite et à gauche du bout des yeux, dans la semi-obscurité de la nuit lunaire. Le bâtiment était en préfabriqué, il ne comportait pas d'étage. Les fenêtres étaient couvertes d'un grillage qu'il ne devait pas être difficile d'arracher. L'évasion était possible. Sortir ne poserait pas de problème, même en compagnie de Myriam et Teddy, affaiblis et incapables de courir. Rien ne nous arrêterait. Mais ensuite, où irions-nous ?

Seul le personnel habilité peut se déplacer dans l'isolateur, a repris l'aide-soignant. Et il faut un entraînement spécial pour toucher les pensionnaires. Vous, vous resterez sans bouger dans votre coin de couloir. Compris ?

— Compris, ai-je chuchoté.

Comme je ne faisais pas d'histoire, le personnel s'est radouci. On m'a décrit la situation. Elle n'était pas brillante.

Myriam avait à présent les plumes extrêmement sales en permanence. Elle avait perdu le sens aigu de l'hygiène qui avait gouverné jusque-là son existence. Teddy se rencognait au bas des murs, sous les meubles, et, bien que cette position ne lui apportât aucun confort, il ne la quittait pas pendant des heures. Quand les gardiens venaient pour les nourrir ou les soigner, à supposer qu'il s'agît bien de nourriture et de soins, ils ne se débattaient plus, ils ne crachaient plus à la tête des gardiens, ils ne hurlaient plus de façon stridente, ils ne vociféraient plus comme autrefois à l'adresse des gardiens, à l'adresse des femmes et des mères et des ancêtres des gardiens. Teddy, en particulier, était devenu mutique et passif quelle que fût l'opération en cours. Myriam réagissait encore quand les aides la traînaient vers la baignoire et l'immergeaient dans le mélange savonneux au-dessus de quoi ondulaient les fantômes de la vapeur. Elle geignait, elle résistait, elle prévenait les aides que l'eau chaude avait sur elle des effets laxatifs, elle se plaignait du manque de tonicité de ses sphincters. Quand les gardiens la sortaient du bain et la frictionnaient, elle se salissait de nouveau entièrement, cette fois-ci sans émettre de commentaire, mais avec sur les lèvres un rictus de satisfaction imbécile. Pour qui avait connu Myriam vingt ans plus tôt, ce mode de protestation apparaissait pour ce qu'il était : pitoyable, indigne et laid. Les gardiens la battaient avec les serviettes souillées, avec le peignoir fétide, puis ils la ramenaient à coups de pied dans sa cage, en s'efforçant de respecter les avertissements de Fuchs, c'est-à-dire sans lui briser les os.

Quand Myriam ainsi revenait chez eux, endolorie et humiliée, et aussi crottée qu'avant le départ pour la salle de bains, Teddy ne l'accueillait pas avec la tendresse dont il avait fait preuve jadis, du temps où ils étaient tous les deux vivants et même après, jusqu'à leur admission en zone spéciale. Teddy ne manifestait plus d'émotion. De là où il était, sous un meuble ou dans un angle de mur, il se contentait d'ouvrir un œil, d'assister au retour misérable de Myriam et de refermer la paupière.

Les gardiens ne tiraient pas Teddy jusqu'à la baignoire. Il faisait encore seul sa toilette, mais selon des rythmes fantasques, car il avait perdu le sens du temps et toute régularité dans le sommeil. Aux heures les plus paisibles de la nuit, il n'était pas rare que Teddy s'animât, rompant avec une immobilité catatonique qu'il avait maintenue depuis la veille ou l'avant-

veille, et qu'il se dirigeât d'un pas soudain alerte vers les installations sanitaires. Les grincements et les coups de bélier réveillaient le bloc, les canalisations vibraient, les robinets criaient, et bientôt la sentinelle qui somnolait dans le hall accumulait assez de rage lugubre pour abandonner son fauteuil et aller voir qui était responsable du tintamarre. La sentinelle était souvent un gardien nommé quelque chose comme Coltart ou Kotter.

Coltart allumait le plafonnier des douches, allait jusqu'à la baignoire où trempait Teddy, et il le frappait sur tout ce qui dépassait de l'eau, il vomissait sur lui un torrent d'injures, et, pour finir, il ouvrait la fenêtre au-dessus de la baignoire, dans l'espoir qu'à travers le grillage un courant glacial se mette à souffler et cause à Teddy des dommages pulmonaires. Dehors, la température était douce, mais les gardiens de nuit possèdent ce genre de mentalité, cette méchanceté, inscrites dans leurs gênes ou acquises par l'expérience, et Coltart ou Kotter n'échappait pas à la règle.

C'est précisément ce Coltart qui m'a fait entrer dans le bâtiment et qui m'a placé à une extrémité du long couloir central.

•

On m'avait interdit d'entrer en contact avec quiconque. Tout était très sombre. La nuit ne s'éclaircissait pas. Je me suis accroupi dans un angle. Je savais qu'on finirait par m'oublier, à la longue. Et qu'alors je pourrais mettre au point un plan d'évasion, pour moi et pour Myriam et Teddy.

Je suis resté ainsi, accroupi, pendant longtemps. Sur la question des dommages à l'intellect, Fuchs n'avait pas eu tort. L'idée de l'évasion s'effritait, toute idée en moi s'effritait. Dans le couloir, l'agitation n'était pas spectaculaire, et il arrivait souvent que le pavillon parût complètement vide. C'était aussi que la pétrification à laquelle je me contraignais, afin de ne pas provoquer l'ire de Coltart ou d'autres membres du personnel, me donnait envie de dormir, et que j'avais des moments d'absence.

À l'autre extrémité du couloir, il y avait un bureau qui ressemblait à celui de Fuchs, un cabinet de médecin, sans doute, un peu moins sombre mais doté comme celui de Fuchs d'une pаниère d'où débordaient des morceaux d'oiseaux aux plumes grises ou jaunâtres. Voilà ce que je voyais en face de moi, à une quinzaine de mètres – ces ailes abîmées. Les autres

portes étaient ouvertes, mais je ne remarquais rien de notable dans les salles ou dans les cages.

De temps en temps, des gens passaient. Le bruit des pas me faisait sursauter. J'avais la nostalgie d'apercevoir Myriam et Teddy, mais les silhouettes qui apparaissaient ne leur ressemblaient pas. Dans le couloir circulaient surtout des membres du personnel. Parfois on s'approchait de moi en me prenant pour je ne sais qui, peut-être pour Myriam et Teddy, et on me menaçait afin que je regagne ma cage, ou on me cinglait avec des serviettes malpropres, ou encore on s'emparait d'une aile de pélican mort et on s'en servait pour me contraindre à avancer sans avoir à toucher directement mes vêtements ou ma chair. Je devais en hâte discourir jusqu'à ce que le malentendu se dissipe. On me réabandonnait à mon sort en grommelant.

Je me réaccroupissais, le plus souvent sans trop savoir que faire de l'aile de pélican qui gisait devant moi en émettant un fumet de pourriture. Je me dandinais discrètement en la repoussant le plus loin possible, du bout du pied, puis je retournais à mon poste. Un peu plus tard, je me réveillais, comme après un assoupissement de quelques secondes. L'aile avait disparu. Cette disparition me troublait. Je ne me l'expliquais pas.

Je n'avais le cœur net sur rien. Je pensais à Myriam et Teddy avec angoisse. J'aurais voulu au plus vite entrer en contact avec eux, échanger quelque chose de concret avec eux, un coup d'œil, un geste, j'aurais voulu me réintroduire dans leur survie, mêler ma présence à leur présence. Mais les heures s'écoulaient sans que la situation évolue. À l'extérieur du pavillon, la semi-obscurité nocturne ne se modifiait pas. Mon corps tremblait de tristesse et d'incertitude. Mes yeux se brouillaient. Un rayon de lune effleurait la panière contenant les ailes démantelées. Ce spectacle m'accablait. Je préférais me réassoupir.

•

Un jour, Fuchs est entré dans le pavillon et il a marché jusqu'au coin de couloir où je somnolais, recroquevillé et engourdi, et il m'a réveillé en me cognant sur l'épaule. J'étais en train de rêver que j'avais enfin réussi à me glisser dans la chambre de Myriam et Teddy. Tous deux respiraient de manière convulsive et bruyante, en marmonnant des mots

incompréhensibles et en conservant les yeux ouverts. Ils avaient été maltraités. Leurs ailes avaient été arrachées, comme aux autres pensionnaires. La clarté nocturne léchait leurs visages. Je me doutais qu'il s'agissait de Myriam et Teddy, mais, dans leurs traits et leurs expressions, presque tout me semblait étranger. Eux non plus ne me reconnaissaient pas.

Alors, Monge, vous me croyez, maintenant ?

J'ai levé la tête vers Fuchs. L'hébétude m'empêchait de répondre.

Vous avez vu, non ? a poursuivi le médecin. Ils s'éloignent à grande vitesse. Comme tous ceux qui ont échoué ici. Y compris vous-même, Monge.

Fuchs me dominait de toute sa hauteur. Mes rétines s'étaient accoutumées à l'ombre depuis longtemps, et j'aurais pu voir distinctement sa figure s'il ne l'avait pas recouverte d'une gaze médicale. Les membres du personnel, quand ils pénétraient dans l'isolateur, revêtaient une tenue spéciale qui les rendait tous un peu semblables, mais Fuchs avait un corps longiligne et des os étranges, qui pointaient n'importe comment et qui l'auraient dénoncé même s'il n'avait prononcé aucune parole. J'ai entendu un sourire tordre quelques-unes de ses dernières voyelles. Il se réjouissait de me voir mal en point, dépourvu de tout projet personnel précis, groggy, comme déjà hors de toute existence.

Et ça va s'accélérer, a-t-il grincé. Plus personne ne pourra les localiser ni même se souvenir d'eux raisonnablement. Ils auront disparu cet hiver.

— J'ai une plainte à formuler, ai-je dit.

Quelle plainte, Monge ?

— Ils ont été maltraités, ai-je dit.

Mais non, a protesté Fuchs. J'ai donné des instructions pour qu'on les épargne. Il y a un gardien qui fait partie du réseau. Coltar. Il veille sur eux.

— Ils n'ont plus d'ailes, ai-je dit.

Ah ? a dit Fuchs.

Je l'entendais crisper et décrisper les mains de façon arythmique. Ses articulations craquaient. La lune très pâle n'éclairait que ses jambes.

— Non, Fuchs, ai-je insisté. Ils n'ont plus d'ailes.

Elles ont dû se détacher d'elles-mêmes, a expliqué Fuchs. N'interprétez pas tout sous l'angle de la noirceur, Monge. Elles se sont détachées d'elles-mêmes. Cela arrive.

Nous nous sommes affrontés du regard pendant quelques instants. J'avais les plus grandes difficultés à me concentrer sur les dits et les non-

aits de la conversation. Je savais simplement que je détestais Fuchs et que je devais éviter de faire allusion à un quelconque plan d'évasion. Un mot de trop pouvait tout faire échouer, mais je ne me rappelais plus très bien ce que j'avais en tête. Il me semblait aussi qu'il y avait un gouffre entre mon désir de parler, de lancer à Fuchs des choses désagréables, et ma bouche. Celle-ci remuait en vain. Rien n'en sortait.

Écoutez, Monge, a repris le médecin. Ils vont s'éloigner, et vous, vous allez continuer à survivre. Vous devriez quitter l'isolateur immédiatement.

— Je veux que vous les reteniez, ai-je fini par articuler.

Je n'ai plus rien ajouté. Je crois que je parlais avec mon regard et mon silence. J'essayais d'insulter Fuchs et de le vexer en pensant à Yasmina Fuchs. Autour de nous, le pavillon donnait l'impression d'avoir été définitivement déménagé et vidé de toute activité médicale ou autre. Il n'y avait aucun bruit. La lune sans doute était paralysée comme chaque nuit juste au-dessus des arbres. Le couloir sentait la sciure de bois, le savon noir, le guano. Je pensais à l'amitié amoureuse qui m'avait lié à Yasmina Fuchs, je menaçais Fuchs avec mon regard et mon silence.

Oh, et puis, ça va, Monge ! a soudain explosé le médecin. Laissez Yasmina Fuchs en dehors de cette histoire !

•

Maintenant, je peux bouger à ma guise. Me voilà qui compte les miettes de pemmican qui traînaient au fond de ma poche de veste. Deux. J'ai encore deux miettes, c'est suffisant pour tenir. Je tiendrai. L'essentiel n'est pas de lutter contre la faim, mais de mettre mon plan à exécution. D'avoir un plan et de le mettre à exécution.

En novembre, les gardiens m'ont expulsé du pavillon. Ils l'ont fait sur l'ordre de Fuchs, avec le moins d'inhumanité possible. Ce n'est pas Coltar ou Kotter mais Fuchs lui-même qui m'a arraché les ailes avant de me projeter dehors, au milieu des herbes montées en graine. Je n'ai rien senti dans les épaules. Tout s'est détaché sans que le médecin ait eu le moindre effort à fournir. Tandis que les aides-soignants me bouscullaient, Fuchs m'a encouragé à rentrer chez moi pour attendre la fin là-bas plutôt qu'ici. J'apercevais au-dessus de moi cette ombre habillée, j'entendais le craquement de ses os creux quand elle me frappait pour que je disparaisse.

Intérieurement, je nommais Fuchs cette créature, mais, en réalité, je ne savais plus qui était Fuchs. Je lui ai adressé un signe d'adieu amical, depuis les herbes dans lesquelles j'avais roulé. Je ne me rappelais plus du tout si Fuchs avait été dans le passé un camarade, un ennemi ou un rival. J'avais conscience d'être victime de troubles de la mémoire, mais il me semblait préférable de faire bonne figure. Par politesse, et aussi par calcul, car il était évident que je n'aurais rien gagné à penser le contraire, j'ai considéré que nous avions eu autrefois des relations agréables. J'ai donc agité fraternellement la main en sa direction. Il m'avait déjà tourné le dos et il n'a rien répondu. Il était debout sur le seuil de l'isolateur. On voyait à ses pieds des morceaux d'ailerons. La lune éclairait d'autres membres du personnel médical, mais pas lui. Tous avaient des masques. Ils se concentraient. Ils scrutaient l'obscurité et l'épaisseur des herbes sans me voir. Peut-être se demandaient-ils si je m'étais définitivement dissous dans la nuit.

À présent, je louvoie lentement entre les bâtiments, j'erre dans les herbes hautes quelle que soit l'heure et quelle que soit la luminosité, encore que ni l'heure ni la luminosité ne changent beaucoup. Je trace de vastes cercles autour du pavillon où Myriam et Teddy continuent à se dégrader, d'après ce que je peux déduire des propos que tient Fuchs sur le seuil de l'isolateur. Je me déplace de façon circulaire, que je sois en train de rêver ou en état de veille. Je ne vois pas quelle tactique serait meilleure pour passer inaperçu et me préparer à l'action. Car je persiste à me dire qu'il faut agir. Agir avant qu'il ne soit trop tard. Par exemple, il faut absolument que je repère derrière quelle fenêtre sont incarcérés Myriam et Teddy, à quelle grille je devrai me suspendre jusqu'à ce que cèdent les attaches en ciment, quelle vitre je devrai briser avant de délivrer coûte que coûte ceux que j'aime. Je me rends compte que mon séjour à l'intérieur du bâtiment a été une perte de temps et d'énergie, puisque je n'ai jamais pu entrer en contact avec Myriam et Teddy ni même les apercevoir. C'est maintenant, du dehors, que tout s'organise.

On m'a oublié, je crois, ou on estime que je suis désormais trop inoffensif pour être chassé, trop méprisable. Parfois on jette sur la pelouse des morceaux d'oiseaux, mais, si je les reçois en pleine face, c'est plus le résultat d'un hasard malencontreux que l'effet d'une malveillance. Nul n'irait se donner la peine de me viser vraiment, à mon avis. Je m'aplatiss sur le sol quand sur les sentiers s'avancent des gardiens, des médecins ou des membres du personnel. La terre sent la vieille humidité pisseuse des arrières de camps, les herbes se froissent et crépitent sous mon ventre, comme

toujours elles le font au début de l'hiver, l'air jour et nuit véhicule des odeurs de désinfectant ou de linge souillé, ou d'ailes que les aides-soignants arrachent, ou qui tombent d'elles-mêmes.

Il s'est mis à régner une obscurité plus forte, toutes ces dernières semaines. La lune a décliné sans changer de place, elle a maigri et elle a fini par s'éteindre. Elle ne réapparaît plus. Je pense que je vais profiter de cet affaiblissement de la lumière. La lune me gênait, c'est peut-être pour cela que jusqu'à présent mes initiatives ont été si timides. Devant la complexité de l'évasion je suis resté un peu passif, un peu indolent, mais, maintenant que le ciel est noir, je peux plus facilement envisager une opération audacieuse. Et il m'est venu une idée excellente. Presque rien ne pourrait m'empêcher de la mettre en œuvre.

Voilà mon idée. Je vais creuser un trou dans la terre, un peu à l'écart des bâtiments, afin qu'on ne le remarque pas. Une fois que j'aurai fait sortir Myriam et Teddy, je les conduirai jusqu'au trou. Nous allons nous mettre dans la terre, Myriam, Teddy et moi. Je ne sais pas si nous pourrions survivre longtemps, car ma provision de pemmican n'est pas inépuisable. Mais ce dont je suis sûr, c'est que là, les gardiens ne nous trouveront pas.

Silence après le texte.

OceanofPDF.com